La Vie Intellectuelle

T. XV — N° 2 10 Mai 1932

SOMMAIRE

QUESTIONS RELIGIEUSES

Mendizabal-Villalba. L'offensive laïciste en Espagne. 180

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Pour l'anniversaire de l'Exposition coloniale : Expansion civilisatrice et Christianisme*, par **Jean Morienval**, p. 206. — *Vers la paix religieuse, en Grèce!* par **Joseph Ageorges**, p. 218. — *« La pensée catholique dans le monde contemporain »*, par **Georges Renard**, p. 219.

PHILOSOPHIE ET SCIENCES

D. Sertillanges, O. P. Morale et Religion, d'après M. Bergson. . . 224

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Merveilleux et pensée « primitive »*, par **Olivier Leroy**, p. 246. — *Philosophie de l'histoire et préhistoire humaine*, par **Maurice Brillant**, p. 251.

QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

seph Danel. La loi sur les allocations familiales 264

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Hindenburg et Hitler*, par **C. A. R.**, p. 276. — *« La guerre est pour demain »*, par **Albert Garreau**, p. 279. — *La communauté internationale et le droit de guerre*, par **Domenico Russo**, p. 282. — *Pour et contre Moscou. Quelques livres récents*, par **F. Florand, O. P.**, p. 286.

LES LETTRES

POUR LE CENTENAIRE DE GŒTHE

M.-J. Lagrange, O. P. La religion de Gœthe . . 29

Aloïs Stockmann, S.J. L'héritage de Gœthe . . 31

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Pour un classicisme plus largement humain*, par **Jeanne Ancelet-Hustache**, p. 322. — *Du culte rendu à Gœthe*, par **Albert Garreau**, p. 330. — *Autour du centenaire*, par **André George**, p. 335.

QUESTIONS RELIGIEUSES

MENDIZABAL-VILLALBA.
fesseur à l'Université d'Oviedo.

L'offensive laïciste en Espagne.

Un an de république en Espagne...

Et l'on renouvelle, au delà des Pyrénées, les erreurs dont on commence à revenir chez nous.

Les tristes résultats de l'expérience combiste ne peuvent-ils donc servir de leçon?

I. Antécédents.
II. La situation actuelle.
III. Une législation agressive.

MORIENVAL.

Pour l'anniversaire de l'Exposition coloniale. Expansion civilisatrice et christianisme.

La fraternité des races, dont la manifestation de Vincennes fut un symbole actif, n'est pas une simple formule de rhétorique humanitaire; c'est une idée chrétienne. Telle initiative toute récente en fait le principe d'une action missionnaire de forme nouvelle : nous y reviendrons. L'on esquisse ici, en traits généraux, le rôle essentiel de l'apostolat chrétien dans le mouvement de civilisation qui s'annonce.

AGEORGES.

Vers la paix religieuse, en Grèce!

Un journal orthodoxe rend hommage à un grand prélat du rite grec-uni.

ORGES RENARD.
ofesseur de Droit public l'Université de Nancy.

« *La pensée catholique dans le monde contemporain.* »

Le recueil des conférences de la deuxième *Semaine catholique internationale.*

L'Offensive laïciste en Espagn

Encore une fois, après tant d'autres, la question re gieuse agite l'Espagne, et le problème que l'on croy résolu depuis longtemps revient à l'ordre du jour, rame par la passion politique avec une ampleur accrue.

Dans une étude précédente (1), nous avons examiné deux attitudes divergentes des catholiques espagnols l'égard de la République, en faisant ressortir le tort q causaient involontairement à l'Église, surtout pour l'av nir, ceux qui la représentaient comme « consubstantie à la monarchie ».

Nous avons à juger ici la question sous une autre fac Comment le gouvernement de la République s'est comporté, à ses débuts, envers l'Église et envers les cath liques? De même que nuisaient à la religion ceux q essayaient de fonder sur des motifs religieux leur host lité à la forme républicaine, de même nuisent à la Rép blique (autant et plus qu'à l'Église) ceux qui la croie consubstantielle à l'athéisme et à la persécution religieus déplaçant un problème formel de technique politique e le situant sur un terrain de passion sectaire.

Ce sera l'œuvre du temps, pacificateur des esprits, d'e facer cette double confusion, si obstinément maintenu De la part de ces hommes des partis républicains qu

(1) « Huit ans de l'Histoire d'Espagne. Comment s'est effondrée u monarchie (1923-1931) », dans *Les Documents de la Vie Intellectuell* septembre 1931 (cf. partic. p. 284 et sv.).

nt le changement de régime, acceptaient de bon cœur, r y parvenir, la collaboration enthousiaste des droites ublicaines catholiques et promettaient le respect des sciences et la liberté religieuse du pays, le maintien la politique d'agression est un très grave manque de auté à l'égard des suffrages qui amenèrent la Républi-e, et qui, dans leur plus grande et meilleure partie, luaient toute espèce de persécution contre les convic-ns des catholiques espagnols et contre les droits nains qui en sont la sauvegarde efficace.

I

Antécédents

La Constitution de 1876, la dernière de la monarchie pagnole, établissait, comme d'autres avant elle, le carac-e officiel de la religion catholique et l'obligation pour tat de soutenir le culte et ses ministres (1). Mais à é de cette déclaration du caractère confessionnel de tat, on posait la règle du respect de la conscience des sidents, et l'on autorisait l'exercice de cultes autres que culte officiel, à titre de tolérance.

Le traditionalisme espagnol mit assez longtemps à cepter cette formule, qui n'était pas encore la liberté solue des cultes, bien qu'elle fût déjà celle des con-ences. Mais enfin, pour la plupart, les anciens intransi-ants parvinrent à concilier avec leur foi profondément racinée, une charitable tolérance civique, non l'accep-ion de l'erreur, mais seulement le respect de l'égalité

1) Cette obligation découlait de la confiscation des biens de inmorte, mesure qui, en privant l'Eglise de ses ressources, récla-it une compensation de la part de l'Etat.

politique des citoyens. On toléra donc, par respect p la personne humaine et pour l'inviolable liberté politi de la conscience, l'existence d'autres religions qui p vaient avoir des adeptes en Espagne.

Mais, en fait, elles en avaient à peine. Disséminées et là, à Madrid, à Barcelone et dans telle ou telle au ville, quelques petites chapelles « évangéliques » ré laient l'existence de minuscules noyaux de protestan étrangers pour la plupart. Aux époques où la propagan s'intensifiait, certaines écoles et œuvres de bienfaisan tâchaient d'attirer des enfants et des indigents qui n' partenaient à l'Église que pour en obtenir des secou Mais ce prosélytisme se heurtait bientôt aux œuvres c currentes organisées par l'initiative catholique privée.

On peut affirmer qu'en Espagne il n'y avait, et il n' guère de fidèles de religions autres que la religion cat lique. Cela veut-il dire que tous les Espagnols sont cat liques? Rien de plus inexact. Et cette supposition a une des illusions les plus néfastes pour le catholicis espagnol.

Si les luttes religieuses de certains autres peuples d'E rope se caractérisent par la rivalité des différentes con sions chrétiennes, celles des Espagnols ne peuvent s'expliquer de cette façon. Ici, ce n'est pas une religi une église, une croyance, une discipline, qui s'opposen une autre religion, une autre église, une autre croyan une autre discipline. Il n'y a pas deux constructions r gieuses en lutte. Il y a seulement une négation en f des affirmations de l'Église catholique. Comme il n'exi pas en Espagne d'autres églises qui disputent à ce de Rome la prédominance, chaque fois qu'on souleva problème de la liberté des cultes, ce fut un problè assez artificiel : aucun culte ne pouvait se considé comme opprimé; on savait à peine, d'une manière c

ce, ce qu'on défendait ou ce qu'on réclamait, à moins
e cette revendication ne fût, sur le plan purement
trinal, celle d'un principe plus large que celui de la
rance. En fait, celui-ci faisait place à tous les cultes
pouvaient exister.

Mais, s'il n'y a pas dans le pays de cultes dissidents de
elque importance, il existe à coup sûr, en face de la
nde majorité du peuple espagnol catholique, une masse
nsidérable de non-catholiques, qui ne sont nullement
utres, mais qui prennent position contre l'Église, con-
tout ce que l'Église signifie et soutient. Voilà ce qui
actérise et qui aggrave les luttes religieuses en Espa-
e : car il est plus facile aux différentes confessions de
ouver un terrain commun de rapports respectueux, de
ciproque tolérance, qu'à des hommes dont le point de
part, le but, l'attitude en face des grands problèmes de
conscience humaine sont non seulement différents mais
tagonistes. Le protestant peut voir dans le catholique
frère en Jésus-Christ ; il peut, en faisant abstraction
s divergences, se sentir uni à lui par l'amour de Dieu ;
ndis que l'athée antireligieux haïra tout ce qu'aime le
tholique et se considérera toujours comme son irrécon-
liable et mortel ennemi.

Depuis longtemps les catholiques d'Espagne ont cons-
mment écouté des hymnes enchanteurs à « l'unité reli-
euse » ; endormis par le caractère officiel de la religion,
thousiasmés par la magnificence des solennités, par la
résence des pouvoirs publics, en la personne de ses
représentants, à certaines manifestations extérieures du
ulte, ils ne firent pas attention, pour la plupart, à la
écadence progressive et lamentable des convictions reli-
ieuses de la nation.

Lorsque toute l'Espagne brûlait d'une foi profonde,

lorsque le peuple entier se passionnait pour des questio théologiques, dans les siècles de grandeur spirituelle intellectuelle de la race espagnole, l'État, représentati du pays, put être *effectivement* catholique, et il le f *parce que* tout le peuple l'était au plus haut point. Pl tard, les termes furent intervertis, et l'on en vint à croi que l'unité religieuse subsistait, *puisque* l'État était of ciellement confessionnel.

L'on tenait davantage, semble-t-il, à déclarer, av toute la solennité de la loi, que l'État était catholiqu qu'à travailler à imprégner de catholicisme la vie et l mœurs des Espagnols. On oublia le peuple (réalité vivan de la nation) pour s'en remettre à l'État, avec des proc mations abstraites de principes qui n'avaient pas u vertu suffisante pour aviver la foi des citoyens : c'étaie eux cependant qui avaient à sauver leurs âmes...

Voilà le péché de négligence d'une foule de catholiqu espagnols : ils se reposaient totalement sur l'État, sacha qu'il soutenait le culte et le clergé, qu'il donnait de l'éc aux solennités et aux manifestations extérieures du cul qu'il veillait à ce que, dans les casernes, les soldats ente dissent la messe le dimanche et que, dans les écol publiques, on enseignât le catéchisme. Quant à sav *comment* tout cela était fait, ils ne s'en tourmentaie guère. Mais quiconque a enduré une fois, dans la raide d'un rassemblement pour une messe militaire, la peti torture du chrétien qui voit enchaînée la spontanéité sa dévotion par l'immobilité et l'automatisme, quiconq sait avec quel dédain beaucoup de maîtres enseignaient leurs élèves la doctrine chrétienne, dans des conditio telles que mieux aurait valu qu'ils ne s'en occupasse point ; quiconque a remarqué les dispositions d'esprit nombreux soldats, quand ils se rassemblaient pour l parades des grandes processions, estimerait fort peu

eur religieuse de tels actes, accomplis par ordre, dans servation scrupuleuse de la lettre, mais sans l'esprit vivifie.

Quant à soutenir son Église, le catholique se croyait, général, exempté de tout devoir de ce genre. C'était faire de l'État ! Et malgré la mesquinerie avec laquelle budget officiel dotait l'Église, le catholique indifférent se croyait pas obligé à faire plus : il payait déjà les tributions... La pauvreté du clergé rural ne le préoc- pait guère, non plus que les besoins des séminaires, pourvus de ressources.

La déchristianisation s'accentuait sous les dehors offi- ls du catholicisme ; en particulier, l'apostasie des mas- ouvrières s'avérait, depuis assez longtemps, un fait émédiable, aux yeux des rares apôtres du catholicisme cial, incompris, et même attaqués comme suspects par s fractions importantes des classes conservatrices, qui fiaient plutôt à l'intervention de la gendarmerie qu'à pplication des principes sociaux du christianisme et alifiaient de révolutionnaire dangereux quiconque se rmettait de rappeler aux riches leurs devoirs envers pauvres.

Le matérialisme marxiste et l'anarchie syndicaliste s'é- ient emparés des grands centres ouvriers et commen- ient à s'infiltrer chez les travailleurs de la campagne, us sains en général et plus attachés aux traditions et à foi de leurs ancêtres. D'énormes fractions du pays se tachaient de la vie religieuse, en ennemis. Une foule ceux qui la pratiquaient encore par habitude sociale bornaient à des manifestations rituelles, sans pénétrer sens des actes du culte, réduits d'ailleurs au minimum la dernière messe du dimanche... Chez beaucoup, la e intérieure faisait défaut. Il manquait, dans les églises,

cette compénétration des âmes que nous, catholic espagnols, nous avons souvent admirée en d'autres p non officiellement catholiques, mais où le catholicisn un élan irrésistible : la participation active, collective peuple à la liturgie, le chœur populaire entonnant psaumes ou proclamant l'unité de la foi dans le ch magnifique du *Credo*.

Le peuple ne chantait pas le *Credo* dans les égl espagnoles ; mais on entendait de beaux discours dans assemblées solennelles, traitant de l'*unité catholique* d l'on donnait comme évidente dans la réalité et que, suite, on voulait sanctionner de nouveau dans les l Par défaut d'esprit social chrétien, la masse se perda par défaut de sens liturgique et de vie intérieure, bea coup de baptisés étaient indifférents à toute émotion s cère, à toute vraie préoccupation religieuse, et ne souciaient guère de mettre leur conduite en harmon avec leurs croyances. Sous le régime confessionnel l'État, une foule de catholiques sommeillaient avec co fiance, sans songer qu'un jour prochain ils auraient à so tenir eux-mêmes leur Église, s'ils voulaient en avoir un Le jour de l'épreuve est venu : il a surpris les impr voyants, qui, s'éveillant enfin, se trouvent en face d'u réalité ardue et ingrate... et, ce qui est plus dur, d'u tâche à accomplir.

L'enveloppe religieuse de l'État a été déchirée d'u seul coup par ceux qu'une secousse du pays a placés a postes de commande et qui tentent de réaliser, sur route historique, un rapide et difficile virage. Restent nu la Nation... et son esprit. Combien est importante ch elle (malgré les défaillances) la force réelle, effective, d catholicisme, l'âpreté avec laquelle on l'attaque en e l'indice éclatant, et la vigueur avec laquelle il résistera l'épreuve et renaîtra face à de nouveaux horizons en fou nira l'exacte mesure.

II

Situation actuelle

Une erreur de perspective, analogue à celle trop opti-
te de beaucoup des catholiques éblouis par la confes-
nnalité de l'État, trompait le Président du Conseil
uel, M. Azaña, le jour où, à la veille de parvenir à ce poste,
dans le discours parlementaire qui lui servit de tremplin
ur l'atteindre, il proclama, simplement, que « l'Espagne
essé d'être catholique ». Comme si cela pouvait se pro-
ire d'une façon magique, en un instant, par la vertu
un acte législatif ou d'une déclaration gouvernementale !
mme s'il suffisait, pour un changement aussi radical et
ssi intime dans la structure de la nation, d'imposer une
cité d'État qui, à l'encontre des sentiments de millions
Espagnols, se montre agressive bien plutôt que neutre !
La formule simpliste de l'affirmation ministérielle sem-
ait ignorer le fait nouveau qui s'est produit, en présence
abord de la rupture de l'État avec l'Église, puis de son
gression contre elle. Car c'est un fait nouveau, à notre
poque, que la réapparition d'une conscience religieuse,
aintenant réveillée de la léthargie où elle était plongée,
ans sa confiance insouciante en la protection officielle.
elle-ci une fois disparue et changée en hostilité, parfois
oilée, presque toujours manifeste, un double phénomène
est manifesté : dispersion de quelques catholiques qui
étaient de nom seulement ; renaissance de l'esprit reli-
gieux chez ceux qui maintenant comprennent leurs
levoirs dans un État rival de l'Église. Il en est résulté,
par une réaction naturelle, l'incorporation dans la vie
eligieuse active d'une énorme masse de catholiques jadis
ndifférents, qui aujourd'hui se rendent compte de la

manière dont leur foi sommeillante doit se transforr
en foi opérante. Il est clair que l'âme espagnole, imp
gnée de sens religieux, essentiellement chrétienne mal
l'indifférence apparente de beaucoup, ne se résigne
aisément à assister impassible à l'attaque dirigée con
les principes fondamentaux de la tradition religieuse
pays.

Lorsque la crainte de nombreux parlementaires
gauche fut sur le point de faire échouer l'établisseme
du vote féminin (qui triompha grâce aux suffrages réu
des catholiques et des socialistes), on agitait la menace
voir l'Église exercer son influence sur la politique p
l'électrice « maniée, du confessionnal, par le clergé ». U
grand penseur de gauche, chez qui néanmoins transpara
souvent un solide fonds chrétien, d'un traditionalisme
race original et indépendant, présenta la défense de
confessionnal et déclara dans un article vigoureux :

C'est une folie de penser qu'il soit possible d'en finir avec le chr
tianisme espagnol, qui, en même temps qu'une religion, est un a
le véritable art populaire espagnol. *On ne triomphe pas d'une religi
qui donne une vie spirituelle à un peuple*, qui est populaire (c'est
dire laïque) et nationale.

Et contre les « libres-penseurs », qui peut-être pre
nent ce nom parce qu'ils se « libèrent de penser », le pr
fesseur Unamuno concluait :

Il est très facile de déclarer qu'il n'y a pas de religion d'Etat; ma
il n'est pas aussi aisé de prouver qu'il n'y pas une religion de la natio
quelque peu définies que l'on suppose ses croyances profondes (1

Sans le moindre doute, ce qui est en cause aujourd'hu
en Espagne, ce n'est pas une opposition de doctrines rel

(1) *Le confessionnal et les femmes d'Espagne*, par Miguel de Un
muno, publié dans le quotidien *El Sol*, n° 4413.

ses (cette opposition n'existe pas, non pas même en sance); c'est, avant tout, le droit de la conscience gieuse à se manifester, à se diffuser, à pénétrer la ération actuelle, avec les conséquences incalculables t cette action est grosse pour les générations à venir. 'Église peut-elle, par hasard, renoncer à son influence la société, sans trahir sa propre mission? La famille holique peut-elle se désintéresser de l'éducation des ants selon la doctrine chrétienne? Au fond de tout, le blème — crucial — de la liberté apparaît et se dresse la route des réformateurs, les accusant d'inconsé- nce. La dictature monarchique n'est-elle point tombée ause de ses négations du droit et de la liberté des oyens? Est-il permis de suivre le même chemin au gou- nement et au parlement d'une république qui se pro- me démocratique et qui est obligée de l'être plus que nonarchie? Voilà l'absurdité que repoussent tous ceux ne sont point brouillés avec le sens commun, mais que tiennent et appliquent les extrémistes de gauche : maî- s du pouvoir, ils croient que rien ne peut leur faire stacle, parce qu'ils comptent sur une majorité fidèle, s conditions, dans le Parlement.

Des partis comme le parti socialiste et le parti radical-cialiste trouvent que l'heure est venue d'imposer au ys leur sectarisme. Oubliant leurs précédentes campa- es libérales, quand ils étaient dans l'opposition, ils quièrent, au pouvoir, les convictions et mettent en œu- e les tactiques les plus antilibérales. Mais ils ont contre x une masse immense de citoyens, qui ne peuvent se llier à leurs solutions de parti, parce qu'ils ont cons- ence de leur liberté et défendent la liberté de leur cons- ence.

Au moment où l'Espagne a le plus besoin d'une politi- ue vraiment nationale, capable d'abriter tous les Espa-

gnols sous un régime pleinement juridique et ouver
ment démocratique, surgissent sans arrêt les sectarisme
les proscriptions, les exceptions iniques contre des grou
entiers de citoyens, la mesquine politique d'offenses à
sentiments respectables, — ne serait-ce que parce qu
sont enracinés dans la conscience et dans l'histoire nat
nales —, les irritantes vexations, les persécutions : le to
d'ailleurs complètement inutile, et grandement nuisibl
la République ; ses pires ennemis, sans qu'ils le veuille
sont ceux qui, retranchés dans leurs positions dominant
et donnant libre cours à leur intolérance, rendent, sel
la phrase du professeur J. Ortega y Gasset, le régi
« triste et amer ». Ce nouveau régime, instauré avec
ferveur démocratique, se vit bientôt actionné par la dém
gogie destructrice, et, en même temps, par certaines te
dances nettement fascistes, que les chefs acceptent volo
tiers pour éliminer l'adversaire en le mettant hors la l
On n'a pas encore essayé sérieusement la démocrati
l'Espagne n'a pas encore trouvé son rythme vital ; elle
pourra le trouver (en évitant les brusques oscillations q
vont de la dictature à la démagogie) que dans une Rép
blique respectueuse de tout ce qui mérite le respect
tout particulièrement, de la liberté et du droit de tous
de chacun de ses nationaux. Tant qu'on n'y parviend
point, tout problème apparaîtra vicié par une grave incor
préhension ; et lorsqu'un problème dégénère en conflit,
possibilité de le résoudre s'éloigne. Notamment, le ma
que de perspective historique, joint à la passion sectai
et à la soumission servile à une masse préalablement imbu
d'anticléricalisme par des campagnes systématiques
diffamation, a hérissé de difficultés et de périls toute
question religieuse (1).

(1) Nous publierons prochainement, dans *Les Documents*, les text

l'équipe gouvernementale avait perçu la nécessité de
aix religieuse pour la satisfaction intérieure de l'en-
ble des Espagnols, deux faits, inattendus pour beau-
, mais indiscutables, se seraient rencontrés : d'une
, les excellentes dispositions d'une foule de catholiques
'ecclésiastiques prêts à accepter, avec la nouvelle
ne de gouvernement, une politique qui, même en pri-
l'Église de privilèges que la monarchie lui avait
nnus, proclamât une véritable liberté religieuse ; d'au-
part la bonne volonté accommodante et parfaite de
lise elle-même, pour régler avec l'État, au moyen de
ociations loyales aboutissant à un nouveau concordat,
situation juridique nouvelle en rapport avec les con-
ons des temps nouveaux.

'ancien système régalien espagnol n'était point —
s'en faut — un système idéal pour le catholicisme.
concessions obtenues grâce à lui nuisaient à l'indépen-
ce, parfois même à la dignité qui sont nécessaires à
lise, et dont la plénitude lui faisait défaut, lorsqu'elle
ait ses légitimes attributions réduites par les formali-
du *placet* ou de l'*exequatur*. Le « patronage royal » et
exercice au moyen de la « présentation aux bénéfi-
» avait le sens d'une servitude et l'était en effet (1).
n'est pas sans raison que dans les concordats moder-
on remarque la constante préoccupation de l'Église
se libérer de cette charge : le Code de Droit canonique
erdit la constitution de nouveaux patronages et pour-

s renseignements nécessaires pour établir la documentation objec-
, aussi complète que possible, de chacune des questions soule-
en Espagne par la politique actuelle de laïcisation. Ici, nous
ons seulement de donner l'impression d'ensemble qui permettra
mettre au point les différents aspects d'un aussi vaste problème.
) Cf. les *Institutions canoniques* du R. P. Ferreres, S.J., t. II, n° 454.

suit la disparition de ceux qui subsistent encore (can. 14
1451).

Aussi beaucoup de catholiques (monarchistes ou ré
blicains) souhaitaient l'indépendance complète de l'Égl
dans le spirituel et de l'État dans le temporel, avec
règlement concordataire des questions mixtes. Ils étaie
persuadés que l'antique « alliance du trône et de l'aute
était presque toujours conclue au profit du premier, av
bon nombre d'inconvénients et de risques pour le secor
Même devant le danger d'une séparation des pouvo
tellement radicale qu'elle méconnaisse l'existence d'u
zone commune et la nécessité de la régler d'un comm
accord, les catholiques espagnols commencent à croire a
avantages de la liberté.

De ce qui, en soi, est un mal, dit un écrivain traditionaliste,
professeur Minguijon, dans un article sur *l'Église et l'État*, D
peut faire sortir de grands biens. L'un d'eux sera la liberté compl
de l'Église dans la désignation de ses pontifes, sans patronage
droit de présentation. Cela peut relever aux yeux du peuple
dignité de l'Église. Tout, dans la religion, doit être et paraître au
nome, émané de sa propre impulsion profonde, afin que l'Égl
donne l'impression d'une pleine unité intérieure, comme il convi
à une vie neuve et à une noble race spirituelle. Les catholiq
espagnols, et peut-être aussi une partie du clergé, ont besoin d'
aiguillon ou d'un révulsif. Ce peuvent être les circonstances q
nous traversons. Tâchons d'en profiter. L'Église résiste victorieu
ment aux rivalités et à la lutte. Elle peut craindre, tout au pl
pour les âmes faibles qui auraient besoin d'être fortifiées dans l
nité de la conviction collective. Et encore cette unité peut être pl
intense et plus vive, malgré la séparation, si nous mettons en œuv
les forces de l'esprit.

Tous les esprits auraient dû incliner vers des solutio
de concorde ; et l'on avait la certitude que le Saint-Siè
se montrerait généreux, pour le bien de la paix spiritue
entre les citoyens de la naissante République espagno
Reconnue officiellement par le Vatican, l'épiscopat

ortait l'adhésion due au pouvoir constitué. Malheureu-
ent, malgré les efforts des hommes et des groupes
lérés de la République, prévalut le ton hostile, agressif,
eux qui paraissaient avoir assumé la tâche ingrate de
iter chaque jour, à l'intérieur, des conflits nouveaux. Si,
u'à présent, on n'est pas arrivé à une rupture avec
me, ce n'est pas la faute de l'avoir cherchée, mais grâce
tact diplomatique exquis et à la patience évangélique
S. E. le Nonce apostolique, Mgr Tedeschini, à qui les
holiques espagnols et le Pouvoir républicain lui-même
vent rendre l'hommage de la reconnaissance due à ses
tes vertus. Toujours à son poste, énergique et accom-
dant, tenace et souple, loyal et tolérant, il a donné par sa
duite, représentation fidèle de celle de l'Église romaine,
emple de fermeté et de calme dont avaient besoin les
holiques espagnols.

III

Une législation agressive

Une simple séparation, sans hostilité, de l'État et de
glise, n'aurait rencontré, dans la société espagnole,
cun obstacle sérieux ; une déclaration de liberté pour
s les cultes, non plus. Le seul culte existant, et qui
ait pour adeptes l'immense majorité des citoyens,
rait montré plus qu'auparavant sa vigueur propre en
nonçant aux appuis officiels. Mais, par malheur pour
us, le manque de mesure, les flatteries de la démagogie
tireligieuse sont intervenus dans toutes les questions
latives à la séparation et à la laïcité de l'État. On n'a
nu aucun compte des idées modérées, d'ailleurs bien
pandues et que tel écrivain moderne, catholique et
publicain, exprimait ainsi :

La liberté religieuse, la neutralité de l'État et sa séparation d'avec

l'Église n'ont rien de commun avec une forme quelconque de p sécution ou d'hostilité contre des croyances, des sentiments, attitudes spirituelles ou des pratiques pieuses de groupes nationa La liberté religieuse et la neutralité de l'État, cela signifie que l'É ne peut combattre aucune attitude religieuse, ni en imposer aucu non plus. C'est-à-dire que, si l'État est neutre ou laïque, il ne p obliger personne à croire en Dieu, ni le poursuivre, le mésestim ou en faire la victime d'un passe-droit parce qu'il croit en Lui... en quelques autres choses (1).

Le même auteur, faisant allusion à ceux qui voudraie former chez les citoyens, en utilisant la pression direc ou indirecte des pouvoirs publics, une conscience laïq ou athée, indifférente ou hostile à la religion, ajoutait :

Il me semblerait logique que Lénine l'eût fait, lui qui disai *Liberté? Pourquoi faire?* Et je ne serais pas surpris si un jour on n disait que Mussolini l'a tenté. Mais qu'un républicain (républicain démocrate-libéral) le fasse ou le tente, cela me paraît toujours u contre sens et, en outre, une balourdise (2).

Telle est pourtant la politique que croient pouvo développer les partis d'extrême-gauche qui occupent l pouvoir. Ils ont déjà rendu impossible la collaboratio avec eux, au gouvernement, de tous les hommes de l droite libérale républicaine ou de la gauche modérée qu au début du régime, les avaient accompagnés, et qu avaient une plus large intelligence de l'œuvre incomban à la République, si elle voulait s'assurer l'adhésion de tou les Espagnols. L'on accepta que l'initiative gouvernemen tale vînt de la rue, de la masse irresponsable et populacièr qu'on n'osait pas contrarier. C'est ainsi que, pendan les incendies de couvents et d'églises survenus au mois d mai 1931, quand le ministre de l'Intérieur, M. Maura

(1) J. M. de Semprún y Gurrea : *République, Liberté, Étatism* (Madrid, 1931), p. 79.
(2) *Ibid.*, p. 82.

lut à tout prix réprimer l'émeute et rétablir l'ordre en ourant à la force publique, il entendit prononcer par autre ministre (qui fut et qui est encore aujourd'hui des premières figures du régime) cette phrase brutale désolante : « Tous les couvents d'Espagne ne valent la vie d'un seul républicain » qui pourrait la perdre s la répression. Le plus triste fut que la majorité du inet partageait une pareille opinion et craignait de rcher contre les incendiaires, faisant à ce noble pays ront de se montrer plus respectueux de ceux qui attaient le droit d'autrui que des hommes qui enduraient s défense la double injustice.

Cependant le gouvernement avait aussi son initiative, ins violente évidemment que celle de la masse anone, mais non moins efficace pour déchristianiser d'une on systématique et suivie ; il se servit de l'instrument islatif qu'il avait entre les mains. Peu à peu les vœux congrès socialistes et d'autres assemblées extrémistes gauche se changeaient en décrets, puis en lois.

On déclara rompu, unilatéralement, le Concordat de 51. Devançant les décisions ultérieures des Cortès consuantes, on fixa peu à peu par des décrets les prodromes toutes les lois de la laïcité, préjugeant ainsi des soluns qu'il appartenait au Parlement de fixer. Le professur J. Ortega y Gasset faisait de ce procédé une critique agée : « Chaque ministre sortait le matin, l'arme au as, décidé à chasser au vol quelque décret, magnifique mme un faisan, avec lequel il contenterait l'appétit de n groupe, de son parti ou de sa clientèle (1). » On excita nsi l'inquiétude des catholiques qui, chaque jour, en vrant leur journal, apprenaient une nouvelle offense,

(1) Discours du 7 décembre.

une nouvelle atteinte, quelque privation d'un dr
ancien ou d'une liberté naturelle qu'on leur arrachait. C
procédés vexatoires caractérisent bien la politique, ma
droite et inopportune, du gouvernement : obsédé par
dée de blesser ceux qu'il aurait dû chercher à attirer
se livrait à un stérile labeur négatif, alors qu'il avait deva
lui la tâche immense de reconstruire un État, et qu
avait impérieusement besoin, pour cette œuvre, de la c
laboration du plus grand nombre.

Au début du régime, le gouvernement créa une « Com
mission juridique consultative », qui devait préparer tou
l'œuvre législative de la République. Cette Commissio
était formée d'hommes d'étude, quelques-uns d'un
extraordinaire compétence et d'un vrai prestige; el
avait pour président le grand avocat M. Ossorio y Ga
lardo, défenseur constant de l'ordre juridique et des libe
tés humaines. On pouvait donc espérer que la législatio
de cette première étape républicaine s'inspirerait de
règles de la concorde civique et de l'équité politiqu
Chargée, en premier lieu, d'élaborer un « *Avant-Projet d
Constitution de la République Espagnole* », la Commissio
s'efforça d'y maintenir de la sérénité et de la mesur
Mais ces qualités ne se retrouvèrent plus dans le Cabine
où les partis mêlaient leurs nuances; moins encore dan
l'atmosphère passionnée de la Chambre Constituante. Pa
suite des divergences de vues entre les ministres, le gou
vernement ne put même pas faire sien et présenter à l'As
semblée l'*Avant-projet* de la Commission juridique; c'es
une Commission parlementaire qui fut chargée de rédige
le projet de constitution. Celui-ci, de la sorte, perdit a
Parlement, en même temps d'ailleurs que ses qualité
organiques, cette impartialité, dont les auteurs de l'*Avant
projet* avaient su le pénétrer.

ntre les articles de l'*Avant-projet* relatifs à la question rieuse et ceux qu'adoptèrent les Cortès, il y a une dis- e énorme, jalonnée d'incompréhensions et d'intolérans sectaires. Les principes de l'*Avant-projet* limitaient le ctère non confessionnel de l'État à une stricte neutra- et garantissaient la liberté religieuse, sans offense ni inte à aucune église, sans attitude hostile envers une fession déterminée. Même on restreignait notablement caractère non confessionnel dans un *vœu*, signé par le sident et d'autres membres de la Commission, qui ageait l'État à « inspirer son action et sa législation règles de la morale chrétienne », invitation qui s'in- prétait ainsi :

S'il doit instruire les enfants du pays, s'il doit légiférer sur la lle, s'il doit faire respecter la morale dans les contrats, s'il doit eiller les mœurs, l'État aura bien du mal à s'acquitter de devoirs ifficiles sans avoir une idée ferme sur les fondements spirituels a vie, qui ne peuvent se trouver en dehors des croyances reli- ses. »

Le caractère de « Corporation de Droit public », onnu à l'Église dans l'*Avant-projet* et soutenu par lques députés à la Chambre, fut également supprimé texte constitutionnel. C'est dans l'article 26 que se uvent le plus accentuées la méfiance et la haine contre glise et ses œuvres, principalement contre les Congré- ions religieuses et d'une façon toute particulière con- la Compagnie de Jésus. L'adoption de cet article (par 3 voix contre 59, dans une Chambre de 470 députés) regardée par les catholiques espagnols comme un grant attentat à la conscience religieuse et comme une nche persécution de l'Église. Elle provoqua la retraite Parlement (pendant tout le temps que le débat cons- utionnel durerait) des groupes agraire et basque-navar- s, qui dès lors levèrent l'étendard de la campagne

revisionniste. L'article en question considérait toutes l
confessions religieuses (et le pluriel était inutile dans u
pays où seule la religion catholique a une vie propr
comme des associations soumises à une loi spéciale :
interdisait à l'État, aux régions, aux provinces, aux com
munes, de soutenir, favoriser, aider économiquement d
églises, associations ou institutions religieuses ; il décrét
la suppression totale, dans un délai maximum de de
ans, du budget du Culte ; il soumettait les Ordres re
gieux à de telles mesures et à des restrictions si vexat
res, qu'à tout instant ils pouvaient craindre leur dissol
tion ou la confiscation de leurs biens par l'État ; et cet
disposition s'appliquait immédiatement à celles « qu
dans leurs statuts, imposeraient, outre les trois vœ
canoniques, un autre vœu spécial d'obéissance à une aut
rité autre que l'autorité légitime de l'État ». Par là
voulait désigner les Jésuites comme premières victimes
la persécution.

Le Président du Conseil d'alors, M. Alcala Zamo
tenta inutilement de défendre la liberté religieuse et l
solutions de paix, de concorde avec l'Église, dans un be
discours parlementaire contre le projet.

Ce n'est pas la formule de la démocratie, ce n'est pas la conc
tion de la liberté, ce n'est pas l'arrêt de la justice. C'est l'œu
d'un aveuglement qui, croyant se libérer du préjugé religieux, et
voyant pas qu'il asservit les consciences par ses négations mêm
en vient à rejeter les principes fondamentaux du Droit politique
les règles essentielles sur lesquelles s'appuie la Constitution e
même.

Si les catholiques sont la majorité en Espagne, on
peut pas, dans une conception démocratique, légifé
contre leurs sentiments ; s'ils sont la minorité, comme
droits individuels s'établissent précisément en garan
des abus possibles du pouvoir, ils ont des titres spécia

re protégés. Ainsi raisonnait, dans cette mémorable et te séance, M. Alcala Zamora, aujourd'hui Président de République, qui démissionna alors de la Présidence Conseil, tout de même que le ministre de l'Intérieur, Maura, parce qu'il désapprouvait le texte voté.

A côté de cet article, qui interdisait aux congrégations gieuses l'exercice de l'enseignement et qui établissait, ır des raisons religieuses, des exceptions extrêmement ves à l'égalité des citoyens devant la loi, l'article 27 rète la sécularisation des cimetières, ainsi que l'enter- nent civil, quand la volonté qu'il fût religieux n'a pas expressément déclarée, et qui relègue le culte à l'in- ieur des églises en exigeant, pour chaque manifestation blique, une autorisation spéciale du gouvernement. Il se ainsi ce principe général : « Le caractère religieux constituera pas une circonstance qui modifie la person- lité civile ou politique. » Cette déclaration ne manque d'ironie lorsqu'on vient de refuser aux membres de taines institutions religieuses des droits qui sont com- ıns à tous les citoyens.

L'établissement de l'école unique et laïque, et celui du orce, étaient aussi deux des objectifs les plus chers aux mmes qui s'agitaient sous le signe de la laïcité.

L'article 43 commence par déclarer (en s'inspirant de rticle 119 de la Constitution allemande) que « la famille sous la sauvegarde spéciale de l'État » ; puis il intro- it la faculté de dissoudre le mariage « par consente- ent mutuel ou à la demande de l'un quelconque des njoints, en alléguant dans ce cas un juste motif ». Il ace toute distinction entre enfants légitimes et enfants égitimes. Voilà comment on sauvegarde une institution i a conservé en Espagne des racines si profondes dans tradition. Sans doute les mariages catholiques, qui sont

l'immense majorité, continueront à être soumis aux pre-
criptions canoniques : mais le fait que le Pouvoir ci-
s'arroge la faculté de dissoudre le lien provoquera
nombreux conflits.

D'après l'article 48 de la Constitution,

« le service de l'éducation est une attribution spéciale de l'Éta
qui l'exercera au moyen d'établissements d'enseignement combin
par le système de l'école unifiée. L'enseignement primaire sera gratu
et obligatoire... L'enseignement sera laïque, fera du travail l'axe
son activité et de sa méthode; il s'inspirera de l'idéal de la solidari
humaine. On reconnaît aux Églises le droit, sous réserve de l'in
pection de l'État, d'enseigner leurs doctrines respectives dans leu
propres établissements ».

Il n'était pas aussi facile que le supposaient les laïcisa
teurs de remplacer l'enseignement confessionnel, q
avait atteint une importance et une extension supérieu
res à celles que l'État laïque pouvait assurer. Le gouve
nement se rendit compte lui-même du grave problèm
que créait l'article 26, par l'interdiction d'enseigner fai
aux congrégations. Le lendemain du jour où la Chambr
l'avait adopté, le Président du Conseil l'annulait en fai
pour le moment, en menaçant de sanctions sévères l
congrégations religieuses qui abandonneraient leur mi
sion... cette mission que la Constitution leur défendait !

L'État avait besoin d'organiser ses cadres pour su
pléer à l'initiative privée catholique. Le Ministère d
l'Instruction Publique avait projeté la création d
27.000 écoles. Dans l'esprit des créateurs de la « nouvel
éducation », existait une sorte de « plan quinquennal
selon lequel ils rêvaient de réaliser rapidement la révol
tion scolaire. Mais la réalité vint imposer bientôt des re
trictions et des retards qui les désillusionnèrent peu
peu. En réponse à un député de la plus extrême gauch
qui demandait d'urgence l'application de l'article 2

ıt à la prohibition de l'enseignement congréganiste, le ıistre de l'Instruction publique reconnaissait qu'il était lossible à l'État de remplacer sur-le-champ les congré- ons ; qu'à Madrid, après l'effort énorme de la Répu- ıue créant 185 écoles, environ 37.000 enfants seule- ıt recevaient l'instruction dans des écoles publiques, dis qu'il y en avait 44.000 dans des écoles privées, sque toutes religieuses, et 45.000 autres qui ne pou- ent en fréquenter aucune. Il citait le cas, plus éloquent ore, de Barcelone, où, sur 120.000 enfants, 25.000 seu- ıent étaient instruits dans des écoles publiques natio- ou municipales. L'État qui projetait la création immé- te de 8000 écoles, dont le coût était de 170 millions de etas, ne disposerait pour cet objet, dans le prochain dget, que d'environ 25 millions de pesetas.

Autant apparaissait difficile au Gouvernement l'œuvre ıstructrice, pour laquelle il lui fallait plus de temps et aucoup plus d'argent qu'il n'en avait, autant lui était ile et unie la voie de la démolition. Il s'agissait, avant ut, de *démonter* l'enseignement religieux. Pour y par- nir, dans les établissements qui dépendaient du gouver- ment, il lui suffisait de compter sur la *Gaceta* (le Jour- l Officiel) où l'on publiait décret sur décret, et parfois simples circulaires de la Direction Générale de l'En- ignement Primaire, qui bouleversaient, du point de ıe religieux, la vie scolaire du pays.

On commença (avant que les Cortès adoptassent la laï- té de l'État et de l'enseignement) par prendre une esure tout à fait inverse de celle qui eût été normale : s pères de famille qui n'adressaient pas aux instituteurs es instructions formelles étaient censés ne pas vouloir u'on donnât à leurs enfants l'enseignement religieux, omme on le leur donnait jusque-là à titre obligatoire.

Au lieu de réclamer un avis négatif à ceux — la minor
dans une nation catholique — qui rejetteraient cette
truction religieuse, on demanda aux parents qui la d
raient une déclaration expresse de leur volonté. Ains
simple négligence, bien explicable, se changeait en né
tion tacite ; ce qui était règle devenait exception et re
proquement. On disposa les horaires scolaires de te
sorte que la classe d'instruction religieuse constituât u
gêne extrême pour ceux qui la suivraient, tandis que
autres jouiraient d'un congé supplémentaire. Dans
même circulaire (du 13 mai), la Direction de l'Enseign
ment primaire permettait que les « symboles de la re
gion chrétienne » continuassent à présider aux travar
scolaires, mais dans le cas seulement où « l'instituteur
la totalité des parents seraient d'accord pour que l'
continuât à donner l'enseignement religieux »... Une fo
l'article 48 de la Constitution adopté, la même Directi
ordonna l'enlèvement de tout signe de caractère confe
sionnel et la suppression de l'enseignement religieux,
toute pratique religieuse, dans l'horaire et dans le pr
gramme des écoles publiques. Plus tard fut décidée
suppression de l'instruction religieuse dans tous les ét
blissements qui, comme les lycées d'enseignement seco
daire, la donnaient jusque-là.

L'ordre d'enlever le crucifix des écoles a été une d
décisions qui ont attiré au gouvernement le plus d'imp
pularité. Le peuple catholique, blessé dans ses croyanc
intimes, a considéré cette décision comme un acte d'
gression intolérable et a manifesté sa protestation a
point d'obtenir, dans certaines localités, le retrait de
mesure impie. Dans les villes et villages d'Espagne où
signe de la Croix a disparu des murs des écoles, innom
brables sont les enfants qui se rendent en classe en
portant sur eux, d'une façon bien visible. La press

eille chaque jour des protestations nouvelles de villa-
entiers qui ne veulent pas voir dédaignée l'image du
empteur (1). Le Président du Conseil de l'Instruction
lique lui-même, M. Miguel de Unamuno, a appelé
e mesure une sottise, « d'inspiration non seulement
nationale, antipopulaire et antihistorique, mais aussi
ipédagogique. La présence du Crucifix dans les écoles
ffense les sentiments de personne, pas même des ratio-
istes et des athées. L'enlever, c'est offenser le senti-
nt populaire, même de ceux qui n'ont pas de croyan-
confessionnelles ».

On s'en prit ensuite à la Compagnie de Jésus. Cette
ération présentait un avantage supplémentaire, à savoir
butin qui serait acquis par la confiscation des biens de
Compagnie, sous le nom de nationalisation. Ce fut en
in qu'on allégua des objections d'ordre juridique et
nstitutionnel contre cette expropriation sans indem-
té, votée sans que fût atteint le *quorum* exigé par la loi
ndamentale de l'État pour les cas de ce genre. Le
pouillement fut consommé. Mais la surprise ne fut pas
ince, pour ceux qui comptaient sur les trésors fabuleux

(1) Voici un cas, entre beaucoup d'autres. Dans la ville d'Estella,
Navarre, le dimanche de Carnaval, à neuf heures et demie du
ir, on ôta, par ordre supérieur, les crucifix des écoles municipales.
ne partie de la population, réunie devant l'hôtel de ville, demanda au
aire de les replacer, ce qu'il promit. Le lendemain, voyant qu'on
e les avait pas remis, les élèves se précipitèrent dans la rue et, avec
presque totalité du village, réclamèrent de nouveau le retour de
ésus-Christ à l'école. Impatiente, la foule prit elle-même les cruci-
x et se dirigea processionnellement vers l'école pour les remettre
leur place. La force publique s'étant opposée à l'avance de ce cor-
ège, dans toutes les maisons les fenêtres s'ouvrirent et on y plaça
Croix. Une imposante manifestation parcourut ensuite la ville,
ndis que tous les magasins se fermaient à l'exception d'un seul;
lle se termina à l'église par un acte d'amende honorable, que le
peuple récita les bras en croix.

qu'on attribuait aux Jésuites, lorsqu'ils se rend compte que presque tous les édifices convoités étaie propriété de tierces personnes ou de sociétés d'éduca Sur ce, le gouvernement décida de mettre imméd ment sous séquestre tous les collèges dirigés par jésuites, sous prétexte de continuer avec des maîtres ques l'enseignement qui y était donné. Mais, comm était à prévoir, les parents retirèrent leurs enfants, et nitiative gouvernementale échoua complètement. A on assigna à ces bâtiments la mission d'abriter d'au centres d'enseignement qui n'étaient pas aussi bien lo que ceux des jésuites... Pour éluder les protestations propriétaires, le gouvernement présenta aux Cortès projet de loi selon lequel, au mépris des règles juridiqu on laissait en suspens pour un long délai toutes les réc mations pendantes devant les tribunaux.

Pour l'Église et pour le catholicisme espagnol, le pl dur sans nul doute, dans le décret de dissolution de Compagnie de Jésus, est le motif invoqué, soit « le qu trième vœu » d'obéissance spéciale au Souverain Ponti Cette offense au Saint-Siège, considéré comme « u autorité autre que l'autorité légitime de l'État », e d'ailleurs d'une étrange mesquinerie : si l'obéissance Pape était incompatible avec le loyalisme civique, tout les congrégations, et tous les membres de l'Église, prêtr et laïques, tomberaient sous le coup de cette incompat bilité. De plus, ce quatrième vœu n'est pas prononcé p tous les jésuites, mais seulement par une infime parti d'entre eux ; et il ne les oblige à rien d'autre qu'à acce ter leur départ pour les missions lointaines.

Aucun motif réel n'a pu être allégué pour légitimer persécution contre les ordres religieux, mais seulemen de vagues recours à « la raison d'État ». C'est là, rappe lait justement le chef du groupe républicain libéral démo

e, M. Alvarez, « la formule employée par tous les ns, depuis l'époque de Machiavel, pour justifier leur fuite » (discours du 4 janvier).

es catholiques espagnols qui ont à vivre ces heures bles doivent-ils se laisser aller au pessimisme? Quel 'avenir de l'Église dans ce pays? A en juger par la issance frappante de la conscience catholique, il n'y as lieu d'être inquiet. L'Espagnol d'aujourd'hui sait l doit soutenir son Église, et il le fait avec joie. Il se plus uni à elle par l'effort dont l'État ne le dispense ; et il voit l'Église elle-même plus libre au milieu de ersécution.

e qui fait peut-être encore défaut à l'Espagnol moyen, t de consentir à mener les luttes de la politique dans champ de la politique. Des arguments théologiques portent pas auprès de gens qui n'admettent pas les s simples vérités de cet ordre. C'est sur le terrain tique que les catholiques doivent revendiquer leurs its. Même si, momentanément, on ne les leur reconnaît , leur cause est gagnée d'avance devant l'intelligence e sens juridique. Ils peuvent avoir confiance : un avenir illeur les attend.

A. Mendizabal-Villalba,
Professeur à l'Université d'Oviedo.

(Traduit par E. Gayan.)

NOTES ET RÉFLEXIONS

Pour l'anniversaire de l'Exposition coloniale. Expansion civilisatrice et Christianisme

On s'en est souvenu trop tard, mais Bernardin de Sai Pierre, qu'y évoquaient seulement Paul et Virginie, au dû être le parrain de cette Exposition de Vincennes, t vite évanouie. Dans ses *Vœux d'un solitaire* (1), dédié Louis XVI, en 1790, l'auteur des *Études de la nature* disai « Occupons-nous, nous autres Français, du bonheur nations; c'est un moyen sûr de faire la conquête du monde Il souhaitait que, pour y travailler, on donnât un as aux proscrits de tous les peuples, associés dans un proc voisinage : « Je désirerais que l'on y destinât un va emplacement, dans le voisinage de Paris, sur le bord de Seine, du côté de la mer... On y sèmerait toutes les plan exotiques déjà naturalisées ou qui peuvent l'être... On planterait les arbres et les arbrisseaux étrangers... Quel sp tacle plus grand, plus aimable et plus touchant que de v sur des montagnes et dans des vallées françaises des arb de toutes les parties de la terre, des animaux de tous les c mats, et des familles malheureuses de toutes les nations,

(1) *Vœux d'un solitaire*, pour servir de suite aux *Études de Nature*, par Jacques Bernardin Henri de Saint-Pierre. A Paris, l'imprimerie de Monsieur, chez P.-F. Didot le jeune et Méquign l'aîné. 1790.

nt en liberté à leur goût naturel, et rappelés au bonheur notre hospitalité... Il ne serait plus besoin à un Français voyager hors de son pays, pour connaître la nature et les mes : on verrait en ce lieu tout ce qu'il y a de plus intéint par toute la terre... »

ut un plan de cité universelle est ainsi développé par ardin de Saint-Pierre; il y élève un temple sans inscrip- « comme ceux qui furent élevés dans les premiers temps uteur de la nature ». Chaque famille y vient le matin et ir réciter « dans la langue de ses pères la prière de l'éile qui, s'adressant à Dieu comme au père des hommes, ient aux hommes de toutes les nations... ». Le résultat é est que « la reconnaissance envers Dieu et envers les mes rapprocherait peu à peu les langues, les coutumes s cultes. La nature y triompherait de la politique... ».

n doit sourire de certaines naïvetés; quoique Bernardin aint-Pierre en reste à un déisme un peu confus, il faut nnaître dans ce grand désir de rapprochement des peu- une idée chrétienne, et constater qu'un reflet en a, me toute, caressé l'Exposition coloniale. Six mois pen- lesquels, à la faveur des apparences qui faisaient voisi- es contrées les plus étrangères, des hommes de toutes ons se sont coudoyés et examinés, ont vécu ensemble et pu se reconnaître sous la différence des peaux et des cou- es, n'ont-ils pas fait tressaillir l'unité du vieil Adam? t-on pas senti la ressemblance foncière sous le pittores- des dehors? Les races se regardaient, rapprochées, et il 'ensuivait aucun choc. A travers les pavillons les plus raires d'architecture, les visiteurs, animés d'une sympa- constante, ne vérifiaient-ils pas surtout la grande frater- de l'âme humaine?

ne convient pas de nous laisser emporter dans un opti- me où nous rejoindrions le chimérisme de Bernardin de t-Pierre. Aussi bien savons-nous tout ce que recèle l'en-

vers du décor. M. Émile Dermenghem, dans un article l
vigoureux et documenté, hélas trop vrai en ce qu'il ap
a dans *La Vie Intellectuelle* (octobre 1931) rappelé tc
qui nous empêche de conclure à une apothéose de la
lisation. Sans rien retrancher à cette belle étude qui e
les faits présents, nous voudrions étudier ici l'état psyc
gique créé par l'Exposition coloniale et par ce qui l'a ent
à notre avis une brusque expansion de civilisation va s
rer, que nos énergies ont le devoir de rendre chrétienne
qu'elle soit bienfaisante et définitive. Si ces conséque
paraissent trop importantes pour découler de l'expositic
Vincennes, qu'on veuille bien examiner avec nous ce qu
surtout caractérisée.

*
* *

D'abord l'incontestable et significatif succès. Trente
lions de personnes auront vu cette Exposition, demeu
malgré quelques tentatives, assez austère, selon le vœu
maréchal Lyautey. Il se produisit en France une vague
fond vers Vincennes. On y vint de tous les villages.
pavillons furent visités avec une sorte de dévotion.
emporta des souvenirs et des documents. Les étrangers fu
également nombreux. Les Britanniques, assez dépités
n'avoir pas su y prendre leur légitime place, ava
boudé. Les Allemands au contraire étaient venus par ma
et leur curiosité semble n'avoir pas cessé d'être sympathic

Or, entre ces foules et les représentants des races qui fi
raient à l'Exposition, une bonne humeur qu'on ne peut c
lifier que de fraternelle s'est constamment établie. Ici, il
bon de se souvenir de la façon dont on considérait les ex
ques à l'Exposition de 1900 : les badauds étaient encore
portés à n'y voir que de la matière humaine. Ces indivi

ngers paraissaient barbares et lointains. On ne pouvait Persan : encore moins Canaque !

ette fois, tout bon observateur a pu constater que la ren-re s'effectuait sur le terrain d'une pleine égalité humaine. se reconnaissait différents, sans vouloir se targuer de ériorité. L'orgueil aurait quelquefois percé davantage du de l'exotique. C'est là une considération qui a son impor-e, car elle marque un grand changement dans les esprits. uerre, qui avait déjà permis un rapprochement des races, t pour quelque chose. En facteur du « grand dérange-t » que fut 1914-18, l'Exposition Coloniale a fait se indre les hommes dans un renouvellement de conscience eur unité.

*
* *

econd point plus considérable : la présence du pavillon Missions dans l'avenue des colonies françaises et l'em-ssement à le visiter. Parmi les foules de l'Exposition oniale, on rencontrait fréquemment soutanes et robes de gieuses : en contraste avec les habituelles masses popu-es nécessairement plus laïques. Ces présences soulignaient le fait religieux avait sa place au premier plan des allées Vincennes. On peut dire que tout le monde en a eu nette-nt conscience. L'anticléricalisme le plus obtus s'incline vant l'œuvre des missionnaires, ne fût-ce que pour ne point mpromettre sa politique.

Le christianisme n'était pas seul représenté. D'autres reli-ons avaient leurs temples. Angkor notamment, qui était le u de l'Exposition. Mais ces autres religions ne semblaient que pour leur décor, pour ce qu'elles offraient du caractère tional des peuples qui les pratiquent. Leur intérêt était rement documentaire. En sorte que le vieux libéralisme, ns discussion, se trouvait battu par les faits. On nous dira

qu'il ne pouvait en être autrement. Sans doute. E accordera-t-on à cela une réelle importance si l'on s que, pendant ce même temps, les peuples même dont la gion était reléguée au rang de curiosité prenaient une complète conscience de leur valeur humaine.

Le prestige des pavillons missionnaires venait de ce q signifiaient l'expansion civilisatrice, — la moins discut puisqu'elle agit par persuasion et qu'elle apporte réeller quelque chose aux peuples évangélisés. Par la proximité locaux, on avait voulu tenir balance égale entre miss catholiques et missions protestantes. Notre objet n'est pa comparer; mais il n'est guère d'homme réfléchi qui n'ait propos souhaité une fois de plus l'unité de l'Église. La protestante est sincère, et nous devons en constater la fo chez certains tout en déplorant leur égarement. A l'he actuelle, en France, la décadence de la morale a amené b des protestants à songer à tout ce qu'ils ont de commun a les catholiques, plutôt qu'à les combattre. Dans la tâche c lisatrice qui s'impose aux quatre coins du monde, ceux se réclament du Christ devraient poursuivre un même b Ils se présentent divisés, et leur tâche est plus rude. Nos f res séparés qui aiment profondément les âmes devraient p ser à ce que serait enfin le rayonnement chrétien s'ils se dé daient à rejoindre Rome. Le plan divin qui veut que l'Éva gile règne par toute la terre exige cette union autour d' seul pasteur.

*
* *

Troisième point : l'impression de réalité positive qui don nait l'Exposition. Le pittoresque s'y trouvait réduit au mi mum; le romantisme, tout absent. On ne se serait pas c au siècle où les intellectuels magnifient « l'aventure ». C'é que ceux qui étaient là connaissaient l'aventure. Ils savaie

e monde n'est nulle part un rêve. Ils étaient blasés sur charme étrange » des pays lointains, et sans aucune- livrer à la poésie, ne songeaient qu'à nous montrer ce st, tel que cela est, sans autre prestige que le vrai.

mesure que l'Exposition se déroulait, le mot « colonial » ait une signification autre. Il se détachait de l'épopée, si dire, pour se rapprocher de l'épicerie... Oui, oui, il en insi, dût Flaubert nous maudire. Les colonies, ce n'était la chevauchée ardente vers l'inconnu; mais des produits plus matérielle réalité, des bois, des graines, des cise- s. L'esprit y gagnait plus qu'il ne semblait y perdre. On prenait la grande loi du travail établie par toute la terre. sentait les efforts des peuples qui, moins avancés que s, se sont constitués cependant un actif civilisateur. On stituait peu à peu des idées pratiques à ce qui n'était que ges chimériques. Sumatra, Tahiti, n'étaient plus des ors pittoresques où les sauvages et la nature sont faits r la curiosité de nos yeux. Nous nous apercevions de réalité, froide comme une page du Bottin, et y rencon- ns une autre face de nous-mêmes. On peut croire que la naissance vraie du monde en a été singulièrement avan- .

*
* *

De ces divers points nous croyons pouvoir conclure, sans trer les conséquences d'un petit événement, que, dans un prit assez profond, les relations entre les races vont se ouver sensiblement modifiées, non pas tout de suite, mais ns les dix ans qui permettront la réalisation de cet état esprit.

Essayons de pénétrer la pensée des exotiques venus à Exposition coloniale, celle qui commence à se répandre dans urs divers pays à la suite de la manifestation de Vincennes.

Non, ne croyons pas que les impressions n'ont pas été div
et multiples; mais enfin, l'une a été dominante, et d'une
très marquée : les hommes des races les plus diverses se
en France, (disons : en Europe, pour comprendre les sec
étrangères) ils se sont sentis là chez eux. Cela était fort
ble.

Chez eux : c'est-à-dire qu'ils n'ont aucunement eu l
pression d'être des étrangers, des barbares, des indiv
d'une autre sorte. Avec les caractéristiques de leurs races
se sont éprouvés simplement des hommes de régions d
rentes; aucunement hostiles, et plus semblables au fond
divers d'apparences. Ils ont eu l'orgueil de pouvoir se
senter tels qu'ils sont, sans éprouver de mépris de leur
ou du fait d'être différents. Mœurs, travaux, arts, n'ont
été de parti pris déclarés inférieurs : l'Exposition avait
qu'à un certain point pour objet d'en faire ressortir l'orig
lité et la relative valeur humaine. Les exotiques ont été
tents de voir apprécier chez eux ce qui en était digne
nous ont aimés, je crois, de notre effort pour les compren
Cela leur était d'autant plus aisé que nous les avons, à
près dans tous les cas, de parti pris jugés favorableme
c'est le fait de l'amour, de voir surtout ce qu'il y a de
dans l'objet aimé. Puissions-nous cependant n'y avoir
mis trop de complaisance!

Je croirai volontiers que cette conscience prise, par
peuples en contact pendant plusieurs mois, de leur égal
foncière et de leur fraternité sous des extérieurs différent
également estimables, constitue le grand fait de l'Exposi
Coloniale, et par conséquent un grand fait humain. S
doute cela n'a rien de nouveau dans l'ordre de nos con
tions; mais l'expérience en a été accomplie, en sorte qu
sentiment de l'égalité humaine, qui était hier presque p
ment philosophique, est devenu courant, et comme une
d'action pratique. Les peuples divers pourront se heu

'e dans leurs réactions : ils ne se méconnaîtront plus ne auparavant.

ns la foule française, dans la foule européenne, a passé siblement mais profondément l'idée du missionnaire parlant de ce qu'il y a de bon chez ses « sauvages ». l'orgueil d'une civilisation où trop souvent les habitu- taient informées de christianisme beaucoup plus que les s, nous avions pris l'habitude de mépriser de parti pris n-européen, ou tout au moins les hommes qui n'étaient e race blanche. Or, et quel que soit l'état d'abjection où t tombées certaines peuplades, il nous faut reconnaître 'homme, créature de Dieu, est rarement passible de complet mépris. Rousseau exigeait que l'homme fût il nous arrive trop souvent de décider qu'il est néces- ment non pas même mauvais, mais indigne. La nature une est déchue et porte le poids de sa corruption e : cependant, même à l'état d'ignorance et de sauva- , elle n'est pas pour cela incapable de bien, au con- . L'homme peut subir bien des abaissements; il reste me, et on n'en efface pas le reflet divin. Évidences pra- ment trop méconnues.

rce qu'ils savaient cela, les missionnaires ont les pre- s aimé l'exotique; saluant sa qualité d'homme, ils cher- nt, ils mettaient en valeur ce qui demeurait des titres de gnité. L'Europe ne les a pas souvent suivis. On voyait un ce de conversion là où il n'y avait que la pratique d'une rnité réelle. On exigeait des missionnaires que les con- s devinssent des Européens, sinon leur effort paraissait ain apostolat. Aujourd'hui on se rend compte que les ionnaires avaient raison. On ne prend plus un noir ou une pour en faire un européen mal teint. On consent que ir, que le jaune, demeurent eux-mêmes. Avec les mis- naires encore, nous nous efforçons de les comprendre, e qu'ils sont aujourd'hui et en leur passé. Le mépris sys-

tématique de leur race et de son histoire nous liv
hommes trop diminués pour accéder dignement à notr
lisation. Au contraire, si nous cherchons tout ce qui
leurs habitudes et leurs traditions, a gardé le reflet d
caractère d'homme, tout ce par quoi ils se sont effor
se dégager de l'ignorance et de percevoir les lueur
reflète en tous lieux l'éternelle vérité, alors ils ne se r
sent ni eux ni leurs pères, et ils arrivent confiants à la
enfin révélée et que leur humanité postulait.

Entre la foi chrétienne et la civilisation qui portait ce
le préjugé des races constituait un sérieux obstacle. C
nous constatons permet d'espérer qu'il va être enfin va
et, nous le répétons, c'est là un fait d'importance que
devons célébrer. L'Exposition coloniale a rendu conc
populaires, un certain nombre d'idées chrétiennes q
Pape Pie XI a soulignées de gestes retentissants. Ell
venue à un moment de l'histoire où tout la préparait, c
événements, les pensées, les aspirations générales dev
rendre plus fécond ce grand contact humain. Petite c
en soi, elle peut avoir été comme l'étincelle de flam
qui court et illumine l'édifice depuis longtemps en c
truction. Le dessein divin peut se servir de ce qui aura
n'être qu'une foire, et que l'impulsion d'un grand chr
a aidé à devenir un instrument de rapprochement des r
Ne prenons pas pour des événements historiques tout ce
nous voyons. Tâchons d'apercevoir cependant ce qu'il y
nouveau dans le monde, surtout quand cet état nou
appelle notre action.

*
* *

Car ce nouvel état d'esprit, ce malaxage des peuple
cultures diverses, plus éloignés par les tendances profon

par la géographie encore, ne porteront pas plus que les
es événements leurs conséquences tout seuls. Les possi-
és ainsi ouvertes ne sont pas toutes nécessairement bien-
ntes.

l'heure actuelle, les États ont complètement oublié que
mme est un être enseigné. On lui impose des disciplines
les et militaires; on se soucie très peu de la morale qui
t pas enfermée dans les lignes des Codes. Chaque être
appelé à se constituer sa philosophie propre, et il n'en
sède pas plus les éléments qu'il n'a le loisir de les cher-
r.

n Europe, il y a de vieilles traditions qui nous aident.
eurs, ces traditions sont beaucoup plus mélangées, et
dividu abandonné à lui-même risque davantage, s'il ne
uve pas un appui intellectuel et moral.

C'est pourquoi, dans le vaste mouvement de civilisation
va s'opérer, la tâche des missionnaires, et de ceux qui ont
devoir de les soutenir, deviendra si considérable qu'elle
urrait effrayer le courage. A voir les choses bien en face,
aut penser qu'il n'y aura de civilisation universelle qu'in-
mée de christianisme, puisque aussi bien le but de cette
ilisation universelle est d'appeler tous les peuples au
rist. Il ne s'agit pas de convertir l'unanimité des hommes
une vie sainte, ce que l'on ne peut guère espérer; mais de
nstituer de si ardents foyers de christianisme qu'à leur
aleur tous les hommes viennent peu à peu se réchauffer et
mmencer à vivre.

La place et l'autorité nous manquent pour esquisser le pro-
ramme de l'action nécessaire. On voit cependant qu'à
esure que les peuples encore aujourd'hui incultes parvien-
ront à la discussion des idées, il est nécessaire qu'ils trou-
ent dans des bibliothèques modernes des ouvrages d'une
cience éprouvée, où la véritable signification de la vie
pparaisse. Leur accès à la civilisation sera marqué de véri-

tables crises d'inquiétude, et peut-être de désespoir, si
complète de l'homme ne leur est révélée, s'ils ne décou
pas l'admirable explication du monde et de notre être c
le christianisme en même temps qu'une règle de vie.

Nos pères ont pu espérer que les peuples étrangers ac
raient par la foi chrétienne à la civilisation. Le temps a
trop rapide, les missionnaires pas assez nombreux. A
de connaître l'Évangile, ou tout au moins d'en être suffis
ment imprégnés, beaucoup croiront accéder à la civilisat
Ce ne sera pas de leur part sans orgueil, nous l'avons
Une civilisation véritablement chrétienne leur aurait do
ce dont une civilisation matérialiste les laissera manqu
Par là pourraient reprendre les conflits des races sur un
rain de progrès matériel qui ne tiendrait pas compte de l'
prit.

Aux déficiences de la présente civilisation européen
comme aux défaillances des États, nous devons opposer
énergique action d'expansion chrétienne. Les congrégati
auront un rôle extrêmement important à jouer, par le
même qu'elles serviront de vases communiquants entre
diverses contrées, et qu'ainsi la nécessaire action intell
lectuelle et religieuse en Europe se trouvera accordée ave
même nécessaire action dans les pays de civilisation n
velle. Il serait important que de grands journaux, de no
breuses revues de culture et de propagande, puissent
créer et se développer, afin d'apporter constamment des
ments d'information et des rappels opportuns de doctrin
tous les militants et fidèles de divers pays. Tout ce que n
avons à présent de centres de réunions et d'associati
diverses devrait être développé dans d'énormes proportio
Ne pas craindre de voir grand : en ce siècle peut se jouer
partie décisive pour l'avenir du monde. Des millions de c
veaux s'éveillent, curieux, inquiets, affamés de vérité, ass
fés de comprendre, et s'il s'agit d'être prêts à leur donner

appellent, ce qui les satisfera : il s'agit aussi de colla-
à l'achèvement du plan divin.

*
* *

normité de la tâche, qui fera penser à quelques-uns
e n'est pas urgente, qu'elle n'est pas commandée aussi
ieusement que nous le croyons dans ces années toutes
es... Jugement libre, et loin de nous la pensée d'impo-
tre point de vue. Pourtant, regardons bien les possibi-
le ce siècle qui passe et s'écoule avec rapidité. Nous
s que le vaste mouvement d'apostolat dont nous
itons que les éléments soient développés ou créés
a jamais été si pleinement d'accord avec le plan divin
est pas absolument commandé par lui. Au XIXe siècle
oup de peuples s'ignoraient encore; au XXIe, il n'en
a aucun qui ne soit entraîné dans le courant qu'il faut
qualifier de civilisateur. Le XXe demeure donc dans
oire du monde ce champ ouvert où l'action prend des
rtions décisives...

JEAN MORIENVAL.

Vers la paix religieuse, en Grèce!

Mgr Isaïe Papadopoulos, évêque titulaire de Gra polis, ancien vicaire général du rite grec à Constanti membre de la Commission *Pro Russia*, est mort, quelques semaines, à Rome, à l'âge de 77 ans. Il joué un rôle important dans l'organisation et le dév pement des Grecs-Unis. Son action a été poursuiv Grèce, avec la même intelligence et la même vigueu S. Exc. Mgr Calavassy, évêque grec-uni d'Athènes.

Ce n'est pas sans surprise ni sans joie qu'on a p dans une publication orthodoxe : *Les Nouvelles niennes*, du 9 février 1932, un hommage à l'œuvre caractère de Mgr Papadopoulos. Après les nomb incidents qui ont marqué, depuis quelques année lutte entre orthodoxes et grecs-unis, cet article se un symptôme d'apaisement. L'auteur, M. Xamoudou pos, témoigne d'une telle bonne volonté chrétienne n'est pas possible que l'exemple qu'il donne ne soi apprécié tant chez ses coreligionnaires que chez les ca liques. Il rend pleine justice au patriotisme, en m temps qu'à la sincérité des convictions religieuse Mgr Papadopoulos : « Ce fut, dit-il, un vrai Grec e vrai chrétien..., il croyait sans fraudes et sans calcu Sans doute, M. Xamoudoudoupos estime que Mgr P dopoulos s'est trompé en voulant unir l'Hellénisme à glise Occidentale, mais il lui sait gré d'avoir créé atmosphère grecque dans le Collège romain où il rési avec l'aide de l'Archimandrite Tsolakidis : « Ces ecclésiastiques, continue l'écrivain orthodoxe, éta vraiment simples, réellement chrétiens et cherchaie inspirer à tous ceux qui les entouraient un vérit amour pour l'hellénisme et le rite oriental grec-uni.

Mais le passage le plus caractéristique de cette

'ait honneur à la loyauté de M. Xamoudoudopos est i où il écrit : « Papadopoulos, nouveau Bessarion, fit son possible pour rendre sympathique au Vatican la e grecque... or, nous, Grecs, n'avons pas très bien œuvré en fuyant tout contact même politique avec représentats de l'Église romaine. Nous n'avons plus aucun parti de l'élection au Pontificat de Pie XI, disgué helléniste... » Et l'article se termine par un éloge s réserves des hautes vertus du prélat, son humilité, désintéressement et sa dignité.

Voilà des paroles de paix qu'il faut enregistrer avec pect.

JOSEPH AGEORGES.

La pensée catholique dans le monde contemporain »

C'est le titre du recueil, qui vient de paraître aux *Éditions es*, des conférences de la deuxième *Semaine catholique interionale*. La première avait posé *Les grands problèmes interionaux de l'heure présente*. En face de ces problèmes, l'Église holique place une doctrine, et à leur solution elle coopère r l'activité de son clergé et de ses fidèles, de sa propagande de ses institutions : l'examen de cette doctrine et de cette ivité fut le thème de la troisième *Semaine*, tenue en sepnbre 1931. Au préalable, il convenait de fixer l'opinion sur force dont elle dispose à l'heure présente dans les princiux états de l'Ancien et du Nouveau Monde pour faire rayonr dans les divers milieux nationaux ses idées sur la conciion du patriotisme avec le souci de l'ordre international son action tout à la fois ferme et prudente en faveur du oprochement des peuples... Cette enquête forma l'objet des urs donnés à la deuxième *Semaine*, en septembre 1930.

Six « témoins » ont été entendus, et leurs dépositions ont it respectivement à la France (Mgr Baudrillart), à l'Empire tannique (M.E.J. Sheed, de la *Catholic Évidence Guild*), aux

Pays scandinaves (M. Lars Eskeland, de la *Haute École p*
laire de Voss, Norvège), aux États-Unis (Mgr F. Noll, évê
de Fort-Wayne), à l'Allemagne (R. P. Przywara, rédac
aux *Stimmer der Zeit*) et à la Russie soviétique (M. G. Ma
koff, directeur de l'Institut russe des Facultés libres de Li

Oserons-nous dire que le principal trait qui nous a séd
dans ce coquet volume de deux cent cinquante pages, c'es
la richesse du coloris? Mais ce n'est pas une pure satisfact
artistique ou littéraire qui s'en dégage; c'est une impress
de sincérité. Chacun des orateurs s'inquiète beaucoup mo
d'accorder son discours à ceux de ses collègues, que d'app
ter une pensée originale, un point de vue propre, un éc
fidèle des préoccupations des catholiques de son pays. D
le cadre très général du sujet proposé, — lequel, pour aucu
des nations consultées, ne pouvait être épuisé en une heu
— il choisit la tranche qui lui semble le plus valoir, et,
programme une fois délimité, il s'en acquitte à sa mani
propre où se distingue, en union avec son tempérament p
sonnel, le génie particulier de sa race. C'est comme une ex
sition aux pavillons multiples, où chacun des exposa
présente au public les produits qui lui semblent les p
dignes de son attention, dans un décor évocateur du lieu
production... Il y a, dans le recueil des conférences de Genè
quelque chose des charmes d'une exposition internationa

Mgr Baudrillart, par exemple, qui traite des progrès
catholicisme dans les élites intellectuelles, offre un p
chef-d'œuvre de structure classique, dans une démonstrat
très élégamment balancée de la réalité, de la sincérité et
la profondeur de cette pénétration : une conférence tout a
démique.

Avec M. Sheed, la déposition se ramasse au cœur de l'E
pire britannique, dont les fractions sont trop diverses p
autoriser de hâtives généralisations; et c'est une manière
tableaux de genre, — tellement suggestifs! on croit ent
dre le « prédicateur de la rue » haranguant la foule dans
carrefour de Londres — ils sont six cents orateurs de ce ge
dans toute l'Angleterre, dûment mandatés par l'épiscopat

Pour la Scandinavie, voici une large page d'histoire, br
sée de main de maître par M. Eskeland : de la conversion
Vikings au neuvième siècle, jusqu'à ces Hautes Écoles pop
laires qu'inspire un si noble souci d'éducation démocratiq

où la neutralité religieuse n'a pourtant pu se mainte-
i loyale que M. Eskeland lui-même n'en ait été exclu.
Étonnera-t-on que la leçon de l'évêque américain soit
samment animée par l'éloquence des chiffres? des statis-
les impressionnantes, et quel prestigieux talent pour les
per dans une synthèse propre à frapper vigoureusement
rit de l'auditeur!

ec le R. P. Przywara, nous sommes en compagnie d'un
osophe de très haute qualité : en trente petites pages très
ment charpentées, il présente une synthèse des mouve-
ts de la pensée philosophique en Allemagne, à dater de
volte-face » opérée par l'avènement de la phénoménolo-
d'Husserl à Scheler et de celui-ci à Heidegger : il en fait
ortir l'enchaînement avec une limpidité qui prouve sa
trise; il en fait entendre le retentissement sur le terrain
ologique et lui découvre des affinités avec la pensée catho-
e : il en trouve un écho jusque dans le renouveau litur-
e de ces derniers temps et, d'une façon générale, dans
progrès de cette « piété théocentrique » qui est « l'idéal
'*Ecclesia orans*, c'est-à-dire que toute prière, et la plus
onnelle, est regardée comme la prière du membre d'un
s unique, issue de la prière de ce corps unique, formée
rieurement par celui-ci, revenant se fondre dans son
é » (p. 175), — prière « institutionnelle » somme toute,
'accuse l'écart du corporatisme catholique et de l'indivi-
lisme protestant.

t la série s'achève par les confidences attristées d'un
ère-neveu de Tolstoï sur la situation religieuse dans son
vre pays.

ue d'unité sous cette diversité! oui, comme la grande
té catholique ressort dans son émouvante simplicité sous
ngue de tant d'orateurs aux voix si variées, aux accents
ment expressifs! Et quel contraste avec ce témoignage de
Sheed : « Je n'ai jamais rencontré un seul Anglican qui
time le moins du monde lié par la doctrine de son évê-
; de leur côté les évêques semblent consentir à être igno-
» (p. 91)

n sait, par ailleurs, l'abdication de l'épiscopat anglican
ant certains problèmes de haute moralité, tels que la res-
tion volontaire des naissances; et les « modernistes » font
ore de la surenchère sur les déclarations épiscopales :

« Autant que la *Catholic Evidence Guild* peut en juge foule en général n'est pas encore descendue aussi bas qu chefs religieux. » (p. 92)

Or si telle est la dislocation de l'Église anglicane, que des sectes protestantes? Rien qu'aux États-Unis, aff Mgr Noll, le recensement national de 1926 accuse deux sectes pour vingt-sept millions de fidèles déclarés!

Du recueil des conférences de la seconde *Semaine cat que internationale*, nous voulons, en terminant, détacher observation qui a, nous paraît-il, un intérêt particulier p nos lecteurs. Nous la découpons encore dans le cours M. Sheed : « Il n'y a aucune nation européenne aussi ig rante du catholicisme que l'Angleterre. » (p. 94) « La phil phie thomiste éveille un intérêt réel, et si nous pouvons faire effectivement apprendre quelque chose, un pont so sera jeté. » (p. 95)

P. Duhem n'insistait-il pas sur l'imperméabilité de l'es britannique et de l'esprit latin?... Ce serait, au contra d'après notre « témoin », du thomisme — de notre thomis — qu'il faudrait attendre le raccordement de la pensée b tannique avec la pensée catholique. Ce n'est pas ici que l s'insurgera contre cette affirmation et cet espoir!

GEORGES RENARD,
Professeur de Droit public
à l'Université de Nancy.

PHILOSOPHIE ET SCIENCES

. SERTILLANGES, O. P.
embre de l'Institut.

Morale et Religion d'après M. Bergson.

L'apparition du dernier livre de M. Bergson est, on l'a dit, « un événement philosophique ». On ne l'attendait plus guère. D'aucuns le disaient impossible. Par son sujet qui intéresse de si près le christianisme, à cause de l'œuvre qu'il achève et dont il précise le sens et la portée, il requiert toute notre attention.

En attendant de formuler les réserves nécessaires, voici, dans un premier article, un exposé du contenu de cet important ouvrage. — Interprétation, dira-t-on peut-être. — Sans doute, mais qui se contente de prolonger la courbe ici nettement tracée, — et nous sommes persuadés que l'auteur ne la reniera point.

VIER LEROY.

Merveilleux et pensée « primitive ».

N'y aurait-il pas quelquefois, dans les superstitions des primitifs, un certain fond d'expérience, et d'expérience plus « compréhensive », en un sens, que l'expérience scientifique elle-même?

URICE BRILLANT.

Philosophie de l'histoire et préhistoire humaine.

En marge d'une introduction à une Histoire universelle.

1. L'Histoire a un sens...
2. Les premiers pas de l'humanité.

Morale et Religion

d'après M. Bergson [1]

Plus d'un critique avait jugé le système bergson incapable de fonder une morale, encore moins de s'ac der à une pensée religieuse. Or voici que très nature ment, à son heure, sans que rien ait réussi à ébruiter à énerver sa longue patience, l'auteur de l'*Évolution c trice* condamne ses détracteurs. On ne peut le contes c'est bien une suite, et une suite authentique. Ce pro gement est même une occasion de repasser sur les tr de la doctrine, d'en préciser quelques points, de la dé dre contre de fausses interprétations et, somme toute la rapprocher à la fois de la science — qui elle-mên fait le chemin — et de la pensée chrétienne, à laquelle a pu paraître si hostile.

Il ne s'agit évidemment que de philosophie ; le fai la révélation n'est nulle part envisagé ; mais il n'est exclu ; on le dit ; on laisse voir où il pourra s'insérer en dépit de maintes lacunes et erreurs que nous sign rons, l'étonnement devra sans doute s'atténuer de voir fidèles de M. Bergson en philosophie se dire en m temps des fidèles de l'Église.

(1) Henri Bergson, *Les deux Sources de la Morale et de la Reli* 1 vol. in-8°. Alcan, 1932.

ectivement, ce livre nous paraît d'une incontes-
valeur. Subjectivement, il a bien l'air d'une confi-
, d'un témoignage de croissance personnelle et de
généreux pour l'avenir de notre civilisation. Telles
finales sont une invitation aux hommes réfléchis de
r leurs positions doctrinales, de voir si la route sui-
squ'ici est bien la bonne, et s'il n'y aurait pas lieu
venir à des notions soi-disant périmées, en réalité
rices.

us n'hésitons pas à dire que, par bien des côtés, l'ou-
que nous analysons est d'un apologiste. Au surplus,
un poème. A travers un vaste ensemble d'explica-
mesurées, un grand souffle passe. On s'aperçoit à la
u'on vient de voir tracer la courbe de ce *Retour à*
qui fut la préoccupation de nos docteurs, et que
t donc de Dieu, sans qu'il y parût suffisamment
être, qu'on était d'abord parti.

style est un enchantement. D'une élégance sans
ures, il rappelle les meilleures pages de Claude Ber-
ou de Gœthe en ses exposés de savant. Telle analyse,
ne celle du criminel porté à avouer pour reprendre
act avec ses semblables, ou comme celle du mystique
tant à Dieu pour redescendre à tout le genre humain,
de à l'éloquence à force de dépouillement et de pléni-
.

n attendant que nous formulions nos réserves, nous
drions, dans ce premier travail, marquer la continuité
œuvre ; exprimer ce qu'elle est à nos yeux, prise dans
eilleur sens ; dire, sous cette condition qui après tout
de droit, sa portée morale et religieuse, sociale aussi,
rnationale enfin : car c'est avec cette étendue de con-
ences qu'elle se présente et que le monde, j'espère,
ecevra.

*
* *

Comment concevoir une morale bergsonienne? dem
dait-on. M. Bergson nous en offre deux. Est-ce trop? N
car elles se raccordent, et l'une d'elles est la mo
« absolue », la morale tout court. Il s'agit, comme le t
de l'ouvrage l'indique, de deux *sources* plutôt que de d
choses. En tout cas, on nous parle, pour commencer, d'
morale *statique,* d'origine uniquement biologique
sociale.

La nature, qui veut la permanence des espèces, l
intime ses volontés sous forme d'instincts. A ce titre,
mœurs de l'homme sont inscrites dans sa nature com
celles de l'abeille ou de la fourmi, mais d'une façon b
différente. Le courant de vie qui a abouti, dans une c
taine ligne, aux arthropodes, spécialement aux hymén
tères, a créé, au bout d'une autre grande ligne, les so
tés humaines, qui sont régies non plus exclusivement
l'instinct, mais par l'intelligence. La volonté de la nat
n'en est pas moins d'obtenir, par le jeu de l'intellige
et sans préjudice d'autres emplois de cette aristocrati
faculté, ce qu'elle eût obtenu de l'instinct, savoir la co
rence du groupe, sa permanence, son heureux fonction
ment.

Le danger est que l'intelligence, maîtresse de
décrets, ne s'éloigne égoïstement de cette fin de la natu
C'est alors elle-même qui sera chargée, en se donnant
motifs, de résister à ses propres résistances anarchiq
de retrouver la nature non plus par nécessité organiq
mais par choix. A ce point de rencontre et d'interfére
de forces se fera sentir la contrainte du devoir ; sans c
le devoir se réaliserait de lui-même — et ainsi souv
fait-il — comme les effets de l'habitude.

L'obligation morale se présente donc, à ce prem

de, comme une pression quasi instinctive et habituelle la nature sociale sur la nature individuelle. Elle n'est pour cela extérieure, car la société est immanente à dividu constitué en elle et pour elle. Chacun de nous, t au moins par la surface de son être, appartient à la iété autant qu'à soi, et la pression normale de la société pour ainsi dire une pression de lui-même sur lui-même. l est le fait de conscience initial ; telle est, à ce niveau, *ligation.*

Nous aurons à apprécier cette théorie ; prenons-la, pour stant, telle qu'elle se donne. Elle a cet incontestable antage de relier la morale à la biologie, comme il se it, et de nous dégager aussi bien de l'impératif kantien, s base aucune, que de notions purement intellectua- es, ne rattachant l'obligation morale qu'à de vides et fficaces concepts.

Mais peut-on s'en tenir là ? Ainsi le penseraient volon- rs les partisans des morales dites sociologiques. La iété veut vivre ; elle presse sur ses individus comme se l'esprit de la ruche sur l'abeille, comme pèse la loi n organisme sur les cellules dont il est formé. Et c'est t. On le conçoit de la part de ceux qui ne connaissent n au-dessus de la société, et pour qui Dieu même n'est e la projection de l'autorité sociale dans l'imagination atrice d'idoles. Mais cette théorie ne rend nul compte s faits, et la morale qu'elle décrit n'est pas celle dont acun porte en soi le témoignage.

La morale sociologique est bonne pour ce que M. Berg- n appelle une *société close*, c'est-à-dire pour un groupe plié sur lui-même, uniquement désireux de se mainte- r, de se défendre contre le dehors, ou mieux d'utiliser dehors et de se le subordonner, comme tout vivant it de son milieu dans la mesure de ses forces. Aucune ace, dans une telle morale, pour des devoirs à l'égard de

l'homme en tant qu'homme, pour des rapports moraux de groupe à groupe, ou, comme nous le disons, pour un droit international et pour une *Société des Nations*. On donne le change, laissant croire, par le vague des expressions, qu'ayant des devoirs dits sociaux, nous avons de ce fait des devoirs de société envers tous les hommes. Mais c'est un pur sophisme. La société organique qu'on sous-entend alors n'est pas le genre humain. Le genre humain en tant que société organique, n'existe point et n'existera peut-être jamais. Si donc la morale est de nature et d'origine uniquement sociales, il n'y a pas de devoirs à l'égard du genre humain ; l'homme est ami de l'homme et tenu à la justice envers l'homme à l'intérieur de chaque groupe ethnique, et il est l'étranger, l'ennemi virtuel et le dominateur éventuel à l'égard de tous les autres.

C'est que, entre la nation, si grande soit-elle, et l'humanité, « il y a toute la distance du fini à l'indéfini, du clos à l'ouvert ». La cohésion sociale est due, en grande partie, à la nécessité pour une société de se défendre contre d'autres. Quand ce n'est pas une nécessité, on en fait une politique, et c'est tout d'abord contre les autres hommes qu'on aime les hommes avec lesquels on vit. Tel est l'instinct primitif. Il est encore là, heureusement dissimulé par les effets d'une autre morale dont ne parlent point les sociologues, pour laquelle ils n'ont pas de principes, et qui est pourtant la vraie et la définitive. En quoi consiste-t-elle ?

De tout temps ont surgi des hommes exceptionnels dont la conscience s'élevait au-dessus de leur milieu, au-dessus du fonctionnement habituel et quasi automatique de leur groupe. Ceux-ci ne subissent plus une *pression*, ils ont entendu un *appel*, et cet appel ils le communiquent. Si leur action s'étend, la forme individuelle de leur vie pourra devenir peu à peu une forme sociale ; le groupe se

ı incorporé de nouveaux éléments d'idéal, aura élargi conceptions ; mais cet élargissement, qui profite, une socialisé, de la pression analysée tout à l'heure, n'en ıs moins une tout autre origine. On ne parlerait pas devoirs envers le genre humain, on ne plaiderait pas ninente dignité de la personne humaine, le droit de s au respect, la fraternité universelle, si de hautes cons- ıces, se dégageant d'un bond des finalités uniquement ales, de l'intérêt de groupes clos, ne s'étaient élevées à Raison qui nous est à tous commune, dira le philosophe, ieu père de tous les hommes, dira la religion. En lan- e bergsonien, bien que ces deux conceptions demeu- t valables et surtout la dernière, ainsi que nous le ver- s, on dira : L'homme de génie moral, le « héros » a oint par son aspiration la force même qui a créé les iétés et les mondes, l'élan même qui a abouti à l'espèce maine, à la vie sociale, à ce système d'habitudes plus moins assimilable à l'instinct que tout à l'heure nous rivions. On pourrait dire, en détournant de leur sens expressions spinozistes, que c'est pour revenir à la ture naturante que le héros, et nous à sa suite, nous achons de la nature naturée.

Le lecteur ne manquera pas d'observer le rôle ainsi ribué aux âmes d'élite dans la constitution — et non seulement dans la pratique — de la morale. Ce sont ı, les *héros*, qui nous dégagent du biologique, du social oitement jugé, de l'étatisme moral, si l'on peut ainsi e, pour nous élever plus haut et nous porter plus loin. ous étions une espèce constituée en groupes clos : ils sent le cercle ; ils repoussent l'égoïsme collectif que la ture inspirait ; ils la trompent, la nature biologique, la trompent par en haut comme d'autres par en bas, ce qu'ils s'élèvent à des conceptions qu'elle ne connaît s : le respect et l'amour de l'homme en tant qu'homme,

le respect et l'amour de l'humanité comme famille totale. C'est comme une nouvelle espèce qui naît, fille des héros de l'ordre moral, création de ceux qui, comme Saül, *dépassent des épaules tout le peuple.* Mais il est bien entendu que ces héros n'agissent point arbitrairement et ne parlent point d'eux-mêmes ; ils n'expriment, comme le Christ, que *ce qu'ils ont appris du Père* ; ils ne font que puiser à la source transcendante qui enveloppe les individus et les groupes, inspirant à chacun ce qui lui convient : à la société le souci de ses fins propres, exclusives par nature ; à l'individu d'intelligence ouverte et de cœur haut la recherche de fins humaines qui achèvent l'homme social en le dépassant.

La masse, d'elle-même, ne s'élèverait pas ainsi ; elle est trop absorbée par l'instinct de l'immédiat, par l'habitude d'origine biologique. Elle a pourtant de quoi comprendre et adopter ce qui lui est offert, et une fois l'apport du héros livré à la circulation, vulgarisé, socialisé, elle l'exige à son tour comme tout naturel, sans se douter que cela vient de plus haut que la nature, comme une manne céleste. « La morale, conclut M. Bergson, comprend ainsi deux parties distinctes, dont l'une a sa raison d'être dans la structure originelle de la société humaine, et dont l'autre trouve son explication dans le principe explicatif de cette structure. »

Cette distinction est très féconde ; elle éclaire d'une vive lumière ce qu'il y a de naturel et tout ensemble d'affreux dans les théories du droit qui se sont fait jour en Allemagne et ailleurs selon le type de la « société close », l'État étant considéré comme souveraine valeur, le droit ne représentant que la volonté de l'État et les libres engagements qu'il peut prendre, tant qu'il lui convient de les maintenir et qu'il en a le pouvoir. Cette position doctrinale est inexpugnable, si l'on s'en tient à la première

s deux morales bergsoniennes. Une morale biologique nclut nécessairement, à l'intérieur du groupe, à la bordination totale de l'individu et, de groupe à groupe, la lutte pour la vie, non à la justice, à l'accaparement, non à l'amour.

Cela tient à ce que, hors l'État, une telle morale ne ouve rien à quoi se prendre et qui la limite. Il n'y a en au-dessus ni en dehors de l'État. L'intérêt de l'État justifie par lui-même, sans aucune référence à un droit » supérieur dont on ne voit pas le principe. Dès rs, l'individu n'a qu'à se soumettre à ce qui lui est intimé u nom de l'intérêt du clan, de la cité, de la nation souveraine. Dès lors, entre nations, un régime de guerre atente qui ne laisse entrevoir aucune possibilité de vie ommune. Quand on parlera de Société des Nations, cela araîtra une combinaison artificielle, illusoire, ou bien ne tentative d'hégémonie de la part d'un groupe sur ous les autres. Nous connaissons tout cela. Aussi aimons-nous qu'on ait braqué le projecteur sur les bases d'un édifice doctrinal si néfaste.

***

Allons-nous retrouver, en matière religieuse, une distinction du même genre, aussi tranchée et d'aussi vastes conséquences? Oui, et pour une raison toute pareille. La nature, laissée à elle seule, ne tend qu'à faire subsister et prospérer ses espèces; si elle crée la religion, ce sera pour des fins exclusivement biologiques, et ce sera nécessairement sous forme d'instinct. Une telle religion ne dépassera donc pas le groupe fermé où elle aura éclos, si ce n'est par des moyens étrangers à son essence, ne relevant que de faits sociaux et politiques. Si un jour une religion doit devenir religion humaine, se proposer à tous et se

rendre indépendante du social, tout en exerçant sur lu sa juste influence, elle devra venir d'ailleurs et de plu haut. Deux sortes de religion, donc, ou si l'on veut, ic encore, deux sources de la religion considérée en généra comme phénomène soumis à l'analyse du philosophe Examinons d'abord la première.

Ce qui caractérise la forme instinctive, naturelle o biologique de la religion, c'est la superstition, et M. Berg son s'attache à en découvrir l'origine. Il écarte la soi disant « mentalité primitive », le « prélogisme » don M. Lévy-Bruhl a fait état dans ses études d'ailleurs s importantes concernant les civilisations inférieures. Le primitifs, explique M. Bergson, c'est nous tous, vu qu l'hérédité ne modifie point les caractères de race et que l différence entre civilisés et non civilisés tient tout entièr à l'éducation. La superstition a donc besoin d'une expli cation actuelle. Il la lui faut de plus individuelle, et no pas uniquement sociale, comme l'a prétendu Durkheim car la société n'est pas un fait accidentel, l'effet d'u « contrat », c'est un fait naturel, et le point de départ e est donc dans l'individu engendré par la nature en vu d'elle. Ainsi, la superstition, par là même qu'elle est u fait social, doit être un fait individuel, la mentalité collective étant immanente à la mentalité individuelle comm l'esprit de la ruche à chaque abeille qui doit la servir. Qu'est-ce donc qui explique la superstition?

Les représentations superstitieuses sont toutes fantasmatiques, et pour cela on les rapporte d'ordinaire à l'imagination. Mais l'explication est trop vague. On ne peut attribuer à une même fonction des effets aussi divers que la superstition, l'invention dans les sciences et le génie de l'art. Ce serait là une de ces classifications uniquement verbales comme on en trouve malheureusement en psychologie. La faculté de *fabulation* ou de *fiction* doit être étu-

liée à part. Pour elle comme pour toute faculté, il faut rechercher à quoi elle peut servir pour la conservation de l'individu et de l'espèce. Il est vrai que cette faculté s'exerce aujourd'hui sans but, comme dans le roman, le drame ou la conversation pittoresque ; mais il est à supposer que c'est un surcroît, et que la religion, de même qu'elle a été sûrement la première bénéficiaire de la fonction fabulatrice, en a été aussi la raison d'être. A quoi répond-elle ?

Il s'agit, pense M. Bergson, de parer à certains dangers de l'activité intellectuelle, de créer des empêchements, des freins, qui maintiennent l'action intelligente dans le sens des besoins individuels et sociaux, cela par des imaginations utiles, à défaut d'expérience. La faculté de fabulation n'est pas pour cela un instinct proprement dit, un instinct réel, mais c'est un instinct virtuel, en ce sens que, par elle, la nature obtient de l'homme ce qu'elle eût obtenu par l'instinct dans une société privée d'intelligence.

Cette faculté crée des dieux qui défendent, ordonnent ou menacent, comme l'instinct de conservation prend parfois, en face d'un danger perçu par le subconscient, la forme d'une voix ou d'une apparition hallucinatoire. Mais avant d'évoquer ainsi des personnes, l'interdiction, la résistance a revêtu sans doute un caractère impersonnel, comme il se voit dans le *tabou*. Sauf que celui-ci, comme du reste toutes les superstitions similaires, adapté vraisemblablement, à son origine, aux besoins réels du groupe, est devenu, en s'étendant arbitrairement, de plus en plus déraisonnable. Il s'ensuit que les religions les plus anciennes doivent avoir été les plus pures, superstitieuses toujours, mais surtout en un sens étymologique, nullement péjoratif.

Partant de là, M. Bergson se livre à une analyse très

poussée des besoins humains auxquels les religions instinctives étaient chargées de répondre, et il aboutit aux définitions suivantes. A un premier point de vue, et on vient de le voir sommairement, la religion spontanée est « une réaction défensive de la nature contre le pouvoir dissolvant de l'intelligence »; bridant l'individu, elle assure le groupe contre la désorganisation. A un second point de vue, la religion est « une réaction défensive de la nature contre la représentation, par l'intelligence, de l'inévitabilité de la mort » : d'où la croyance aux fausses immortalités. L'idée vive de la mort, privée de contrepoids, empêcherait de vivre. En outre, la société primitive, qui n'a pas encore d'institutions ni d'établissements durables, qui est tout entière « bâtie en hommes », a besoin, pour que son autorité subsiste, que les individus qui la composent durent, que les morts restent présents. Plus tard viendra le culte des ancêtres : c'est qu'alors les morts se seront rapprochés des dieux. Troisième point de vue : la religion instinctive est « une réaction défensive de la nature contre la représentation, par l'intelligence, d'une marge décourageante entre l'initiative prise et l'effet souhaité » : d'où le travail de fabulation aboutissant à la conception de forces favorables ou hostiles, de dieux ennemis ou protecteurs.

De là à la religion vraie, telle que nous la comprenons après des siècles de christianisme, on voit qu'il y a un abîme. L'effort de l'incroyance est de combler cet abîme au moyen de rapprochements ingénieux, comme s'il y avait seulement une différence de degré ou de culture. Et certes, la culture fait ici quelque chose. Le paganisme des belles époques est bien différent de tels cultes grossiers que décrivent nos missionnaires. Notre auteur n'en range pas moins d'un même côté, sur la ligne des religions *statiques*, le fétichisme le plus barbare et les mythologies

hétiques de la Grèce. Tout procède du même fonds et
ıd aux mêmes fins, condamné à se déployer sur place,
seul bénéfice de la tribu ou du peuple. Biologie,
mme toute, biologie individuelle et collective, mais qui
dépasse point les fins les plus immédiates de la vie.

Tout autre est la religion *dynamique*, ou *mystique*. Il y
entre les deux une coupure nette, une différence abso-
e de nature, bien que par une nécessité évidente l'his-
ire se charge de les mêler, tout au moins apparemment,
mme les eaux du Léman et celles du Rhône. La religion
aie naît au cœur du héros spirituel, comme la morale
ıpérieure, avec laquelle elle entretient les plus intimes
ıpports. Le philosophe ne se demande pas si elle procède
u non d'une initiative céleste ; le problème de la révéla-
on n'est pas de son ressort ; mais qu'il y ait ou non une
évélation active, il y a, en tout cas, révélation passive, je
eux dire innovation, invention, création de quelque
hose d'inédit par rapport à tout développement d'ordre
iologique ou social. Cela vient de plus haut. D'où, sinon
lu principe même du social, du biologique, de toute notre
ıature observable ? Le principe de vie qui traverse la
natière et qui aboutit à l'homme dépasse l'homme, sa
créature fragile et imparfaite : pourquoi celui-ci, se dépas-
sant lui-même pour ainsi dire en ses profondeurs, n'irait-
il pas retrouver ce principe pour s'y unir, s'y rassurer sur
lui-même et sur toutes choses, participer à l'élan général
de la vie, à l'amour dont il est la manifestation, à la joie
de l'infinie plénitude qu'il révèle ?

Ce n'est point par l'intelligence seule que cela est pos-
sible, comme semblent l'avoir cru les Alexandrins ; les
régions de la pensée abstraite sont trop froides et ne suf-
fisent pas à engrener l'action. Mais plus profond, il y a en
nous une faculté d'intuition et d'action ardente qui se
révèle dans le génie et dans l'héroïsme ; l'homme qui en

est capable et qui en est digne rencontrera ainsi la re-
gion vraie, qui n'est plus fabulation utilitaire, mais uni-
authentique au principe de vie, c'est-à-dire, à titre imm
diat, à cet « élan » qui est pour notre auteur comme
divin en délégation terrestre, et, par lui, au principe tran
cendant de tout ce qui est.

Il est bien vrai que le mysticisme à l'état pur ne
trouve que rarement dans l'histoire ; l'humanité en mass
n'en est pas capable ; mais elle en a le sens tout au fon
d'elle-même ; elle peut en respirer le parfum, subir so
influence, et plus elle le fait, plus la religion progress
Statique encore pour une part et plus ou moins livrée, e
fait, à la fonction fabulatrice, elle conçoit peu à peu se
dieux à l'image du vrai Dieu ou entrevoit ce vrai Die
dans la perspective. Ainsi s'expliquent les étapes religieu
ses parcourues par l'humanité et les mélanges qui, prati
quement, se découvrent toujours dans les religions les plu
parfaites.

A la lumière de cette observation, M. Bergson étudi
avec une grande sagacité et une érudition très précise le
ébauches de mysticisme contenues dans les mystère
païens, dans le pythagorisme, qu'il rattache à l'orphism
et au culte de Dionysos, dans le platonisme, puis, par-des
sus Aristote et ses disciples immédiats, dans le néo-plato-
nisme d'Alexandrie. Il constate que si le mysticisme a ic
« frappé à la porte », on ne l'a pas laissé passer tout
entier ; on s'est tenu à la pure contemplation, et le vra
mysticisme est action, diffusion chaleureuse et conquête

Dans l'Inde, la mysticité et la métaphysique interfèrent
se paralysant l'une l'autre, mêlées au surplus de religion
populaire d'origine *statique*, au sens tout à l'heure expli-
qué. Dans ce qu'il y a de meilleur, le mysticisme hindou
s'arrête encore à mi-chemin ; détaché de la vie humaine,

atteint pas à la vie divine. Ce n'est donc pas un mys-
sme complet. Suspendu entre deux activités, il rejette
remière et ignore la seconde, égaré « dans le vertige
néant ». Là où ce mysticisme essaie de s'achever en
ion, en création, en amour, comme cela se voit chez les
ddhistes les plus récents, il le doit au christianisme. En
f, « le mysticisme complet est celui des grands mysti-
es chrétiens ». Et ceux-ci, disciples, non initiateurs,
t « des imitateurs et des continuateurs originaux, mais
omplets, de ce que fut complètement le Christ des
angiles » avant qui il n'y eut que des préludes et de
ophétiques anticipations.

Là-dessus, notre philosophe s'étonne de ce qu'on ait pu
imiler les mystiques chrétiens à des malades. En dépit
faiblesses physiques dont l'explication est toute natu-
lle, leurs facultés psychiques, telles qu'elles se font voir,
urraient « servir à la définition même de la robustesse
tellectuelle ». Bergson analyse subtilement et clairement
qui se passe dans ces âmes, l'élan qui les saisit, la
mière qui les pénètre ; il nous donne le sentiment vif de
que peut être l'état d'une âme à la fois agissante et
agie », et « dont la liberté coïncide avec l'activité
ivine ». Ce sont de belles pages d'apologie à l'honneur de
es *aides de Dieu*, comme il les appelle d'après saint Paul.
n voudrait, dit-il, les mettre au rang des fous parce que
es fous simulent les mêmes rôles : mais qu'il y ait des
ous qui se croient Napoléon, quel tort cela fait-il à Napo-
éon ?

L'auteur insiste sur le réconfort spirituel que constitue
u bénéfice de tous l'existence de telles âmes. Puisque le
nysticisme est essentiellement individuel, et non collec-
if ; puisqu'il ne devient collectif que par imitation et par
nfluence, plus il y aura des surhommes à le représenter
et mieux sera organisée la propagation de leur exemple,

plus aussi la religion progressera. On voit le parti à ti de telles remarques en faveur du culte des saints.

Au surplus, un autre bénéfice nous en vient. Grâce eux, le divin ne se tient plus simplement dans l'abstra il n'est plus le fruit d'un raisonnement ; c'est « une exp rience ». « Quelqu'un a vu, quelqu'un a touché, quelqu'u sait. » William James avait déjà dit chose semblable, et se fût bien gardé de sous-estimer la valeur de connaissan des voies mystiques ; cela ne se peut qu'à un plan tout fait inférieur de pensée. Ici, l'opposition est formell Pourquoi faut-il qu'en ouvrant ce chemin à la connai sance de Dieu, on prétende nous fermer tous les autres Nous reviendrons sur cet exclusivisme et en discuteron les raisons, à notre avis des plus fallacieuses. Mais il n'e est pas moins vrai que le mysticisme offre à cet égard un puissance de conviction propre. Je comprends qu'o adhère à cette formule de l'auteur : « La certitude ains obtenue, bien loin d'être suspendue à une métaphysique est ce qui donnera à cette métaphysique son plus solid appui. » Le plus solide, cela ne veut pas dire le seul. Ains que l'observait Pascal, les preuves métaphysiques de Die sont si « impliquées », si étrangères au raisonnemen ordinaire des hommes, qu'il est heureux pour l'humanit de pouvoir trouver par d'autres voies l'Unique Nécessaire Saint Thomas montre de cette façon la nécessité pratiqu d'une révélation, même à l'égard de vérités théorique ment accessibles. Or la quasi-révélation qui nous vient de saints a pour sa part les mêmes avantages ; elle est auss à son rang, une manne providentielle.

Tout ce qui suit (p. 248-250) sur l'activité à base d'amou qui est le fait des saints a, dans le style bergsonien, l caractère d'un hymne ; la plus haute inspiration s'y déploie ; la sève monte de racines qui paraissent profon des, et c'est une grande joie pour le croyant de rencontre

n tel élan de chrétienne conviction chez un pur philoso-
he.

Page 251, rappelant la distinction du fermé et de l'ou-
ert, qui a cours en religion autant qu'en morale, Bergson
crit une page d'apologie admirable, en faveur du mysti-
isme chrétien comme inspirateur du véritable amour des
ommes. « L'amour qui le consume (le mystique) n'est
lus simplement l'amour d'un homme pour Dieu, c'est
'amour de Dieu pour tous les hommes. A travers Dieu et
ar Dieu, il aime toute l'humanité d'un divin amour. Ce
'est pas la fraternité que les philosophes ont recommandée
u nom de la raison, arguant de ce que tous les hommes
articipent originairement d'une même essence raisonna-
le : devant un idéal aussi noble, on s'inclinera avec res-
ect ; on s'efforcera de le réaliser s'il n'est pas trop gênant
our l'individu et pour la communauté : on ne s'y atta-
hera pas avec passion. Ou bien alors ce sera qu'on aura
espiré dans quelque coin de notre civilisation le parfum
enivrant que le mysticisme y a laissé. Les philosophes
eux-mêmes auraient-ils posé avec une telle assurance le
principe, si peu conforme à l'expérience, de l'égale parti-
cipation de tous les hommes à une essence supérieure, s'il
ne s'était pas trouvé des mystiques pour embrasser l'hu-
manité dans un seul indivisible amour? Il ne s'agit donc
pas ici de la fraternité dont on a construit l'idée pour en
faire un idéal. Et il ne s'agit pas non plus de l'intensifica-
tion d'une sympathie innée de l'homme pour l'homme.
D'un tel instinct on peut d'ailleurs se demander s'il a
jamais existé ailleurs que dans l'imagination des philoso-
phes... Bien différent est l'amour mystique de l'humanité.
Il ne prolonge pas un instinct ; il ne dérive pas d'une idée.
Ce n'est ni du sensible, ni du rationnel. C'est l'un et l'au-
tre implicitement, et c'est beaucoup plus effectivement.
Car un tel amour est à la racine de la sensibilité et de la

raison, comme du reste des choses. Coïncidant avec l'amour de Dieu pour son œuvre, amour qui a tout fait, livrerait à qui saurait l'interroger le secret de la création. On voit ainsi sanctionner par la philosophie, sous les auspices du mysticisme, la définition de Dieu la plus sublime qui ait été donnée, celle de l'apôtre saint Jean disant *Dieu* est *amour*.

Cependant, un doute survient. Cet amour éternel, précisément parce qu'il est éternel, et tout créateur qu'il soit par l'influence qu'il exerce, a-t-il vraiment un objet? Ne serait-il pas amour pur, amour enfermé en soi, amour qui est amour et ne s'adresse à rien d'autre, comme une divine musique qui exprime puissamment l'amour et n'est pourtant l'amour de personne? Étrange question, dira-t-on. Aristote en pose pourtant une semblable et la résout semble-t-il, par l'affirmative, quand il pose Dieu comme isolé dans sa perfection, tout s'orientant vers lui sans que lui-même s'incline. Au fait, aux yeux du chrétien même, Dieu n'a besoin de rien ni de personne ; il eût pu ne pas créer, ne rien aimer d'étranger, et il n'en eût pas moins été l'Amour. Amour de l'Amour, en ce cas, comme pour Aristote Dieu est la Pensée de la Pensée, sans mélange d'objet étranger, tout au moins à ce qu'en croit la généralité des critiques.

Mais, observe notre auteur, « il est difficile de concevoir un amour agissant qui ne s'adresserait à rien. Par le fait, les mystiques sont unanimes à témoigner que Dieu a besoin de nous comme nous avons besoin de Dieu. Pourquoi aurait-il besoin de nous, sinon pour nous aimer? Telle sera bien la conclusion du philosophe qui s'attache à l'expérience mystique. La création lui apparaîtra comme une entreprise de Dieu pour créer des créateurs, pour s'adjoindre des êtres dignes de son amour ».

Hésitera-t-on à le croire en raison de la petitesse de

omme? Mais l'homme n'est sans doute pas seul dans la ation. « Il est vraisemblable que la vie anime toutes les nètes suspendues à toutes les étoiles. » Au surplus, petitesse de l'homme pourrait bien être un leurre. 'homme est extérieurement limité et intérieurement mité », a dit Gœthe (1). Même par son corps, il est loin n'occuper que la place minime qu'on lui octroie; car si tre corps est la matière à laquelle notre conscience pplique, il est coextensif à notre conscience; il comend tout ce que nous percevons; il comprend tout le maine où nous pouvons éventuellement agir au moyen la partie de matière qui nous est immédiatement coninte. Et qui pourra fixer les limites de cette action? Les entres perceptifs du cerveau, qui sont les éclaireurs et s préparateurs de l'action, donnent à l'action virtuelle ne extension égale à ce que nos sens perçoivent, soit euls, soit au moyen des prolongements que la science leur ournit.

Mais douterait-on encore du but d'amour où tend la réation parce qu'on tiendrait pour accidentelle l'appariion de l'homme sur la terre? Ce serait une profonde rreur. « Bien qu'il y ait eu d'autres lignes d'évolution à côté de celle qui conduit à l'homme, et malgré ce qu'il y a d'incomplet dans l'homme lui-même, on peut dire, en se tenant très près de l'expérience, que c'est l'homme qui est la raison d'être de la vie sur notre planète.

Enfin, repousserait-on cette doctrine parce qu'on croirait que l'univers est essentiellement matière brute, et que la vie s'est surajoutée à la matière? Mais cela aussi est faux. La matière et la vie sont données solidairement, et des deux, c'est la vie qui a le primat, non point la matière. « Dans ces conditions, rien n'empêche le philo-

(1) Prologue de Faust.

sophe de pousser jusqu'au bout l'idée, que le mysticis
lui suggère, d'un univers qui ne serait que l'aspect visi
et tangible de l'amour et du besoin d'aimer, avec tou
les conséquences qu'entraîne cette émotion créatrice (
je veux dire avec l'apparition d'êtres vivants où cet
émotion trouve son complément (2), et d'une infin
d'autres êtres vivants sans lesquels ceux-ci n'auraient p
pu apparaître, et enfin d'une immensité de matériali
sans laquelle la vie n'eût pas été possible. »

Ainsi s'achève, et l'auteur le dit expressément, le cyc
de recherches simplement amorcé par les conclusions d
l'*Évolution créatrice*. Le métaphysicien empiriste ava
voulu alors se tenir tout proche des faits et ne rien avan
cer que la biologie ne pût un jour confirmer. Ici, la biol
gie cède à la mystique ; mais on ne sort pas pour cela d
la philosophie ; car celle-ci « fait appel à l'intuition e
même temps qu'au raisonnement, et si l'intuition adossé
à la science est susceptible d'être prolongée, ce ne peu
être que par l'intuition mystique ».

Il me paraît que telles étant les convictions de l'auteu
bien qu'il ne les présente pas comme scientifiquemen
démontrables, on n'est plus fondé à lui reprocher — o
l'a souvent fait — de confondre Dieu avec la créature
la façon des panthéistes, ou Dieu avec la spiritualit
humaine, comme les idéalistes, ou encore de présent
l'*élan vital* comme se suffisant à soi seul. Non, l'élan vit
est un dérivé, et Dieu est transcendant comme sourc
première créant d'autres sources. L'élan vital lui aussi e

(1) On sait que, chez Bergson, le mot émotion a un sens supr
intellectuel, compatible avec la spiritualité parfaite.

(2) Il s'agit de la réponse d'amour et de la collaboration en vu
de l'amour qui vient des « aides de Dieu ».

ource de vie, et aussi l'homme quand il dépasse l'homme ; ais à la base il y a la « générosité qui se donne », il y a l'amour créateur ».

Un scrupule vient toutefois à l'auteur d'une telle conlusion. « Attribuant, dit-il, une telle place à l'homme et ne telle signification à la vie, elle paraîtra bien optimiste. Tout de suite surgira le tableau des souffrances qui courent le domaine de la vie, depuis le plus bas degré de la conscience jusqu'à l'homme. » C'est le problème du mal. M. Bergson lui consacre une page condensée et forte qu'il résume par la constatation de ces deux faits : « D'abord que l'humanité juge la vie bonne dans son ensemble, puisqu'elle y tient ; ensuite qu'il existe une joie sans mélange, située par delà le plaisir et la peine, qui est l'état d'âme définitif du mystique. »

Dira-t-on que la vie serait quand même meilleure sans la souffrance, et que la souffrance n'a pu être voulue par un Dieu d'amour ? Mais la souffrance n'a pas été voulue pour elle-même. « Ce qui apparaît d'un côté comme une immense multiplicité de choses, au nombre desquelles est en effet la souffrance, peut se présenter d'autre part comme un acte indivisible : de sorte qu'éliminer une partie serait supprimer le tout. » Mais pourquoi ce tout plutôt qu'un autre tout, plutôt qu'une perfection sans lacune ? Dieu ne serait-il pas tout-puissant ? — Attention, réplique M. Bergson, à une conception de la toute-puissance qui serait vide de signification, comme la « victoire sur le néant » dont on a autrefois fait justice. Être tout-puissant, c'est n'avoir pas de limites à son pouvoir ; mais le « tout » dont parle l'objectant, conçu comme positif, d'un « concept clos », exprimant une réalisation de tout point parfaite, est pleinement illusoire. En ce sens, Dieu ne peut pas réaliser tout ; car *tout*, infini actuel en toutes

les directions, n'est pas réalisable. On a dit depuis longtemps contre Leibniz — qui du reste le comprenait autrement — que l'univers le plus parfait possible n'est pas possible. Reste que le monde est bon ; qu'un plus parfait, laissant ouvert le problème du meilleur, ne changerait rien ni à l'objection ni à la doctrine, et que la sagesse est donc non de requérir ceci ou cela comme plus digne de Dieu, mais de prendre idée de sa bonté merveilleuse en contemplant ce qu'il a fait.

Nous aurions voulu nous attarder sur un dernier chapitre où des « remarques finales » sont présentées par l'auteur sous ce titre : *Mécanique et mystique* ; nous ne pouvons, en cette fin d'article, que l'effleurer. On y fait appel à un nouvel âge mystique utilisant l'âge industriel et corrigeant ses abus, nullement liés, dit-on, à son essence. On étudie les conditions techniques et morales de la paix, de la vie commune des peuples, d'une *société des nations* véritable. Une belle démonstration établit que la démocratie moderne — seule réelle — est, en fait comme en droit, d'essence évangélique, ne pouvant se fonder que sur l'amour, et l'on convainc les détracteurs de la démocratie vraie d'être des partisans, sans le savoir, d'une « société fermée », sœur des ruches et des fourmilières.

Du reste, on ajoute que les formules d'une démocratie absolue « ne sont applicables que si on les transpose en termes de moralité purement relative, ou plutôt d'intérêt général ». Voilà qui explique et justifie l'attitude de l'Église en matière sociale. On l'accuse à droite de démocratiser avec excès : elle répond en rejetant la *société close*, en faveur de la *société ouverte*, ouverte aux progrès de l'amour. On l'accuse à gauche d'être infidèle, par ses réserves, à son propre principe : elle invoque la relativité inévitable et les requêtes de l'intérêt général.

Encore une fois, le grand livre que nous analysons a s lacunes et ses taches ; nous nous en expliquerons en ute franchise, comme en tout respect. En tout cas, la chesse des exposés est telle, le travail amoncelé si consi- érable par sa masse et par sa valeur, que l'homme stu- ieux n'aura pas fini de longtemps d'y puiser pour son nstruction et sa joie ; car, au passage, maintes stimula- ons discrètes émanent de ces grands textes, où l'âme rofonde est tout aussi présente que l'esprit.

A.-D. Sertillanges, O. P.,
Membre de l'Institut.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Merveilleux et pensée « primitive »

I

Le goût du merveilleux, l'aptitude à l'inventer, à le compliquer, à s'y complaire, sont des traits visibles de la pensée du Sauvage. Ethnographes, folk-loristes, sociologues en ont été frappés. Recherchant avec soin les mythes ou les rites qu'inspire l'inlassable crédulité du primitif, ils n'ont pas eu de peine à en composer de copieux recueils. Ces sortes d'anthologies forment deux groupes : celui où tout effort sérieux d'interprétation est absent — la randonnée à travers les superstitions de toutes races et de tous âges aboutit en fait à la compilation d'un dictionnaire où manquerait l'ordre alphabétique ; celui où l'effort doctrinal s'affirme, mais aux dépens des faits, triés et parfois triturés. Là, on admet une continuité entre la pensée sauvage (primitive) et la pensée civilisée (évoluée), laquelle n'a pas changé d'instrument mais en a mieux appris l'usage. Ici, on infère, des faits observés, une différence foncière entre les deux modes de pensée — mentalité « mystique » ou « prélogique », comme on dit, et mentalité « scientifique » — irréductibles l'une à l'autre. Mais en un point, les deux écoles se rencontrent : toutes deux sont assurées que la croyance au merveilleux, chez le Sauvage, est tirée tout entière de l'imagination. Qu'on les catalogue « représentations collectives » ou « paralogismes individuels », les superstitions du « primitif » ne contiennent que de l'erreur : nul résidu expérimental, si chétif qu'il soit, ne resterait dans la main du chercheur assez patient

ou assez naïf — pour remonter, si possible, à leur rce.

Cette position commune, le sociologue et le folk-loriste ont amenés par leur adhésion au postulat : *il n'y a pas, ns la nature, de faits irrationnels.* Si ce postulat est faux, considérations historiques ou psychologiques sur la nsée dite primitive dans ses rapports avec le merveil-ux sont à reprendre à pied-d'œuvre.

II

Toute théorie, en effet, des démarches métaphysiques Sauvage, semble prématurée, si l'on n'a d'abord dressé bilan de ses erreurs fondamentales, si l'on n'a établi le ractère totalement ou partiellement illusoire de ses plications, si l'on n'a mesuré la valeur de celles-ci à la sistance des obstacles où elles s'aheurtent. Un Sauvage e confie qu'il possède une petite pierre habitée par un prit capable de lui dire sa route au retour de la chasse ; suis porté à rire ; mais il est mieux de ne pas m'en tenir et de demander à voir la pierre. Ce peut être une pierre aimant.

Ce qui va suivre a pour but de montrer que l'investiga-ion des croyances surnaturelles du non-civilisé a été, jus-u'ici, trop sommaire et aprioriste pour ne pas suggérer insuffisance des théories qui incriminent la pensée du rimitif dans son ensemble, doutent de ses capacités d'ob-ervation ou le taxent d'indifférence aux lois de la logi-que.

III

Notons d'abord que, sans exception, les auteurs qui tudient la psychologie des croyances magico-religieuses estiment dispensés de toute discrimination entre les aits observés. Croire que l'on peut enchanter une arme ar formule et faire rechercher un objet perdu par un omme doué, suppose-t-on, d'un sens particulier ; admet-

tre que les sorciers montent au ciel à l'aide d'un fil p
jeté de leur bouche ou qu'ils guérissent certains mau
supposer qu'on assure ou active, par danse rituelle,
multiplication d'une espèce animale, ou que les esprits d
ancêtres viennent animer les nouveau-nés, ne sont p
des croyances où la crédulité ou l'illogisme soient do
équivalemment. Non seulement il convient, dans le cl
sement général des croyances, de les ranger suivant le
coefficient d'absurdité (théorique), mais il faut enco
dans une espèce donnée, distinguer des variétés compo
tant entre elles des différences non moins notables, soit
point de vue de la réalité possible des faits d'origine, sc
au point de vue des conceptions philosophiques qu'ell
supposent. Ainsi, après avoir mis à part, si l'on veu
croyance à la divination et croyance aux transformatio
animales des sorciers, il importera encore de ne pas trait
tous les modes de divination avec un égal mépris : croi
que le magicien, muni de sa baguette, découvre la sour
cachée, ou qu'un insecte marchant vers un point de l'h
rizon montre ainsi le campement où se cache un meu
trier, ne dénote pas, même en dehors de toute constatatio
expérimentale, la même faiblesse mentale. Ou bien encor
parmi les systèmes d'ordalies, il y aura lieu de dresser u
échelle des épreuves par ordre décroissant d'extravagance
dans le bas, on disposera les rites de magie automatiqu
au sommet se trouveront les épreuves où l'invocation d
âmes des ancêtres restitue à la cérémonie un caractè
moins déraisonnable — une fois admises la survie d
l'âme humaine et sa possible intervention dans les affair
terrestres.

IV

Et puis, l'explication incohérente que donne le Sauvag
d'un fait quelconque ne devra point nous détourner d
rechercher la part de vérité qui mit peut-être en bran
l'étrange commentaire. Les Baluba disent que leurs so
ciers peuvent dérober la personnalité d'un homme e

ayant réduit son corps à l'état d' « épi de blé vide », le pouvoir à leur guise. Il leur suffit pour cela d'appeler âme de leur victime, de s'en emparer et de l'enfermer ans une jarre. Écartons la fable et nous voici en face de ce ait banal et plausible : les Sorciers baluba connaissent hypnotisme.

Ou bien encore l'application est préternaturelle mais ans extravagance, comme dans les cas de dédoublement e personnalité où l'on suppose le malade possédé par un sprit. Ici, l'examen impartial de certains cas amènera même à reconnaître que l'hypothèse du « primitif » est on seulement suggérée par les apparences, mais qu'elle n'est irrecevable qu'au regard d'une certaine philosophie le l'univers et non de la logique. Les Bataks croient à la possession de leur médium-devin, mais ils sont assez sceptiques pour soupçonner la fraude, et n'admettent que l'âme d'un mort est venue inspirer le magicien qu'autant que celui-ci révèle des choses cachées à tous et reconnues vraies par la suite. Un Allemand qui a étudié sur place le culte des esprits chez ces peuplades n'a pas trouvé qu'il lui ût possible d'expliquer rationnellement tous les phénomènes qui accompagnent l'état dit de possession de leurs chamanes.

V

Ces distinctions établies : entre les divers types de croyances, entre les variétés d'un même type, entre la possibilité théorique du fait même et l'interprétation qu'on en donne, il reste à examiner la réalité objective de certains faits et de voir s'ils sont justiciables d'une explication logique satisfaisante. Ainsi les Sauvages — du moins, beaucoup de sauvages, de demi-sauvages ou de demi-civilisés — sont convaincus qu'au cours de certaines cérémonies rituelles le feu perd son pouvoir d'attaquer le corps humain protégé par la force mystérieuse que les Polynésiens appellent *mana*. Or, que deviennent les savantes dissertations sur l'origine des rites du feu ou de

la croyance au *mana* s'il est avéré que des hommes on foulé sans se brûler des braises vives et qu'ils croient a *mana* parce qu'ils en constatent la vertu? Et comment le taxer de primitivisme si l'on peut citer, à l'appui de leu croyance, des témoignages européens (1)?

La conclusion ne s'imposera sans doute pas que l'expli cation par le *mana* est la bonne, mais du moins que l *mana*, comme hypothèse de travail, vaut bien, dans so plan, l'éther des physiciens.

Dans de tels cas, même si les explications des sauvage semblent insuffisantes et grotesques, c'est peut-être que le faits sont paralogiques.

Des phénomènes comme l'incombustibilité du corp humain ne se casent pas dans l'édifice scientifique que nous avons construit. Certains gardent l'espoir qu'on leu trouvera de la place; d'autres qu'il faudra bâtir des annexes. Il n'importe. Le Sauvage, n'ayant rien construit du tout, a inventé ses explications au fur et à mesure des besoins et, n'ayant pas assez de parti-pris, il a trop vagabondé...

VI

La philosophie positiviste de l'occident a mis de l'ordre dans l'Univers et reproche à la philosophie sauvage de l'avoir encombré de caprice. Pour justifier complètement ce reproche, il faut commencer par prouver que ce caprice est tout imaginaire. Or cette preuve-là n'est pas encore faite.

Le déterminisme naturel n'est pas enseigné par la *totalité des faits* mais par *des faits choisis et sériés*.

Le déterminisme est vrai, mais dans une nature reconstruite et rationalisée par réduction des éléments rebelles. Cette nature-là ne peut contenir que ce qu'on y a mis. C'est moquerie de l'invoquer à l'encontre de ce qu'on a

(1) Je me permets de renvoyer, pour les faits auxquels je fais allusion, à mon petit livre *Les Hommes-Salamandres*. Paris, De Brouwer, 1931.

tement expulsé du réel pour la mettre sur pied. La
ure vierge est moins docile à la logique ; elle n'a pas à
e docile à une logique dont elle ne dépend pas, mais
'elle contient et déborde et qu'il faut être prêt à violen-
si l'on veut embrasser tout ce qui est.

Une telle vue paraît contredite par les succès pratiques
la science positive, mais ces succès n'ont pas voix au
apitre. Il suffit que le caprice surgisse dans des condi-
ns étrangères à l'ambiance de l'expérimentation nor-
ale pour ne jamais interférer avec les procédés de la
ence, dont les réussites sanctionnent simplement cer-
ines méthodes de travail.

Il n'est pas juste, pour apprécier la philosophie primi-
ve de la nature, de la confronter uniquement avec la
rie des faits qu'elle a été incapable de comprendre, il
ut encore considérer, même s'ils sont exceptionnels, les
its qu'elle n'a pu rejeter parce qu'ils s'imposaient à sa
mplicité et dont elle n'a donné des explications faibles
puériles que parce qu'ils n'en comportaient pas de
tionnelles.

Sans doute le Sauvage a souvent lâché la proie expéri-
entale pour une ombre fantastique. Sans doute cela a
ui à sa physique. Mais le Scientisme n'a-t-il fait que des
onquêtes ?

OLIVIER LEROY.

Philosophie de l'histoire et préhistoire humaine

Les histoires universelles ne manquent ni en Allemagne
i en France et il semble même que ce soit là un des
esoins de notre temps, un peu pressé, avide par suite de
osséder, en tout ordre de connaissance, des ouvrages d'en-
emble qui lui présentent commodément ce qu'on appelle

le « dernier état de la science ». Plusieurs de ces histoire chacune affectant un caractère et un dessein quelque pe différents, sont, comme on le sait, en cours de publicatio chez nous. Celle qu'un groupe de savants catholique inaugure en Allemagne a son originalité marquée (1).

Ce n'est pas une série de monographies qui n'auraier d'autre unité que celle d'un dictionnaire, c'est-à-dire n'e auraient aucune (*lexikonartig unverbunden*, comme s'ex prime l'Introduction) et une idée vivante, une inspira tion commune les relie ; ce n'en sont pas moins des mono graphies dont chacune forme un tout et peut s'em ployer séparément ; il en va de même pour l'important collection historique publiée par M. Henri Berr sous l titre général : *l'Évolution de l'humanité* (Renaissance d Livre) et qui comprend beaucoup d'œuvres notables, don on use selon ses besoins sans trop se soucier des volume mitoyens ; seules les préfaces, qu'inlassablement et d'ai leurs intelligemment M. Berr place en tête de chaqu volume, nous rappellent l'idée conductrice que le directeu s'efforce d'imposer à l'ensemble, mais que les collabora teurs perdent aisément de vue, quand ils ne l'ignorent pa tout à fait ; il a besoin quelquefois de beaucoup d'ingénio sité pour faire entrer toutes ces histoires diverses dans l cadre qu'il s'est d'abord fixé ; il est sûr par exemple qu M. Delaporte, en écrivant son livre fort précis et for exactement renseigné sur *la Mésopotamie et les civilisa tions babylonienne et assyrienne*, n'a songé à rien d'autr qu'à nous donner un excellent manuel, et la préface d M. Berr porte quelque marque de son effort pour l réduire à un chapitre de « l'Évolution de l'humanité » mais M. Delaporte n'est pas le seul qui lui ait donné c tracas.

(1) *Geschichte der führenden Völker* (herausgegeben von H. Flinke H. Junker, G. Schnürer). 30 volumes prévus (Herder, Freiburg i.B.) Band I : *Sinn der Geschichte*, von Dr Joseph Bernhart ; *Urgeschicht der Menschheit*, von Dr Hugo Obermaier ; XIV-348 p. in-8° (14 illustr dans le texte et 6 planches).

Les monographies de la nouvelle histoire allemande ont consacrées, comme l'indique le titre même de la lection, aux « peuples conducteurs ». Par quoi on tend ceux qui « se placent à l'horizon de notre Europe uelle », qui ont contribué à former notre culture et tre civilisation, et aussi tous les peuples par lesquels le *renus humanum* » a marqué un effort pour s'élever aussus des degrés inférieurs de l'humanité, vers « le maine de la culture », et pour créer des formes remarables d'activité sociale et spirituelle. C'est-à-dire que us les grands peuples, tous ceux dont l'histoire conserve souvenir... Mais attendons les volumes suivants.

Celui qui vient de paraître est une introduction en deux rties : Philosophie de l'histoire, — Préhistoire humaine ne troisième est prévue, qui sera une introduction géoaphique et qui n'est pas moins nécessaire). La première rtie intitulée *Sens de l'histoire* est la plus neuve — et le re indique déjà une orientation déterminée, pose une irmation : « L'histoire a un sens »..., dont l'audace ait reculer plus d'un historien ; audace heureuse et très nsée, que l'auteur doit à son catholicisme. Cette préface ilosophique manque en effet à la plupart de nos histoi- s universelles (si on n'y supplée dans le cours des expo- s par certaines préoccupations et certains partis-pris...) . Henri Berr, on l'a vu, la disperse ou la monnaie en tête chaque volume ; le célèbre historien de l'antiquité 'est Édouard Meyer la dilue dans la longue introduction, peu confuse, à sa *Geschichte des Altertums* et il s'y ontre d'ailleurs moins bon penseur qu'admirable histo- en... Au surplus son inspiration ne diffère pas essentiel- ment de celle de M. Berr, en ce sens que l'une et l'autre mplifions un peu) sont en leur fond évolutionnistes et atérialistes. Le matérialisme n'explique rien et l'évolu- onnisme, qui est en histoire un *a priori* non seulement al vérifié, mais souvent contredit par les faits, ne sau- it, quoi qu'on en pense, le corriger ou l'enrichir.

M. Joseph Bernhart, citant M. Berr, le classe avec rais parmi ceux qui, liant fort étroitement l'homme aux con tions matérielles dont il dépend, voient l'unité de l'h toire dans l'unité de cet ensemble des « *forces cosmiques* au sein desquelles l'homme joue son rôle, et dans l'uni de leur évolution. Ce n'est pas là véritablement donner « sens » à l'histoire.

M. Bernhart l'entend d'autre façon et plus précise. C la devine aisément et, bien que cette explication risq d'être dédaigneusement qualifiée de « mystique » p maints historiens, on est forcé d'avouer que c'est la seu vraie ou fausse, qui réellement éclaire l'histoire et la re intelligible. Il ne s'agit point ici de résumer ces 143 pag compactes : un tel monument, si nettement ordonn animé par une si ferme pensée, où l'idée qu'on s'est fai de la philosophie de l'histoire aux diverses époques l'examen des théories essentielles tiennent une gran place, voilà encore qui, par sa forme même, est original que vous trouverez difficilement ailleurs. Une humb amie du Christ qui, pour être une femme intelligente cultivée, ne se préoccupait guère d'étudier l'histoire un verselle, écrivait en consignant les résultats de ses méd tations :

Notre-Seigneur m'a montré qu'il n'y a qu'une seule question da le monde, et cette question est la gloire accidentelle que Jésus, r de la création, doit rapporter par la création à Dieu son Père... N questions d'intérêt politique et social qui agitent tant les homme et les empires croulant les uns sur les autres dans la succession d siècles, et nos grandes questions scientifiques, tout cela n'est ri que par la gloire qui en résulte pour Dieu. Le reste n'est rien. (*Jou nal spirituel* de Lucie-Christine.)

C'est exactement la conclusion à quoi arrive le savar M. Bernhart, après un long voyage parmi les opinion humaines et de multiples déductions, s'appuyant sur concept de l'établissement progressif du royaume divi qu'il a défini en examinant avec quelque ampleur le sen de l'histoire d'après les livres sacrés. L'histoire, dit-il à pe

rès, c'est la part que prend, que doit prendre l'homme à avènement du royaume de Dieu dans le temps. S'il en st ainsi, l'histoire a un sens — qui est la gloire de Dieu. t ce sens, l'humanité le développe, cette tâche elle l'ac- omplit, volontairement ou non, dans sa pérégrination sur s chemins de l'histoire... C'est un autre genre d'évolution, ssentiellement finaliste, mais que l'historien n'a pas le roit pour autant de récuser, surtout quand il est indulgent tant d'autres explications, beaucoup moins lumineuses...

On voit combien la thèse catholique éclaire non seule- nent l'histoire proprement dite, mais les lointains et bscurs tâtonnements de l'humanité, en lisant l'introduc- on à la préhistoire. Elle porte le nom d'un savant uni- ersellement réputé, M. Hugo Obermaier, qui s'est fixé en spagne, où il a fait de si remarquables découvertes et où est professeur à l'Université de Madrid. Ce n'est pas un ger espace de temps qu'il retrace, en moins de deux ents pages, avec une parfaite maîtrise et une méritoire etteté. Car il part naturellement des *origines*, ou plutôt, ar elles sont insaisissables actuellement et le resteront ans doute, des premières manifestations de l'activité umaine que nous puissions atteindre. Toujours prudent t animé d'un strict esprit scientifique, il n'ose en voir des races à l'époque tertiaire et dans ces fameux éolithes, ue l'abbé Bourgeois a d'abord mis en lumière, mais dont n n'a pas réussi à prouver qu'ils marquent une taille ntentionnelle et une main humaine ; jusqu'à plus ample nformé, il faut réserver le problème de l'homme tertiaire t je crois que c'est l'opinion qui tend à dominer chez les réhistoriens. Le Dr Capitan lui-même, malgré ses trou- ailles d'Ipswich, n'est pas aussi affirmatif qu'on le pense- ait. Le premier homme que nous connaissons est donc elui de « l'âge glaciaire » (*der Mensch des Eiszeitalters* ccupe la partie la plus importante de l'Introduction), *homme quaternaire*, lui-même assez divers. Cela fait déjà ne belle antiquité... Ne cherchons pas à l'évaluer ; les

chiffres sont véritablement trop divergents, selon le auteurs, et on ne peut dire qu'ils sont toujours fondés su des calculs fort sévères ; certains ont même une allure u peu fantastique (mais on en revient) : là encore M. Ober maier se montre, avec raison, discret. En tous cas la dis tance est formidable jusqu'au point d'arrivée, je veux dir jusqu'au terme à quoi s'arrête notre auteur : comme comprend dans son exposé l'âge du bronze et l'âge du fe il doit aborder non seulement les premières civilisation mésopotamiennes, mais l'époque minoenne et mêm mycénienne et la Troie homérique et encore les Étrus ques et la « colonisation phénicienne » ; nous débarquon donc, hors de la préhistoire, non seulement dans la « pro tohistoire », mais dans l'histoire, où commencent les docu ments écrits. Voyant figurés ici, après les bisons gravés o peints de Laugerie-Basse et d'Altamira, des fresques célè bres de Cnossos et de Tirynthe (comme le Porteur d vase et la Dame en vêtements crétois), l'archéologu froncera le sourcil et dira qu'on empiète... Mais, lisant le pages de M. Obermaier, il ne s'en plaindra pas.

De propos délibéré, c'est l'époque la plus ancienne... e celle où il y a le moins de documents et le moins datés que M. Obermaier développe davantage, parce que c'es là que se posent les grands problèmes. Le *paléolithiqu* tient donc une grande place dans son exposé (1).

Une question qui l'intéresse au premier chef, c'est évi demment le caractère des races humaines à l'époqu paléolithique et leur degré d'évolution. Sans doute o réserve le beau terme d'*homo sapiens* aux races du paléo lithique supérieur (cet *homo sapiens* apparaît à l'aurigna cien, avec la race de Cro-Magnon, et, grande nouveauté

(1) On distingue le paléolithique *inférieur* (préchelléen et chelléen acheuléen, moustérien) et *supérieur* (aurignacien, solutréen, magda lénien) à quoi s'ajoutent les civilisations qui forment transition entr le paléolithique et le néolithique et qui composent le *mésolithique* azilien, qui est plutôt l'épilogue du paléolithique, tardenoisien maglemosien, campignyen, celui-ci vraiment nouveau, qui son plutôt la préface du néolithique.

rt naît sous ses doigts : gravure, peinture et même lpture ; mais on peut, je crois, se demander si l'art n'é-t pas au moins préfiguré dans les couches inférieures) ; utefois, les hommes qui l'ont précédé — à de longs tervalles — étaient vraiment des hommes et doués intelligence ; la forme assez rude de leur enveloppe atérielle ne laisse guère douter qu'il s'agisse d'êtres mains, nos frères... et doués d'une âme. Chacun sait que n en distingue surtout, dans l'ordre actuel de nos con-issances, qui sont minces, deux types successifs : le eil homme du préchelléen, ou du chelléen, caractérisé r la lourde « mâchoire de Mauer », et la fameuse race Néanderthal, qui, pour appartenir au moustérien, n'en t pas moins elle-même fort peu élégante... Notez qu'il agit de deux races différentes (on ne peut voir dans homme de Néanderthal une forme évoluée de l'homme helléen), comme la race de Cro-Magnon, infiniment supé-eure, ne sera pas un perfectionnement de la race Néan-erthalienne. On se rappelle que le P. Teilhard de Char-in verrait volontiers dans la race de Mauer non un type placer sur la ligne évolutive qui donnera *l'homo sapiens,* nais un rameau spécial « se rattachant à la tige centrale u genre *homo* » et qui se serait éteint avant d'arriver à a perfection qu'il contenait en puissance. Le regretté Pierre Termier avait tendance à refuser aux races du aléolithique inférieur le caractère proprement humain — 'est-à-dire, pour parler chrétien, à en faire des hommes ppelés à une destinée divine ; mais l'hypothèse est bien nalaisée à soutenir et les récents travaux ne s'y prêtent guère, qui, en dépit d'un squelette « grossier » (mais comme cette épithète est « relative »), découvrent chez es lointains ancêtres un véritable culte des morts (carac-ère des inhumations) et sans doute des marques d'un sentiment proprement religieux (1). Mais l'homme chel-

(1) Faut-il rappeler le livre du P. Mainage, *Les Religions de la pré-histoire,* qui n'est point téméraire et qui a été bien accueilli des spé-cialistes. (Picard.)

léen connaissait le feu (on en a des preuves indéniabl
et ce n'est pas une petite découverte et qui atteste
défaut d'intelligence. Au surplus n'est-il pas troublant
rencontrer dès le chelléen, côte à côte avec une race gr
sière, des fragments qui portent les caractères mêmes
cet *homo sapiens*, considéré comme n'apparaissant q
beaucoup plus tard : ossements du musée du Puy, tro
vés par M. Deperet, et, ce qui est plus piquant, restes cr
niens de Piltdown, découverts parmi ces fragments ass
hétérogènes que l'on a voulu attribuer à un homme tr
inférieur, le fameux homme de Piltdown, qui n'aurait ét
guère qu'un animal... ; on ne saurait dire que nous voyior
très clair dans cette lointaine anthropologie, plus com
plexe déjà ou plus embrouillée que ne le laissaient croir
les schémas d'un évolutionnisme un peu hâtif et aujou
d'hui dépassé. D'ailleurs l'outillage lithique du chellée
suppose lui-même quelque intelligence... et on a fa
observer que les « pierres taillées » du moustérien ne di
fèrent pas tellement de celles que va produire, à l'aurigna
cien, l'*homo sapiens*, inventeur des arts.

Mais je demande la permission de citer ici un raisonne
ment de M. Goury, parce que ce critique rigoureux, qu
ne s'en laisse pas imposer facilement, est la sagess
même. Il remarque que bien des productions, fragiles, d
l'homme néanderthalien (tels les objets de bois qu'il fabri
quait vraisemblablement : présence de billots en os) on
sans doute disparu, et il ajoute : « Admettons même que
les Moustériens n'aient possédé que le simple outillage
lithique que nous leur connaissons ; est-ce suffisant pour
en déduire leur absence de culture morale ? » Et il prend
l'exemple, en effet remarquable, des Tasmaniens, dont les
ethnologues savent que l'outillage rudimentaire coexis-
tait avec une morale droite et une religion simple et
pure... (1), certainement supérieure au polythéisme gréco-
romain, qui fleurissait au milieu d'une culture évidemment

(1) *Origine et évolution de l'homme* (Picard), pp. 132-133.

ıs raffinée. Mais, à vrai dire, leur cas est celui des cercles lturels englobant les civilisations les plus primitives, les que les a surtout précisées le P. Schmidt (avant tout : ygmées et Pygmoïdes) ; l'élévation du sentiment reli- eux ne marche certes pas de concert avec les progrès la civilisation matérielle, et il y a souvent décadence ın côté, quand il y a développement de l'autre.

Avec le paléolithique supérieur, en tout cas avec l'art l'aurignacien, puis avec les chefs-d'œuvre du magdalé- en (en n'oubliant pas le curieux intermède du solu- éen : arrivée d'une race différente, insertion brusque ıtre la continuité des deux autres couches, apparition une industrie lithique fort délicate, mais recul étonnant e l'art proprement dit, pauvre, rare, presque inexistant), cause est entendue et on ne peut douter que ces ommes, qui sont parfois des artistes de génie, comptent ans l'humanité véritable et soient des *führende Völker*...

Pour en revenir à M. Obermaier, je noterai qu'un des nérites de son travail est de faire une plus grande place ue d'autres manuels de vulgarisation au paléolithique ıon européen, dont, il est vrai, l'étude est plus récente, nais se développe rapidement et nous apportera quelques urprises. Il en donne, et si brièvement que ce soit, une ue qui sera précieuse au public cultivé, — toujours exac- ement informé des récentes découvertes et par exemple ı'oubliant pas de noter l'importance des recherches enga- gées en Extrême-Orient et les conceptions nouvelles qu'elles peuvent introduire (1).

J'ai dit qu'il ne s'attarde guère à *préciser*, — si l'on ose dire, — la durée possible des premières époques de l'hu- manité (2). Il est clair que le paléolithique inférieur

(1) On reconnaît sa prudence au point d'interrogation qu'il met devant le *menschliche*, donné comme épithète simplement provisoire au déjà célèbre *Sinanthropus Pekinensis*; même prudence, bien entendu, et plus accentuée, à l'égard du plus célèbre et plus ancien *Pithécanthropus* de Java ou de l'*Eoanthropus* de Piltdown, auquel j'ai fait allusion.

(2) Il a d'ailleurs proposé, en même temps que M. Boule et en

plonge très loin dans le passé. L'origine de l'homme pl
encore et qu'elle nous reste fort voilée. Au surplus qu
cette durée soit plus ou moins longue, qu'elle soit mêm
extrêmement longue, voilà qui ne change rien à rien, r
modifie aucun problème et ne peut inquiéter qu'un espr
peu « philosophique ». Pour ne nous aventurer point e
des périodes trop anciennes et trop incertaines, disor
qu'on peut faire remonter l'aurignacien à 25.000 ans e
avec M. Obermaier, la dernière période du magdalénien
12.000-10.000 ans avant Jésus-Christ : le néolithique e
Europe irait de 5000 (d'autres doubleraient à peu près l
chiffre) à 2000 ; mais le néolithique, le récent du moins
c'est l'aube de l'histoire, et c'est à quoi atteignent no
fouilles proprement archéologiques...

Quels progrès n'avons-nous pas accomplis — j'entend
progrès dans l'ordre de la civilisation — depuis la fin du
néolithique, c'est-à-dire en fort peu de temps ! Ce qu'on
produit 4 ou 5000 ans d'histoire — mettons 6000 — com
paré à l'effet des nombreux millénaires écoulés depuis le
préchelléen, voilà qui nous semble d'abord effarant e
singulièrement disproportionné (d'ailleurs parce que
notre imagination accorde à la longueur relative du
temps une importance qu'elle n'a pas en réalité). Mais
aussi le travail d'un siècle à l'époque moderne, quelle
fécondité n'a-t-il pas, comparé à celui d'un siècle de l'an
tiquité (s'agissant toujours de la civilisation matérielle e
des techniques), et, d'autre part, nous évaluons mal l'ef
fort qu'a dû accomplir la très vieille humanité pour nous
doter des choses qui nous paraissent élémentaires. L'in
vention du feu vaut sans doute la plus grande découverte
de la science moderne et demandait autant de génie
quant aux arts, ni les animaliers assyriens, ni les nôtres

accord, généralement, avec lui, un système de chronologie relative
pour l'humanité préhistorique la plus ancienne et de concomitance
avec les phénomènes glaciaires, qui, depuis près de 25 ans, sau
erreur, malgré des évaluations différentes et malgré les magnifiques
découvertes de l'abbé Breuil, garde sa valeur.

ont dépassé les magdaléniens. Il n'en reste pas moins e la préhistoire et l'histoire nous font assister à une odigieuse accélération et qui sous nos yeux s'accroît e-même prodigieusement : le travail de la civilisation t boule de neige ; une découverte en facilite, en suscite lle autres. Cependant nous avons admis, nous sommes cés d'admettre que l'esprit humain, depuis les âges les us lointains, reste identique à lui-même (après tout, mparez, pour les techniques, le IVe siècle avant Jésus-rist et le XXe après : pourtant un Aristote valait sans ute nos plus admirables penseurs et, sans leur faire ure, on peut même estimer qu'il avait un plus beau nie). On croira volontiers aussi que la nature hostile, e des conditions de vie malaisées, que la matière enfin gêné longtemps l'esprit dans ses requêtes ; il avait soin de circonstances favorables, qui ne lui ont pas été nnées de bonne heure. Mais pour s'épanouir, même en n ordre, pour assurer des conquêtes moins techniques ue proprement intellectuelles, l'esprit avait besoin aussi certains instruments matériels, de bons outils : je n'hé-te point à ranger parmi ces outils, quasi matériels, l'é-iture et surtout l'écriture alphabétique ; quel bond n'a us déclenché l'invention de l'alphabet ! Or je ne pense as qu'elle ait exigé plus de génie que celle du feu, déjà tée, que la découverte des métaux ou du tissage et, us tard, de la roue (inconnue, on le sait, des popula-ons précolombiennes, de ces Aztèques ou de ces Incas, ont la civilisation est si brillante) ; on peut même estimer u'elle en demandait moins, ayant été vraisemblablement oins soudaine, résultat de longs tâtonnements, fruit 'un travail collectif, d'un amas de petites trouvailles : 'est du moins ce que laissent supposer les fouilles récen-es et les belles recherches entreprises en Syrie, grâce à uoi nous aurons peut-être bientôt la clef du mystère cette clé sera sans doute un trousseau ; plutôt qu'une eule origine de l'alphabet, nous risquons d'en atteindre lusieurs).

Voilà quelques réflexions que, d'aventure, fait naît l'ouvrage de M. Obermaier. Il en susciterait mille autr et fort diverses. Mais, les dominant toutes, un sentime d'admiration nous saisit et il est difficile de n'être p quelque peu ému devant ce long effort, pénible, obstin souvent héroïque, finissant par surmonter ou tourner d obstacles qui arrêteraient à jamais l'animal le plus dév loppé, devant cet effort de l'humanité, qui commence p balbutier de façon indistincte en se servant de la mêm intelligence qui, mieux servie, chantera les plus beau poèmes, — effort victorieux qui proclame éloquemmen le triomphe de l'esprit et qui a le sens d'une coupure tr nette avec l'animalité. C'est ce que nous avons dit plu haut, d'autre façon : l'apparition de l'homme, doué d'in telligence, mieux, éclairé d'une âme immortelle et qu tout de suite fleurit en actes religieux, révèle quelqu chose d'incommensurable avec le reste de l'univers. Ce effort millénaire, qui osera le croire aveugle? — et pou tant les premiers hommes n'ont pas eu la vision du bu auquel ils marchaient. Un autre voyait pour eux : le Ma tre de l'histoire — et de la préhistoire — a dirigé leur pas. Nous revenons ainsi à la question posée par M. Josep Bernhart. Certes, il apparaît, à qui contemple de bonn foi — et surtout aidé par la Foi — ces périodes immense étalées sous ses yeux, que *l'histoire a un sens*. Ce sens, l sens de cette marche prodigieuse accomplie par l'huma nité, c'est décidément l'établissement du règne de Dieu l'épanouissement visible de sa gloire et la manifestatio de son amour pour cette humanité, sa fille.

MAURICE BRILLANT.

QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

OSEPH DANEL.
ofesseur de Législation
dustrielle à la Faculté
bre de Droit de Lille.

La loi sur les allocations familiales.

Au moment où l'on essaie de déchaîner une campagne contre la loi sur les allocations familiales, il importe de souligner la sagesse et l'opportunité de la mesure votée par les Chambres.

Elle a besoin seulement d'être complétée : une grave lacune en effet risque d'en vicier le fonctionnement et d'en compromettre la bienfaisance.

C. A. R.

Hindenburg et Hitler.

Coup d'œil de sang-froid sur la crise allemande.

ALBERT GARREAU.

« *La guerre est pour demain* ».

Ce n'est pas une prophétie. C'est le titre d'un livre de M. Ludwig Bauer, où tout n'est pas à rejeter.

DOMENICO RUSSO.

La communauté internationale et le droit de guerre.

Le problème du désarmement sur le plan sociologique, historique et juridique, d'après don Sturzo.

F. FLORAND, O.P.

Pour et contre Moscou. Quelques livres récents.

La loi
sur les allocations familiales

La loi rendant obligatoire l'institution des allocation familiales vient d'être adoptée par le Sénat, et promu guée à la date du 11 mars 1932.

Elle avait été votée à la Chambre le 30 mars 1931, sa aucun débat. Elle l'a été au Sénat le 21 janvier 1932, à pe près dans les mêmes conditions. On n'y a procédé qu' un court échange de vues portant simplement sur la sou plesse et l'opportunité de la loi.

Cette rapidité surprendra ceux qui ne sont pas au cou rant des méthodes législatives. Ils reprocheront au Parle ment d'introduire sans les discuter des réformes impor tantes et ne manqueront pas de le taxer de légèreté pou peu qu'ils soient enclins à le juger sans bienveillance.

En réalité cette critique porterait à faux. Ce procédé n'a rien pour nous scandaliser. Nous y trouvons au contraire un moyen commode, rapide et offrant toutes les garanties désirables. Le texte a été soigneusement préparé dès avant son dépôt à la Chambre. Il a subi l'examen méthodique, approfondi, de plusieurs Commissions compétentes à divers titres pour en connaître. Le travail technique de mise au point d'une loi se fait infiniment mieux dans les débats non publics des Commissions, où se trouvent réunis des spécialistes d'une expérience éprouvée, que dans l'atmosphère d'un débat public où les discours ont toujours une portée politique et facilement des arrière-pensées électorales.

Voilà donc cette admirable réussite de l'initiative privée

sacrée par la loi. Il fallait, pour pouvoir généraliser stitution des allocations familiales, que celle-ci eût fait preuves, qu'elle ait fonctionné réellement et reçu de périence et de la pratique une première consécration. Combien de fois avait-on prétendu qu'il était impossi- à l'industrie moderne de rémunérer plus substantielle- nt les services du père de famille que le travail du ibataire ?

Des économistes croyaient brandir un argument défini- en annonçant que jamais les consommateurs n'accep- aient de payer plus cher, à qualité égale, un produit nt le seul mérite serait d'être l'œuvre d'un père de nille. Tant que l'on n'aura pas, disaient-ils, réussi à tenir de l'acheteur ce beau désintéressement, il est inu- e et ridicule de chercher la solution du problème. Le ix du travail ne s'accommode pas des fantaisies, généreu- s peut-être, mais utopiques à coup sûr, des sociologues chambre.

Une fois de plus, les idéalistes ont eu raison, parce u'ils ont eu le courage de chercher, et le mérite de trou- er une solution.

Rien à faire sans doute sur le plan individuel où se aintenaient nos économistes de tout à l'heure, mais bien ans le domaine de l'association, en organisant une sorte assurance répartissant la charge nouvelle non plus d'a- rès le nombre des ouvriers chargés de famille, mais au rorata de tous les salaires payés. Il a fallu imaginer, réa- ser, et mettre au point le mécanisme des caisses de com- ensation, et le montrer fonctionnant aisément pour près le deux millions d'ouvriers.

Hommage doit être rendu à l'effort tenace de ces socio- ogues chrétiens, qui ont eu le courage méritoire de pro- lamer la vérité, malgré les sarcasmes qu'ils s'attiraient de prétendus savants officiellement révérés. Puisque le tra- ail est le gagne-pain de l'homme, la famille même nom- reuse doit vivre de ce travail. Ils affirmaient que la solu- ion était possible et qu'il n'était que de la chercher pour

la découvrir. A leur suite, des chefs d'entreprise se so penchés sur le problème. Ils se sont mis à la besogne, c'est à quelques représentants du monde patronal qu l'on doit d'avoir réalisé ce mécanisme que la suite alla révéler si pratique et si bienfaisant. Modeste d'abor leur initiative séduisit, et, à leur exemple, les caisses d compensation s'établirent dans tout le pays.

Au début de l'année 1931, on en comptait en Franc 232, répartissant annuellement 380 millions d'allocation familiales, et atteignant une population de 1.850.000 sala riés. Ces chiffres ne comprennent que les allocations ser vies par les caisses d'initiative privée. En y ajoutant l'ef fort des organismes officiels et celui d'un certain nombr d'entreprises qui ne sont pas groupées, c'est à 4.300.00 qu'il faut porter le nombre des salariés qui peuvent deve nir bénéficiaires de ces allocations.

On dit quelquefois, peut-être pour se dispenser d'agir qu'il est vain de proclamer des principes, que les véri tés doctrinales n'ont aucune influence sur la réalité, que celle-ci n'est point malléable au gré des volontés et que les lois économiques se vengent toujours de qui essaie d'échapper à leur rigide emprise. L'histoire des allocations familiales donne un éclatant démenti à ce pessimisme. C'est parce que l'on a répété cette vérité, que le salaire doit suffire à faire vivre l'ouvrier et sa famille, sans se laisser arrêter par des raisonnements prétendus scientifiques, que l'on est arrivé à trouver le mécanisme qui permet de mettre d'accord l'économie politique avec le droit naturel et la sociologie chrétienne.

Cette leçon mérite d'être retenue à un moment où l'on essaye de déchaîner une campagne contre les lois sociales et particulièrement l'assurance-chômage, à qui l'on voudrait faire porter la responsabilité de la crise économique.

Pouvait-on en rester là, s'en remettre à l'initiative privée de parachever ce qu'elle avait si magnifiquement commencé? Sans aucun doute, non. Ne pas venir à son

cours eût été courir à la destruction de ce qui avait été trepris. La concurrence, — elle joue avec plus d'âpreté ns un moment de crise économique, — aurait placé les néreux initiateurs dans l'alternative, ou d'être défavosés sur le marché, ou de renoncer aux allocations famiales.

Voilà l'explication du vote du Sénat et de l'accord qui est établi entre tous les partis pour accepter sans modication le texte présenté par la Chambre. C'est une gloire our l'initiative privée d'avoir réussi en quelques années mettre au point un mécanisme donnant si pleine satisction que l'État pût, sans danger et sans inconvénient, n généraliser l'adoption et imposer à tous les employeurs e qui n'avait été d'abord que le geste tout de justice et e clairvoyance d'un petit nombre. Ceux-là reçoivent ainsi a plus belle consécration qui soit de leur initiative et de eurs efforts.

Car la loi ne fait pas autre chose que de rendre obligaoire l'adhésion à une caisse de compensation. Peut-être même a-t-elle mis ici trop de réserve et son intervention va-t-elle se révéler rapidement un peu courte. Elle a voulu simplement, constatons-le d'abord, respecter en les consacrant officiellement les constructions de l'initiative privée. Les termes mêmes d'Allocations familiales et de Caisses de Compensation viennent enrichir notre langue juridique.

La loi des allocations familiales se caractérise en effet, comme la plupart de nos lois sociales contemporaines, par une souplesse qui lui permet de s'adapter aux situations les plus diverses du monde économique.

La seule obligation qui résulte de la loi est, pour les employeurs, de s'affilier à une Caisse de Compensation ; et encore cette obligation n'est-elle portée qu'en principe, l'application de la loi ne devant être réalisée que par des décrets qui l'adapteront aux différentes professions.

Tout employeur occupant habituellement du personnel

salarié dans une profession industrielle, commerciale, agricole, ou même libérale, est tenu de s'affilier à une Caisse de Compensation agréée par le Ministre du Travail, et constituée entre employeurs en vue de répartir entre eux les charges résultant des allocations familiales.

Ces allocations familiales sont dues pour tout enfant qui réunit les trois conditions suivantes : de résider en France, d'être à la charge du salarié, et de n'avoir pas dépassé l'âge de l'obligation scolaire. Cet âge est élevé à 16 ans si l'enfant poursuit ses études, ou s'il est placé en apprentissage, ou se trouve atteint d'une infirmité qui l'empêche de se livrer à un travail salarié.

Aucune condition de nationalité n'est donc imposée. Les familles étrangères résidant en France sont bénéficiaires de ces allocations de la même manière que celles des nationaux.

Poursuivant la définition de l'allocation familiale, le législateur décide que le nombre des allocations journalières ne peut être inférieur au nombre des journées de travail effectuées au cours d'une période déterminée, aucune déduction ne devant être faite pour quelque cause que ce soit, sauf en cas de fraude.

Et voilà qui écarte cette disposition que l'on avait cru pouvoir introduire dans certains règlements de caisses de compensation, en vertu de laquelle l'ouvrier qui avait fait grève, ne fût-ce qu'un seul jour, au cours du mois, était privé de la totalité des allocations familiales acquises pendant ce même mois.

Que l'on cherche à rendre la grève moins fréquente ou plutôt inutile, nous en sommes d'accord, et nous en connaissons de fort bons moyens. Mais il ne faut pas détourner une institution de sa fin, ni un outil de sa destination. Les allocations familiales sont faites pour aider la famille, non point pour contrecarrer les grèves. Essayer de les employer à cela, c'est les fausser et c'est aussi mettre un obstacle à leur acceptation par la classe ouvrière. Et

urquoi réaliser les meilleures institutions de manière à re sentir aux ouvriers que celui qui les organise est le aître, et les impose à sa fantaisie? C'est psychologi- ement maladroit et ce n'est guère favorable à la paix ciale.

La mesure à laquelle nous venons de faire allusion ait, nous le savons, assez rare, elle n'avait pas l'appro- tion des dirigeants les plus clairvoyants et les plus voués du mouvement des allocations familiales. Nous us réjouissons que, sur ce point, leur avis ait pré- lu (1).

La loi règle encore la question tant débattue de l'inté- ation des allocations familiales dans les indemnités accidents de travail, en décidant qu'elles sont mainte- ies dans leur intégralité pendant la période d'incapacité mporaire, en cas d'incapacité permanente absolue, ou rsque l'accident est suivi de mort. Elles sont légalement ies tant que les enfants y ont droit en raison de leur e.

Le texte ne dit rien du cas d'incapacité permanente rtielle. Faut-il en conclure qu'il n'entend rien modifier la jurisprudence, aujourd'hui bien établie, qui incorpore, ns le calcul du salaire destiné à servir de base à la rente, s allocations familiales reçues par la victime de l'accident cours de l'année qui a précédé celui-ci, comme il est t d'ailleurs de tous les éléments qui rentrent dans la munération du travail?

Ces allocations sont enfin déclarées incessibles et insai- sables, sauf pour dettes alimentaires, c'est-à-dire dans cas où le bénéficiaire est tenu de verser une pension mentaire à sa femme, à ses enfants ou à ses parents, et à cause de son refus de le faire bénévolement, il faut contraindre et procéder à une saisie.

Les obligations légales sont assorties de sanctions : des

(1) On nous saura gré de donner ici l'adresse du Comité Central s Allocations familiales, 31, rue Guyot, Paris-XVIIe.

amendes atteindront les chefs d'entreprise, directeurs ou gérants qui s'y seront montrés réfractaires. En outre, des dommages-intérêts pourront être alloués aux chefs de famille pour les allocations familiales dont ils auraient été frustrés. Ces dommages-intérêts ne seront pas inférieurs au montant de ces allocations.

Mais la loi n'a voulu que poser un principe.

Pour l'appliquer suivant toutes les nuances des besoins particuliers des régions et des professions, trois interventions de l'autorité publique sont encore nécessaires.

Un règlement d'administration publique doit déterminer les modalités d'application de la loi, et notamment les conditions à remplir par les caisses de compensation pour obtenir l'agrément. Trois mois après la publication de ce document, les dispositions de la loi seront appliquées.

Ensuite des décrets viendront déterminer les délais dans lesquels les dispositions de la loi entreront en vigueur dans les différentes professions ou catégories professionnelles, en procédant au besoin par région et en adaptant la loi au cas de certains employeurs n'occupant qu'un nombre limité de personnes.

Il est à noter que, suivant une pratique qui tend à se généraliser, et qui a donné de bons résultats, ces décrets seront établis avec la collaboration des professionnels : ils ne seront pris qu'après consultation des syndicats patronaux des professions et régions intéressées.

Enfin, des arrêtés du Ministre du Travail fixeront dans chaque département, soit pour l'ensemble des professions, soit pour chaque catégorie professionnelle, le taux minimum de l'allocation afférente à chaque enfant. Ce minimum, susceptible de révision, doit être égal au taux pratiqué, au moment de la promulgation de la loi, par les caisses de compensation déjà agréées.

On voit combien est simple le mécanisme établi par la loi. Rendre obligatoire le paiement des allocations familiales, mais s'en remettre aux intéressés du soin de cons-

uer, d'administrer, et de gérer les caisses de compensa-
n, organisme essentiel de son application.

Est-ce à dire qu'ainsi la loi soit parfaite? Nous connais-
ıs trop les conditions dans lesquelles travaillent les
mmes, pour croire qu'une loi puisse être du premier
up sans défaut. Mais nous sommes de ceux qui se
ouissent d'une réalisation même modeste, la préférant
'attente du mieux. Ceci ne nous dispense pas de travail-
aux améliorations nécessaires et possibles.

Il y a un point sur lequel la loi est peut-être insuffi-
nte, et devra être amendée à très bref délai. Le législa-
ur, dans son souci de respecter le plus possible l'initia-
e privée, n'a imposé aucune règle aux caisses de
mpensation. Il n'a même pas édicté l'obligation d'établir
tre toutes les caisses qui ont déjà été créées dans le
ys, et qui vont l'être encore, un organisme de réassu-
nce ou de solidarité qui vienne jouer le rôle d'une
isse de compensation à un degré supérieur. La nécessité
cette précaution n'avait pas échappé au législateur des
surances sociales; aura-t-on à regretter que l'on ne se
it pas ici inspiré de son exemple?

Les différentes caisses de compensation, pour fournir
s allocations familiales suivant le tarif minimum, prélè-
ront des cotisations inégales. Le taux des charges réel-
s qu'elles imposeront à leurs adhérents variera suivant
proportion des pères de famille employés dans les
ntreprises affiliées. L'observation révèle que l'emploi par
s différentes industries de pères de famille nombreuse
t très inégalement réparti. Il existe des fabrications où
main-d'œuvre est constituée surtout par des enfants ou
es jeunes femmes qui n'ont pas, ou presque pas, de char-
es de famille. D'autres, au contraire, par la nature même
e leurs manipulations, sont obligées de recourir à des
availleurs vigoureux, hommes adultes et dans la force de

l'âge, parmi lesquels on trouve le plus fort contingent d
pères de famille nombreuse.

Dans la période de prospérité industrielle, il s'est con
titué, entre ces industries similaires ou connexes, d
caisses de compensation au sein desquelles ces différenc
venaient se répartir et s'absorber. C'est grâce à cela qu
l'on a pu obtenir une moyenne relativement modérée d
charges, pour l'ensemble de ces industries. Vienne un
période de crise industrielle au cours de laquelle chaqu
entreprise est amenée à reviser de près chacun des élé
ments de son prix de revient, et la tendance s'établir
comme la chose s'est déjà produite, à sectionner les caisse
de compensation et à en créer entre industriels employan
peu de pères de famille, de manière à réaliser, aux moin
dres frais, l'obligation légale. La charge alors devient écra
sante pour les autres industries ; elle peut monter dan
certains cas jusqu'à une dépense correspondante à 9 o
9.50 p. 100 des salaires.

D'autre part, il est certain que les charges des alloca
tions familiales sont inégales suivant les différente
régions. Une industrie établie dans une localité où le
traditions de famille sont encore vigoureuses et où le
enfants sont nombreux, aura à supporter des charge
beaucoup plus considérables que celles qui sont installée
dans les régions à faible natalité. Les conséquences de ce
état de choses peuvent être graves même sur le march
intérieur.

Il n'y a aucune raison de faire supporter la charge de
allocations familiales par certaines entreprises à l'exclu
sion des autres. C'est l'industrie tout entière qui do
assumer cette charge, parce que c'est l'industrie tou
entière qui doit faire vivre, dans des conditions honorable
les familles des travailleurs. Agir autrement serait un
injustice.

A cette injustice s'ajouterait un danger. Les industrie
qui emploient du personnel masculin et qui sont seuls
pouvoir l'employer, au moins en quantité considérabl

aient amenés, par la force même des choses, à donner e préférence, au moment de l'embauchage, aux célibares et aux ouvriers non chargés de famille, et l'institun légale des allocations familiales viendrait se retourner ellement contre ceux dont elle avait voulu alléger les rges, en les évinçant impitoyablement du marché du vail. Nous serions ainsi ramenés à la période antérieure x caisses de compensation, où les conditions de la conrrence empêchaient les industriels isolés de donner des ocations aux pères de famille. La question se reposerait aintenant dans des conditions frappantes d'analogie, non ıs entre industriels concurrents d'une même branche, ais entre caisses de compensation plus ou moins bien acées.

Il apparaît que déjà le mouvement est commencé, et e, sur certains points, des caisses de compensation portantes se sont fractionnées en plusieurs caisses, suint les spécialités professionnelles, pour des raisons utement avouées d'économie. Il importe que l'on joue au plus tôt ces calculs en établissant une large solirité entre toutes les caisses de compensation du pays.

Si des mesures efficaces ne pouvaient être prises par le inistre du travail, soit dans le texte du règlement d'adinistration publique, soit dans les conditions mises à agrément des caisses, il faudrait qu'une vigoureuse camagne d'opinion s'organisât, pour obtenir au plus tôt une odification de la loi sans laquelle l'institution de ces llocations familiales courrait le très grave danger de evenir une arme dirigée contre la famille nombreuse, en cartant des usines les pères de famille qui se verraient référer les ouvriers non chargés d'enfants.

Nous pouvons encore signaler deux points sur lesuels on aurait pu se montrer sans inconvénient plus ardi :

Nous souhaiterions d'abord que le tarif des allocations amiliales tînt compte, d'une manière efficace, de la pré-

sence de la mère au foyer. C'est là un élément qui a tro
d'importance au point de vue de l'éducation des enfants
de la bonne tenue et du charme de la maison, pour qu
l'on ne s'efforce pas de faciliter à la mère l'accomplisse
ment de ses devoirs. Pas de foyer solide, pas de maiso
normale, si elle n'y réside en permanence. Le taux de
allocations familiales remises au père doit tenir compt
de cet effort de la mère, le soutenir et le rendre aisé.

Sur un second point, il semble que l'on aurait pu profi
ter de l'occasion qui s'offrait d'établir, entre ouvriers e
patrons, une collaboration de plus en plus nécessaire. O
se contente, pour les décrets, de l'avis des syndicats patro
naux. Ce sont, il est vrai, les chefs d'entreprise qui seul
alimentent les caisses de compensation. On ne peut tou
tefois s'empêcher de remarquer que ces fonds sont fourni
à titre de supplément de salaire, supplément destiné
réaliser une meilleure justice dans la distribution de
salaires. Le monde ouvrier est donc intéressé à l'organisa
tion et à la gestion des caisses de compensation, comme i
est intéressé à toute question de salaires. On eût compri
que le législateur l'invitât d'une manière peut-être pru
dente, mais progressive, à collaborer avec le patrona
dans la gestion de ces fonds, de la même façon qu'on l'
invité à collaborer, par les conventions collectives de tra
vail, à la fixation des taux et des tarifs de salaires, et e
général, des autres conditions de travail.

Il est juste de faire remarquer que ce point de vue n
pas échappé à ceux qui ont provoqué, à la Chambre comm
au Sénat, l'assentiment de leurs collègues à cette impor
tante réforme. Il nous plaît de souligner que ce sont de
catholiques : MM. Jean Lerolle et Duval-Arnould à l
Chambre, M. François Saint-Maur au Sénat.

M. Duval-Arnould demandait que l'on augmentât l
nombre des représentants du Conseil Supérieur du Travai
appelés à siéger à la commission supérieure des allocation
familiales. « Il importe, écrivait-il, que les organisation
ouvrières aient, par les représentants ouvriers, un droit d

ard sur l'application d'une loi dont les ouvriers et ployés sont les bénéficiaires, encore qu'ils n'en suppor- t pas la charge. »

M. François Saint-Maur, de son côté, insérait dans son port au Sénat ces lignes : « Le Ministre du Travail, nt de rendre les décrets prévus, ne manquera pas, sans tre contraint par le texte, de rechercher également l'a- des syndicats ouvriers, qui sera pour lui un élément nformation utile. »

Si nous soulevons ces questions, ce n'est en aucune nière pour ne pas manquer une occasion d'élever con- la loi des critiques et des reproches et de nous décla- mécontent. C'est parce que nous y voyons un terrain r lequel l'initiative privée pourra encore se développer rement. On nous objectera peut-être, en effet, que, sur cun de ces points, l'unanimité n'est réalisée, parce que xpérience n'est pas suffisante. Que l'on se mette donc 'œuvre.

Ici encore, et ailleurs, des réalisations peuvent être ten- es. Il y a dans le pays assez de patrons et d'ouvriers ganisés de part et d'autre, dans des syndicats qui ont abitude de se concerter et de travailler ensemble. Il y à la Confédération Française des Professions, et à la onfédération Française des Travailleurs Chrétiens, assez esprits pénétrés de l'idéal chrétien, pour que nous puis- ons croire que, d'ici quelques années, ces pensées auront é mûries, les expériences réalisées. Le législateur n'aura, ne fois de plus, qu'à constater le succès de ce qui aura é accompli, qu'à reprendre et généraliser les intelligen- s créations de l'initiative privée, pour autant que celle- se laisse, en toute liberté, guider par le souci positif de onstruire les institutions qui sont les pierres d'attente de ordre social chrétien.

JOSEPH DANEL,
Professeur de Législation Industrielle
à la Faculté Libre de Droit de Lille.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Hindenburg et Hitler

C'est entendu. Hindenburg représente l'ordre social, Hitler la révolution. Mais le représentant de l'ordre doit s élection aux révolutionnaires d'hier, et l'élu de la révoluti est l'idole de la petite bourgeoisie, considérée naguère com le rempart de la stabilité et de la paix intérieure.

Hindenburg, le vieux guerrier de l'ancien état-maj réprime aujourd'hui les excitations à la revanche. Hitl l'aventurier autrichien, est l'apôtre de la revanche.

Ce renversement des valeurs normales a fait couler d beaucoup d'encre. Il faut y insister, car il porte témoigna de l'inextricable complexité des affaires allemandes. Il ind que la fragilité de l'ordre laborieusement maintenu p Brüning. Hindenburg et Hitler portent à eux deux tous l espoirs de l'Allemagne. Mais les soldats qui marchent de rière ces chefs sont de ceux qui doivent naturellemen pour une part importante au moins, abandonner leur dr peau. Le malheur des temps les a enrôlés du mauvais cô Mais il n'est pas possible qu'ils ne désertent un jour, et peu être d'un pas précipité. Mais quand?

Prenons le cas Hitler. Il suggère encore d'autres réflexion

On peut soutenir, sans paradoxe excessif, qu'Hitler e l'élément le moins intéressant de l'hitlérisme. Il est le chan pignon vénéneux poussé sur une meule en fermentatio Assurément, selon la loi de l'histoire, il a fallu pour se succès la conjonction d'une opinion publique et d'un homm qui incarnât ses tendances. Mais le fait qui doit retenir l'a tention, c'est la naissance et la croissance de cette opinio c'est l'état de malaise, d'insécurité, d'angoisse sur le futu

transforment deux cinquièmes, paisibles par nature, de
opulation du Reich, en troupeau de moutons enragés.
oilà ce qui, à notre avis, pèse le plus lourdement sur
urope. On a dit que c'est aujourd'hui le général « Faim »
mène l'Allemagne. C'est d'abord le général « Désespoir »
n autre que je dirai. L'Allemagne des chômeurs, la par-
la plus tenaillée par la faim, n'arbore pas la croix gam-
e. Elle se répartit surtout dans les partis socialistes et
nmunistes. Mais les bandes d'Hitler nous font voir un
nd nombre de petits bourgeois, ruinés et déclassés, qui
pardonnent pas au temps présent de laisser sans emploi
supériorité de leur éducation et de leur instruction. Ils
portent avec douleur leur sort d'aujourd'hui, mais souf-
nt plus encore de celui que demain leur promet. Leur
tune volatilisée dans la débâcle monétaire, il est certain
e rien ne permettra de la rétablir, mais il est clair aussi
e la société n'a plus assez de place pour une multitude
ntellectuels. Il y a derrière Hitler des gens qui ne peuvent
s toucher le fond de leur détresse.

C'est là le tragique de la situation. L'avenir à prévoir
rmalement étant plus sombre que l'heure qui passe, toute
enture, si risquée soit-elle, est comme un rayon de lumière
fond de la fosse.

Le monde entier ploie sous la catastrophe économique.
ais le pays d'Hindenburg et d'Hitler était déjà depuis
ans en pleine crise politique, sociale et monétaire quand
crise mondiale a éclaté. Il était dans cet état de maladie
de moindre résistance, où toute complication est redouta-
e.

Où voulons-nous en venir?

A ceci. Le danger politique, dont nous sommes hantés,
t le fruit de la situation économique. S'il nous est possible
parer au premier, c'est dans la mesure où nous contri-
uerons à modifier favorablement la seconde. Je ne dis pas
ue cela soit facile et nul ne peut être assuré des résultats.
ais ici nous pouvons encore quelque chose, c'est une chance
courir. Et là nous ne pouvons rien. Il ne convient donc
as que nous prenions trop aisément notre parti de la situa-
on économique de l'Allemagne. Le risque de guerre qui
ccapare toute notre attention est *pour le moment* (nous

soulignons), comme l'a fort bien montré Wladimir d'Orm son, le moins pressant. On ne fait pas la guerre avec hommes seulement, fussent-ils exaspérés. Le plus sûr vaincre doit-il être certain de trouver milliards sur milliar il doit savoir qu'il s'expose à un désastre monétaire, à monceaux de morts et de ruines. Fâcheuse entrée de j pour une dictature qui, comme toutes ses pareilles, a tou redouter d'un avenir contraire. Expédients des turbulent démocraties en mal de jeunesse, ou des vieilles monarch tombées dans l'impuissance, les dictatures vivent déjà da une telle instabilité que les grands chocs ne leur vale rien.

Le centre de l'Europe est à cette heure « un marécage Que ceux qui en sont proches ne se flattent pas d'échapp aux miasmes.

Il n'y a pas que de la charité à soigner un voisin qui a gale.

Il faut ajouter un mot.

Je disais que ce n'est pas seulement au général « Dése poir » qu'Hitler doit sa fortune. C'est aussi, qu'on excuse bizarrerie du terme, au général « Humiliation ». Il est grand recruteur des social-nationalistes. Et c'est pour motif que leur nombre pourrait bien grossir encore.

Or nous n'y avons évidemment aucun intérêt.

Cependant il faut dire sans ambages que nous y trava lons sans le vouloir. Un thème banal, dans les journa allemands et italiens, est l'affirmation que la France pra que la politique de la peur. On y relève avec joie les mar festations de notre presse obsédée par une prochaine invasi due à Hitler. Les partis, chez nous, spéculent aussi sur effet de panique. Soyons bien persuadés que notre inquiétu est fort agréable à ceux qui ne nous aiment pas, et que ri ne peut grandir un homme en Allemagne comme la crair qu'il inspire à la France. La pensée qu'ils font trembler leu vainqueurs est délicieuse aux vaincus. C'est une revanche bon compte et sans dommage. Je demande qu'on y réfléchiss La soi-disant « peur de la France » fait la moitié du succ d'Hitler.

C. A. R.

« *La guerre est pour demain* »

..Ludwig Bauer est, nous dit-on, un écrivain viennois en Suisse depuis quelques années. Sans doute les es dont la traduction est offerte aujourd'hui au public çais auraient-elles pu être écrites par un Robert de rs, si la France avait été amoindrie et bouleversée ınt que l'Autriche. M. Bauer est un journaliste très lant. Son titre, à la fois une affirmation, une excla- ion et une interrogation, suffirait pour en avertir. ı livre (1) est plein de formules frappantes, ingénieu- souvent exactes, parfois aussi plus clinquantes que fondes. Mieux encore, M. Bauer est un homme de bon s et de bonne compagnie, qui n'est dupe d'aucune sion, collective ou individuelle, qui ne se livre à aucun ntage. La rencontre est rare et il faut s'en réjouir, car e prouve qu'il existe encore des hommes pour lesquels re civilisation conserve sa valeur. L'esprit de société, ouvent condamné, est-il autre chose, dans sa forme la s élevée, qu'un reflet de la charité chrétienne? Les ançais accepteront de la bouche de M. Bauer quelques ités assez dures. Mais il serait intéressant, et sans doute ristant, de connaitre l'accueil fait à ce livre en Europe ıtrale.

Que la guerre soit pour demain, cela dépend de nous. Bauer nous l'assure; il n'est pas inutile en effet de le béter, ni de montrer la guerre dans son horreur : Dans le cas le plus favorable, le monde deviendrait une ste Chine, en proie aux pillards, aux épidémies, aux néraux. » L'auteur fait une revue des espoirs de paix, is des dangers de guerre. Celle des espoirs est brève :

(1) Ludwig Bauer, *La guerre est pour demain*, traduit par Raymond nry. 1 vol. in-12, Grasset.

la Société des Nations, qui a pour plus grand défaut ne pas exister, car les États ne considèrent les réunic de Genève que comme une obligation mondaine ; le pa fisme (on est prié de ne pas rire) ; les international blanche, rose ou dorée, toutes plus ou moins absorb par l'État, enfin, dernier frein, quasi physique, l'épo vante que la guerre inspire encore à la majorité c hommes. M. Bauer réclame un plan quinquennal de p duction de la peur.

Les dangers sont plus nombreux. Tout d'abord, V sailles et les traités. Non pour des questions de répar tion de richesses ou de rectification de frontières, car « n'existe pas de frontières équitables », mais parce que c traités ont été dictés par la haine, mauvaise conseillè parce qu'ils « garrottent au lieu d'unir » et qu'ils font d ennemis où ils devraient faire des associés. Puis Léni et son héritage : le communisme est une foi qui ent prend de modeler et de transformer une série de peupl cent cinquante millions d'hommes ; son succès sera u tentation — pour le moujik, de conquérir l'Europe pour les masses malheureuses, d'imiter la Russie. Muss lini et son fascisme : un pseudo-succès et une force ill soire, mais une menace de « marche sur l'Europe » si l circonstances y prêtent ou s'il ne reste plus d'autre re source au dictateur pour se tirer d'embarras. L'Amériq et la machine, l'égoïsme et Babbitt fabriqués en série. l réveil des peuples d'Asie qui s'emparent de nos techn ques. La France « contre l'avenir », aveuglément host à tout mouvement, à tout changement, parce qu'e craint de perdre quelque chose, sans cesse sur la défe sive, à la recherche d'une sécurité introuvable, borne têtue, « abonnée aux miracles » certes, mais se disa que « Jeanne d'Arc pourrait bien finir par se lasser ». « L Français, inquiets et en proie au doute, cherchent par l moyens les plus divers à réaliser l'impossible : le mon mis sous un globe de verre. » L'Allemagne : le dang allemand est avant tout « le monstrueux filet de menso

» que les Allemands se sont volontairement jeté à la
:. Voici les mensonges dénoncés par M. Bauer : Ce
t les autres qui ont fait la guerre en 1914 ; le « tribut »
Versailles est cause de la crise économique ; pas de
x possible sans revision ; l'Allemagne a droit au désar-
ment des autres ; ce qui est allemand est à nous.
uation inextricable, ajoute M. Bauer, car les Allemands
plus intelligents ont toujours peur de ne pas paraître
ez Allemands. Enfin deux autres périls d'ordre géné-
: d'une part, ce que murmurent, paraît-il, quelques
litaires : « Il suffira, ce qui est aisé, d'anéantir par sur-
se les principales villes ennemies. En un jour la guerre
a finie, sans dégâts, sans souffrances pour notre pays,
i ne s'apercevra de rien. » D'autre part, le chômage et
misère, qui poussent les masses au désespoir. Le machi-
sme, les méthodes modernes de production, ont multi-
é les richesses, mais les États jaloux de leur indépen-
nce, aujourd'hui malfaisante, ont clos leurs frontières
s'opposent de toutes leurs forces à une organisation du
avail et à une répartition des biens rationnelle.

Ce qui amène M. Bauer à proposer le seul remède qu'il
ge efficace : la création d'un super-État, devant lequel
effaceraient les états particuliers, qui serait seul capable
e garantir la sécurité, par conséquent d'exiger le désar-
ement, et d'organiser l'économie dirigée. « Les diffi-
ultés ne résident point dans le domaine technique, écrit
I. Bauer ; ce qui manque, c'est, dans le cœur humain, la
olonté de renoncer à l'État sous son ancienne forme. »
i dans le cœur humain il n'existait pas d'autre obstacle !

Le chapitre consacré à « l'internationale la plus
ncienne » témoigne d'un réel souci de l'équité. M. Bauer
econnaît dès les premières lignes que : « L'Église catho-
ique est en Allemagne le seul rempart qui empêche
encore l'irruption des barbares. » Mais il écrit un peu plus
oin :

Cependant, autour (de l'Église), la machine se charge désormais
de faire les miracles. Le ciel appartient aux informations de la

T.S.F. Le klaxon des automobiles et la sonnerie du téléphone refoulent les voix intérieures. Déjà la science travaille sans relâche à fabriquer de la vie et à évincer le Créateur. A la place de théories simplistes, nous avons pris conscience de rapports et d'enchaînements multiples et, devant ces nécessités d'un univers changé, devant cette égalité des sexes, devant la limitation des naissances, devant la liberté morale, il y a un dogme qui ne correspond nullement à de pareilles exigences.

Voyons, Monsieur Bauer, vous n'êtes pourtant pas simpliste... Comment un observateur du dehors, plutôt bienveillant, peut-il commettre de pareilles bévues ? Il ajoute :

On se rappellera que des catholiques gouvernent, que des partis catholiques soutiennent les ministères, que des millions de gens continuent à voter pour eux. Mais n'oublie-t-on point combien ce catholicisme est peu « vécu », combien il est une habitude et une forme commode de la domination plutôt qu'une force engendrant les révolutions et montrant la voie à suivre?

Catholiques, demandons-nous cette fois si M. Bauer n'a pas quelque peu raison.

ALBERT GARREAU.

La communauté internationale et le droit de guerre

Les hommes politiques qui discourent en ce moment sur les rives du lac Léman autour de la meilleure méthode pour écarter du monde le spectre « détesté des mères », trouveront dans l'essai politique de don Luigi Sturzo sur *La communauté internationale et le droit de guerre* (1) beaucoup d'arguments inédits pour persévérer... Malgré leur zèle, le problème du désarmement n'a pas encore perdu son caractère théorique : les essayistes peuvent encore s'exercer autour du sujet; mais

(1) Bloud et Gay, éditeurs (*Cahiers de la Nouvelle Journée*).

s méditations ne pourront porter de fruits qu'à la condi-
de se placer sur le plan sociologique, historique et juri-
e, et non plus sur un terrain abstrait.

est sur ce plan que don Sturzo s'est placé, en consacrant
étude aux lois de la vie internationale, et à la guerre
sidérée dans le système actuel des rapports entre les peu-
. Des différentes théories de la guerre analysées par lui
un esprit critique et original, une théorie personnelle
gît à la fin, justifiant la condamnation du fléau.

a théorie de don Sturzo est résumée dans cette définition :

guerre advient en tant qu'elle fait partie d'une certaine struc-
sociale, et, en tant qu'appartenant à celle-ci, elle ne peut pas
as être tenue pour légitime, lorsque sont remplies les formali-
et observées les conditions essentielles qui répondent à la cons-
ice collective d'un milieu donné, ainsi qu'aux coutumes et aux
ventions préétablies.

Cette définition s'écarte des théories traditionnelles qui
ntifient le phénomène social avec la nature humaine. L'au-
r exclut tout rapport essentiel et inéluctable entre cette
ture et la guerre. Si un rapport apparaît entre ces deux
mes, il ne peut être que contingent, historique, par con-
quent sujet à l'évolution. Comme toute autre institution
ciale, comme l'esclavage, la polygamie, la vengeance, la
erre est le reflet d'une situation concrète ou d'un moment
nné du processus historique. D'autre part, la conception
l'usage légitime de la force dans les conflits entre les col-
ctivités humaines « ne repose pas sur des idéologies abstrai-
s du temps et de l'espace, hypostasiées ensuite, comme les
ées de Justice, de Raison d'État ou de Lutte biosociologi-
e ». Il est simplement relatif « aux éléments concrets et
riables du processus historique, c'est-à-dire à l'accomplis-
ment de formalités et à l'observation de conditions répon-
nt à la conscience collective d'un milieu et d'un temps
onnés, ainsi qu'aux conventions préétablies ».

Ce relativisme historique implique comme conséquence
ypothétique, mais théoriquement logique, la possibilité
écarter la guerre. Pour don Sturzo, il ne s'agit donc pas de
émontrer cette possibilité par un argument logique, tiré du
ractère rationnel de sa théorie ou de sa conformité aux
xigences de la morale, de la psychologie ou du bien social :

non, il reste sur le terrain historique-sociologique et il cherche dans l'histoire des faits capables de nous éclairer.

Prenons l'exemple de l'esclavage qui était justifié jadis par des philosophes et des moralistes. Vers la fin du XVIIIe siècle, Venise, Gênes, Palerme et Naples possédaient encore des marchés d'esclaves : la guerre de Sécession en Amérique remonte à 1865 à peine. Cependant, aujourd'hui, l'esclavage a disparu en tant qu'institution sociale légitime et, s'il en reste des traces quelque part, il n'en est pas moins considéré comme un crime. Cet exemple permet de préciser les termes du problème : aucune difficulté rationnelle ne s'oppose à la possibilité que la guerre à son tour disparaisse *en tant qu'institution juridique*.

En procédant à l'inventaire des obstacles qui s'opposent aujourd'hui à la suppression de la guerre, M. Sturzo est amené à les classer en trois catégories où l'on retrouve des problèmes que la dernière conflagration mondiale a engendrés ou rendus plus aigus. La première catégorie est constituée par des questions qui ont un caractère de revendications nationales : le couloir de Dantzig, la Haute-Silésie, la Bessarabie, la Dobroudja, la Transylvanie. Les nécessités démographiques caractérisent la seconde catégorie, où l'on rencontre deux problèmes particulièrement graves : celui de la Méditerranée qui pose en antagonistes la France et l'Italie, et celui du Pacifique avec la Chine, les États-Unis, la Russie et le Japon. Une dernière catégorie rassemble des questions économiques liées aux questions démographiques. Le problème de la guerre dans sa valeur actuelle se réduit, en somme, à la solution de ces groupes de problèmes.

Pratiquement, il s'agit d'envisager une modification graduelle de l'état de fait et de droit déterminé par les guerres.

Cette modification est-elle possible? Quand les rapports entre les peuples se modifient, il est naturel que même les traités qui règlent ces rapports subissent des revisions. Malheureusement, un état d'esprit déplorable s'oppose à cette métamorphose : les peuples qui ont tiré des avantages de la guerre n'admettent pas qu'on discute à nouveau les résultats qu'ils ont acquis : les autres, au contraire, placent dans la revision tous leurs espoirs...

Il est avéré, en tout cas, que l'évolution économique et politique du désarmement reste subordonnée à une transfor-

mation psychologique. Déjà on peut remarquer la formation d'une nouvelle mentalité collective dont le caractère le plus typique est celui-ci : la Nation qui, comme la Liberté et l'Indépendance, a été, pendant un siècle et demi, l'idéal des peuples, ne suffit plus à satisfaire leurs aspirations. La conscience moderne a déjà entrevu la possibilité d'une organisation internationale stable et effective. L'idéal national marqua jadis un progrès sur les idées de dynastie et d'aristocratie : il signifie aujourd'hui un retour en arrière par rapport aux idées de liberté, de démocratie, de solidarité internationale.

Hier l'idée d'une société chrétienne des peuples semblait un retour au moyen âge, aujourd'hui l'idéal chrétien se lie à celui d'une société pacifique des peuples contre le nationalisme considéré comme un vrai paganisme.

Une fois entrevu par les peuples, l'idéal de la paix stable ne peut plus être supprimé.

Quand même réapparaîtraient les passions belliqueuses et nationalistes, il y aurait des partis et des hommes pour se lever contre toute éventualité de guerre au nom de la réalité concrète des divers pactes, au nom d'un idéal : *l'internationalisme sans jamais plus de guerre.*

On ne peut pas en douter : les conditions psychologiques et économiques des peuples rendent actuelle l'idée morale d'une solidarité pacifique entre eux. Cette idée a déjà trouvé une forme concrète dans la Société des Nations, dans les différents pactes, de même que dans les autres tentatives ébauchées pour supprimer la guerre. A ces efforts d'ordre pratique, il faut ajouter la poussée de la pensée humaine qui, ébranlant les préjugés millénaires, enracine la conviction que l'œuvre commencée à Genève ne pourra pas ne pas atteindre son but qui consiste dans le fonctionnement d'un organisme international permanent et dans la suppression du droit de guerre.

Peut-être quelques-uns trouveront-ils ce message de don Sturzo trop optimiste. Mais l'optimisme n'est-il pas, selon l'expression de Gœthe, un hommage rendu à la nature humaine ?

DOMENICO RUSSO.

Pour et contre Moscou

Quelques livres récents

Après Lénine, le bolchévik le plus bolchévik, c'est Trotsky Voici un livre (1) où son marxisme se donne la plus franch et la plus cynique carrière. Ce n'est en somme, qu'un lon plaidoyer pour une conception rigoureusement et intégrale ment mondiale du communisme. « L'heure de la disparitio des programmes nationaux a définitivement sonné le 4 aoû 1914... Un programme communiste... doit prendre directe ment pour point de départ l'analyse des conditions et de tendances de l'économie et de l'état politique du monde, pri ses comme un tout, avec leurs liens et leurs contradictions c'est-à-dire avec la dépendance mutuelle opposant ses com posantes entre elles. » (p. 96) L'homme qui a écrit cela n manque pas d'intelligence.

D'ailleurs, intelligence d'Occidental : lucide, critique, logi que... Plus on fréquente Trotsky, plus on s'aperçoit que s pensée est aux antipodes du génie russe. Lui-même avou sans vergogne sa méfiance à l'égard de la Russie. Il détest les civilisations à racines profondes, mais, alors même qu'i s'occupe à les déraciner, il préfère leur solidité séculaire l'instabilité des Slaves : « Nous ne nous acheminerons vers l voie de la véritable construction du socialisme qu'après l conquête du pouvoir par le prolétariat des pays *les plus avancés*;... il faut travailler à cette réalisation sans relâche et en se servant de deux leviers : l'un court, celui de nos effort économiques à l'intérieur; l'autre long, celui de la lutt internationale du prolétariat. » (p. 160)

Le pessimisme de Trotsky n'est qu'apparent, puisqu'il es tourné vers l'action. Celui de G.-K. Loukomski (2) est passi

(1) Léon Trotsky, *L'internationale communiste après Lénine*. Rieder
(2) G.-K. Loukomsky, *Les Russes*. Bibliothèque générale illustrée Rieder.

emble (ce qui est plus franchement russe) se complaire
s sa propre amertume. Œuvre d'artiste et de psychologue,
livre de Loukomski est aussi un bon résumé d'histoire.
is le chapitre sur « la religion » est terriblement simplifié.

. de Goulévitch (1) s'efforce de réparer les injustices dont
sarisme déchu est si souvent la victime dans l'opinion. Il
éussit plus d'une fois, et l'effort est émouvant. Mais il y a
événements qui ressemblent à des verdicts, et ce ne sont
les statistiques accumulées dans cette étude qui paraissent
fire à exiger la revision du verdict de 1917. Les chiffres
rlent trop ou trop peu.

Réquisitoire pour réquisitoire, je préfère celui de Grég.
non, bien qu'il emprunte la forme du roman (2). Il y a
oins de documents et, peut-être, plus de réalités. Il faut
oir lu ces pages pour deviner ce que fut la révolution bol-
évique dans les petites villes et chez les petites gens.

Tout au contraire, le roman de Léonide Léonov (3) est au
vice de Moscou. L'on s'accorde généralement à reconnaître
ce tout jeune auteur des dons remarquables. Cependant,
réalisme sale et raffiné tout ensemble, et quelques scènes
asphématoires, déshonorent son livre.

Dans la préface qu'il a écrite pour « les Blaireaux »,
axime Gorki parle du « périple de contradictions... que
rcourut Dostoïevsky » (p. 11). Après cent autres critiques,
to Kaus tente d'expliquer ce chaos (4). Il a même décidé de
raître, coûte que coûte, original et profond. L'originalité
ait méritoire, et on peut reconnaître que l'auteur y par-
ent à force d'intuitions confuses et à coup de contrastes.
uant à la profondeur, chacun sait qu'elle est de deux sor-
s : l'une évoque l'abîme, et l'autre sonne le creux.

(1) A. DE GOULÉVITCH, *Tsarisme et Révolution*. Librairie de la Revue
rançaise, Alexis Rédier.
(2) GRÉGOIRE SIMON, *Les Juifs règnent en Russie*. Rieder.
(3) LÉONIDE LÉONOV, *Les Blaireaux*, traduit du russe par Maurice
aryanine, avec une préface de Maxime Gorki. Rieder.
(4) OTTO KAUS, *Dostoïevsky et son destin*. Rieder.

Voici enfin un reportage soviétique (1), intéressant com tout récit de voyage, et dont la géographie humaine p tirer profit, mais dont personne ne prendra au sérieux conclusions. Il est juste de concéder que, probablement, traduction trahit le texte russe, mais cela ne change ric la pensée qui paraît, malgré un certain effort d'ingénu bien primaire. On ne peut que sourire quand Pilniak se pla de ce que « les glaces du moyen âge tiennent encore bon da le froid des siècles de barbarie » (p. 152), quand il se déle au contraire à la pensée qu'à Stalinabad, « l'électricité..., l' phalte..., les concerts symphoniques et les conduites d'e furent terminés pour l'anniversaire d'octobre 1930 » (p. 15 et quand il proclame (c'est la dernière phrase du dern chapitre) que « l'histoire humaine au Tadjikstan est produ par l'usine chimique du socialisme » !

Ne soyons pas trop étonnés. Ce langage n'est pas celui d' Trotsky, ni même d'un Staline, mais c'est celui de beauco de militants, là-bas. Ne sourions pas trop, non plus. La se tise est terrible quand elle est révolutionnaire, et le path des clubs de province ne faisait rire personne en 93. N point dans les chefs qui l'ont préparé, mais dans la mas des soldats qui l'ont réalisé, peut-être même en son fon l'avènement du communisme est la revanche des primair

Lille.

F. Florand, O. P.

(1) Boris Pilniak, *La septième République, le Tadjikstan.* Rieder.

LETTRES

POUR LE CENTENAIRE DE GŒTHE

J. LAGRANGE, O.P. *La religion de Gœthe.*

Notre intention n'est pas d'ajouter notre flot au déluge de publications par lequel on a commémoré en France le centième anniversaire de la mort de Gœthe. Plutôt désirons-nous aider le lecteur à se diriger sur cet océan aux courants contraires, en précisant quelques directions maîtresses.

La question que pose d'ailleurs le P. Lagrange, et à laquelle il répond avec sa pénétration coutumière, n'intéresse pas seulement la personne du grand poëte ; elle commande l'interprétation profonde de son œuvre.

OÏS STOCKMANN, S.J. *L'héritage de Gœthe.*

Un des meilleurs spécialistes de Gœthe en Allemagne nous dit ce qui, dans l'œuvre du poëte, du savant et du penseur, mérite d'être considéré comme un héritage durable.

ANCELET-HUSTACHE. *Pour un classicisme plus largement humain.*

Gœthe allemand ? Gœthe gréco-latin ? N'allons pas, à propos de Gœthe, ressusciter la Querelle des Anciens et des Modernes ! Mais plutôt que le poëte de *Werther* et d'*Iphigénie* nous aide à nous élever au-dessus de cette mêlée... littéraire.

LBERT GARREAU. *Du culte rendu à Gœthe.*

Devant l'outrage de certains « hommages », il est bien permis de ressentir quelque chose du zèle de Polyeucte !

NDRÉ GEORGE. *Autour du centenaire.*

A travers livres et revues.

La religion de Gœthe

Jean Wolfgang Gœthe, le grand Gœthe, est mo
Weimar le 22 mars 1832, âgé de quatre-vingt-trois
Depuis le début de cette année, toutes les revues —
ne dis pas seulement d'Allemagne — mais du mo
entier, spécialement de France, ont célébré sa gloire.

Il nous a paru qu'il ne serait pas déplacé de lui co
crer quelques pages dans cette revue. Pour ne pas t
sortir de notre domaine, c'est de sa religion que n
souhaitons entretenir ses lecteurs.

Il eût été plus agréable et plus facile de célébrer
génie poétique, de louer le don incomparable, cultivé
lui avec tant de soins, d'observer la nature, d'en rep
duire les traits avec une mesure, un tact, un relief
reflètent la lumière de la Grèce, alternant cependant a
le clair-obscur des forêts de la Germanie, et toujours s
rhétorique. La louange a été d'autant plus unanime qu
s'est complu à saluer en Gœthe un génie universel, t
jours admiré, toujours vivant. Une voix discordante s
élevée, celle de M. Denis Saurat, pour nous avertir
« le corps de son œuvre est mort... *Faust* est informe
absurde. *Werther* est sot, *Hermann et Dorothée* est
platitude (1) ». Mais M. Saurat annonce aussi la fin
Christianisme. Les gens qu'il tue se portent assez bi

(1) *Nouvelle Revue Française*, mars 1932, p. 573 (Hommage à Gœt
à laquelle nous renverrons plus d'une fois.

lontiers nous joindrions notre voix au concert des élo-
qui de Weimar s'est répandu partout. Et ce n'est pas
fluence de la France que nous aurions voulu honorer
lui, comme l'ont fait quelques Français. Non, Gœthe
bien un Allemand, le plus grand des écrivains de son
ys, universel parce que tout homme qui incarne le
nie d'une grande nation appartient au monde entier.
beauté qui est de tous les temps est aussi de tous les
ys (1).

Cet hommage rendu à Gœthe, nous sommes bien obligé
changer de ton pour parler de la religion du grand
ète. Ce n'est pas que nous entendions substituer la
tire au lyrisme, entraîné par quelque antipathie contre
s voisins. Lorsqu'on célébra en grande pompe officielle
centenaire de Voltaire en 1878, les catholiques protes-
rent au nom de la religion et de la morale, et même du
éritable esprit de notre peuple, contre l'écrivain spiri-
el dont la verve endiablée n'atteignait qu'un naturel
e surface, qui ne soupçonnait pas la profondeur de l'âme
ançaise et était incapable de rendre la vie à une littéra-
ire de convention. Nous ne sommes pas moins libres
vec Gœthe, sans aucun dessein malveillant.

Plutôt serions-nous exposé à la tentation toute con-
raire de l'interpréter avec trop d'indulgence, et, comme
isaient les théologiens, pieusement.

Son attrait est si prestigieux qu'au sein des confessions
hrétiennes plusieurs ne seraient pas fâchés de le ranger
armi eux. C'est ainsi que, parmi les Allemands, M. Ernst
Robert Curtius déclare qu' « il est le premier classique
rotestant (2) ». Mais c'est à la condition d'ajouter qu'il

(1) Il est vrai cependant que la France par sa culture raffinée, l'Angleterre par Shakespeare, l'Italie par son climat et son peuple vivant au soleil, ont contribué à la perfection de son œuvre.

(2) *NRF.*, p. 340.

« a dépassé le protestantisme ». Nous autres catholiques n'admettons pas qu'on puisse « dépasser le catholicisme ». Mais M. Curtius se fait gloire « que seul un protestant, et peut-être, seul un protestant allemand, peut s'élever à une vue aussi ample (1) ». Cette ampleur qui prétend glorifier Gœthe suppose un syncrétisme qui serait pour nous la négation de la religion.

Parmi les catholiques, M. le Chanoine Mugnier nous paraît trop indulgent, d'une autre manière, s'étant persuadé que le second *Faust* « s'achève par des chants presque dignes du mois de Marie (2) », et que Gœthe a donné au sentiment de la mélancolie « sa signification la plus élevée qui est l'impossibilité pour l'âme humaine de se contenter ici-bas, et le besoin qui la presse de chercher ailleurs et plus haut la raison d'être de sa destinée ». Il le rapproche de Chateaubriand.

Ce travestissement de Gœthe en René, soupirant après les « orages désirés » qui l'enlèveront à une existence décolorée, impuissante à satisfaire ses aspirations et sa mélancolie, étonnera ceux des admirateurs de Gœthe qui lui font honneur d'avoir si bien compris l'intérêt de la vie présente, la joie de vivre cette vie, savourée en artiste.

Sur quoi serait fondé ce sentiment catholicisant, comme on dirait aujourd'hui ? Surtout sur le personnage de Marguerite et les cloches de Pâques. C'est à peu près tout ce que le gros du public français connaît de Gœthe, et par le *Faust* de Gounod. Il est certain que rien ne révèle mieux l'intensité du sentiment catholique que l'émotion

(1) *Loc. l.*, p. 341. Notons d'ailleurs qu'aucune page de Gœthe ne rend un son protestant comme le premier *Faust* rend un son catholique. Cependant, en lisant les *Affinités électives*, j'ai eu l'impression qu'il a voulu esquisser dans Ottilia le type d'une jeune sainte protestante.

(2) *NRF.*, p. 557.

Docteur Faust lorsqu'il écarte de ses lèvres la coupe le, au matin de la Résurrection. « Le Christ est res-:ité », chantent les Anges, « qu'il se réjouisse, le mor-que le péché funeste, dégradant, héréditaire, tenait haîné ». *Faust* est touché de ces accents lointains ; la de son enfance remonte du fond de son cœur, ses lar-; coulent, la terre l'a reconquis, grâce au ciel.

A quel point cet attendrissement est catholique, on le ıprenait quand on voyait à Vienne les soldats en armes, fusil couronné de branchages pacifiques, faire escorte Saint-Sacrement dans la douceur du soir le Samedi-int. Tous les passants se saluaient les uns les autres s se connaître : *Christ ist erstanden*, le Christ est res-cité !

Que conclurons-nous des sentiments intimes de Gœthe? t-il vraiment écrit ces vers sous la grâce du catholi-me (1) ? Cette péripétie, première touche d'une conver-n, serait-elle donc en contradiction avec tant d'autres droits qui expriment pour le catholicisme un froid dain?

La même question a été posée à propos d'Euripide. près qu'Eschyle avait laissé peser sur les âmes la dure i du destin, que Sophocle avait rendu justice aux dieux, évoyants et bons, Euripide n'avait cessé de susciter ıns son auditoire le doute sur l'existence des dieux, ême de ce Zeus suprême, qui se confondait peut-être vec l'éther. Et voici que dans sa tragédie des *Bacchan-s*, le poète sceptique s'exalte comme s'il était animé une fureur dionysiaque, applaudissant au meurtre roce de l'impie Panthée par sa mère enivrée d'un trans-ort religieux. Euripide, vieillissant, avait-il donc fait

(1) Le premier *Faust*, il est vrai longtemps médité, n'a été publié u'en 1798.

amende honorable de ses doutes? Non, il avait cédé à tempérament de poète tragique, lui le plus pathétique tous, et les sentiments dont ses personnages de la sc devaient être possédés, créés, versés en eux par son â passionnée, nous donnent l'illusion qu'il en était vraim animé lui-même.

Ainsi Gœthe. Dans un sujet où le catholicisme est jeu, lorsque Marguerite soupire au rouet ou pleure faute devant Dieu en implorant Marie, lorsque Migr laisse entrevoir une piété italienne, on dirait qu'il l infuse les sentiments dont il vit. Illusion. Ce sont les je de son imagination qui provoquent ces transports où l' croit entendre battre son cœur. Ne disons pas, si vo voulez, que c'est « littérature » ; c'est du moins le char magique de la poésie qui nous séduit et risquerait de no égarer.

Mais alors ne faudra-t-il pas interpréter de la sorte passages hostiles à la religion? Quelquefois peut-êt Mais Gœthe a trop souvent manifesté dans ses mémoir *Poésie et Vérité*, — que nous nommons en français par scrupule qui nous honore : *Vérité et Poésie*, — dans ses l tres, dans ses conversations, dans toute son attitude, qu était, comme le disent à peu près tous ceux qui l'c vraiment approché, « aux antipodes de l'esprit chr tien ».

Cette hostilité allait-elle jusqu'à la haine et au mép du Christianisme? J'ai lu autrefois dans une édition Gœthe cette ligne atroce : « Je hais le tabac, les punais et la Croix (1). » La croix n'était pas écrite en toutes le tres, mais représentée par un signe qui n'était pas la cro

(1) Je n'ai pas su la trouver dans l'édition du Jubilé en 40 volum la seule dont je dispose ici. M. André Suarès (*NRF.*, p. 403) suppo l'existence de cet apophtegme, mais sans rien citer.

mée, pour laquelle aujourd'hui Gœthe ne serait pas bénin.

aut-il donc entendre que le Christianisme tout entier nspirait une répugnance instinctive, ou dirons-nous M. Curtius que cette sortie reflète « des agacements es impatiences momentanées (1) », en d'autres termes, t qu'une boutade?

ous ne serons pas si indulgent, tout en reconnaissant Gœthe n'est pas tombé dans la manie de ces sectai- qui consacreraient volontiers leur vie à disséquer le rist sur son autel. Sa nature aristocratique, son dessein été de garder les formes, l'amour de l'ordre que le ristianisme représente à un si haut degré, l'ont pré- vé de cet anticléricalisme forcené et vulgaire. Pour- t il y a dans le catholicisme surtout un élément — entiel — qui lui était absolument antipathique, je veux re l'humilité, l'abnégation, la souffrance acceptée avec hour, surtout la souffrance volontaire pour s'unir à l'ex- ation du Christ. Il s'est plaint de n'avoir eu que de res instants de bonheur. Il n'a donc pas tenu à lui, car a tout fait pour éviter non seulement la souffrance, ais même cette sympathie active qui apporterait à l'âme uelque trouble (2). Quand son pays était soulevé tout ntier pour secouer le joug français, il étudiait tranquil- ment la théorie des couleurs. Il faisait grise mine au omantisme, poésie maladive, poésie de lazaret, dont il ne oulait pas être infecté. Quand on parle des avanies qui ui ont été infligées par son souverain Charles-Auguste, u par les gens de la cour mieux nés que lui, on en exa- ère sûrement la gravité et surtout la portée. On lui

(1) *NRF.*, p. 341.
(2) Sur cette pusillanimité et les fuites de Gœthe pour n'être pas bligé de compatir, on a vu des traits amusants dans le bel article e M. Robert d'Harcourt sur « la Sagesse pratique de Gœthe » *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1932).

prête les sentiments démocratiques du Ruy Blas de Victor Hugo. Avec son respect de la hiérarchie, il jugeait naturel de maintenir la distance entre lui et ses inférieurs, et ne s'étonnait pas qu'on le traitât lui aussi selon son rang, non sans rendre justice à l'auréole du poète qui le mettait au-dessus de tous. Enfin, on sait avec quel soin méticuleux il pansait les blessures qu'il avait reçues de l'amour. On ne peut se dispenser ici de répéter le mot célèbre : Poésie est délivrance. Il guérissait son cœur malade en inoculant le poison à un personnage fictif. Werther en mourait, à l'instar du jeune Jérusalem, pauvre hère, mais le poète s'évadait, courait à de nouveaux plaisirs, suivis de nouvelles douleurs, toutes sensations ferment de poésie. En cela, est-il permis de le dire, il me paraît bien inférieur à Heine, qui a si obstinément cultivé sa douleur et prolongé son martyre. On admire beaucoup le galop triomphal du cheval qui portait Gœthe, beau comme un demi-dieu, vers le presbytère de Sesenheim où il a séduit et abandonné la tendre Frédérique. On devrait plutôt être révolté de cette exploitation, au profit des muses, d'une passion qui chez Frédérique dura toujours. Quel contraste avec Henri Heine, méconnu par sa cousine Amélie, laissé de côté pour un brave employé de banque qu'elle préféra à un poète de génie, si même elle comprit ce génie ! Il n'avait pas recours à la poésie pour adoucir son mal ; il l'envenimait plutôt, associant toute la nature à sa plainte, comme si elle devait souffrir avec lui. Je ne vois pas de lied de Gœthe aussi proche de la pure poésie que les larmes de Heine. Écoutez celui-ci, dont le choc final est si douloureux :

J'ai pleuré durant un songe;
Je rêvais que tu gisais dans la tombe.
Je me réveillai, et les larmes
Coulaient encore le long de mes joues.

J'ai pleuré durant un songe;
Je rêvais que tu m'avais abandonné.
Je me réveillai et je pleurai
Longtemps encore amèrement.

J'ai pleuré durant un songe;
Je rêvais que tu m'étais toujours attachée.
Je me réveillai, et le torrent de mes larmes
Coule encore toujours.

N'est-ce pas là un de ces purs sanglots qu'Alfred de
isset rangeait parmi les chants immortels, semblable à
plainte désolée de la Françoise de Dante : « Il n'est pire
uleur que de songer à la félicité quand on souffre. »
Voilà ce qu'on ne trouve pas dans Gœthe.
Tout dans sa nature personnelle, dont il s'occupait uni-
ement pour en développer les énergies, protestait con-
e la doctrine de la Croix.
Mais cela ne l'empêchait pas de comprendre la beauté
Christianisme et ses avantages pour représenter la
livrance de l'âme.
Jusqu'à présent nous n'avons acquis que des résultats
surface : la sympathie de Gœthe pour le Christia-
isme source d'innocence et aussi de repentir, et d'autre
rt sa répugnance invincible pour l'austérité de la Croix.
nous faudrait pénétrer plus à fond, et découvrir sa con-
iction intime, par quelle doctrine il était arrivé à conci-
er ces contraires, car il s'efforçait en tout de conserver
ans son âme l'harmonie. Nous passons sur certaines
npressions mystiques et presque théosophiques de sa
eunesse, qui n'ont pas laissé de traces en lui. Même ainsi
otre tâche n'est point aisée.
Ce n'est pas assez de constater que Gœthe n'a rien d'un
édant, fier de ses connaissances et qui les étale. Il n'est
même pas un professeur, obligé de s'exprimer clairement.
Osons ajouter qu'il n'est pas un philosophe acharné

méthodiquement à la poursuite du vrai qu'il proposera
formules. L'Allemagne, à tort ou à raison, beaucoup à t
et un peu avec raison, est fière des philosophes qui o
fondé sa réputation de peuple penseur au début
XIXe siècle : Kant, Fichte, Schelling, Hegel. Gœthe ét
trop pénétré de la réalité des choses pour s'attacher
phénoménisme de Kant. Il était trop peu patriote po
sympathiser avec Fichte, le vrai fondateur peut-être de
grandeur prussienne. Schelling avait de commun avec l
l'amour de la nature, mais Gœthe, plus âgé, n'avait pas
le lui emprunter, d'autant que le philosophe n'a mêm
pas osé soutenir ses conceptions indécises contre l'asce
dant de Hegel. Au lieu que la France, quand elle s'est mi
à l'école de l'Allemagne, ne dépassait pas ordinaireme
les leçons de Kant, l'Allemagne protestante a cru s'élev
à une compréhension plus profonde des choses en appr
nant de Hegel l'identité des contraires, et tant d'aperç
sur l'histoire qui ont abouti à la notion absolue de l'Ét
où elle se complaît encore. Gœthe est demeuré si étrang
à ce mouvement qu'on éprouve quelque difficulté à
rendre à l'évidence des dates, car enfin il a survécu
Hegel (1). Depuis longtemps il se croyait dispensé par so
génie et par sa gloire de changer son opinion sur la natu
des choses. Il se sentait obligé à tendre toujours à la pe
fection de ses facultés; mais cette perfection n'exigea
pas le renversement de ses conceptions fondamentales,
vers sa vingt-cinquième année il se rangea sous l'empi
de Spinoza (2). Non qu'il se soit soucié de raisonner cet

(1) D'ailleurs plus jeune (1770-1831).

(2) Ce fut au temps de ses premières relations avec Jacobi (dès 177
quand tous deux étaient tourmentés par les problèmes métaphysiqu
que Gœthe commença de se donner à Spinoza : « Cet esprit qui a a
sur moi d'une façon si décisive, et qui devait avoir une si gran
influence sur toute ma manière de penser, était Spinoza » (*Dichtu
und Wahrheit,* XIV, éd. du Jubilé, t. XXIV, p. 216).

iction par des arguments coordonnés ni de l'enrichir es propres acquêts. Il n'était pas philosophe, avons- dit, il était poète, et il n'a été donné qu'à Platon de ler le problème de l'être dans toute sa précision la abstraite, et de le rendre attrayant par un style nanteur.

œthe, décidé à aller jusqu'au bout de ce qui est permis nomme, avait trop le sens de la limite pour se hasarder nder l'inaccessible. Il avait appris de sa nature réaliste, tôt sans doute que de Platon, à revêtir des formes sen- es du mythe ce que ses regards les plus audacieux revoyaient d'infini. Pour lui, comme pour Spinoza, fini n'était pas distinct de la nature. Il sentait cette té en poète, et l'exprimait en artiste maître de ses cédés. Je ne saurais le dire mieux que M. Jules de ultier, qui, après Taine, a touché le point précis : « La uveauté qu'il apporta fut d'avoir *réalisé dans une sensi- ité* la conception d'ordre logique exposée *more geome- co* par Spinoza. Conception panthéiste, et plus exacte- ent moniste, d'une activité unique agissant dans le onde sans intention et sans but. Pas plus que le *Deus e natura* du maître de l'*Ethique*, l'esprit du monde, tte nature des choses dont Gœthe épie les mouvements ontanés, n'agit en vertu d'une fin intentionnelle... Il est i-même partie de cette activité unique (1). » Si on ne l'a as compris, c'est qu'on a été dupe des mots de Dieu, de lut, d'Absolu opposé au cours passager des choses. On norait donc que le panthéisme le plus franc, celui des toïciens, a toujours employé ces mots, souvent avec une nction qui rappelle la piété chrétienne. Car le panthéisme e Gœthe, moins formel que celui de Spinoza, moins épouillé, moins nu, se rattache au panthéisme antique.

(1) *NRF.*, p. 450.

Et pourtant, malgré tout, il est aussi moderne. Gœthe écrivant au XVIIIe et au XIXe siècles, c'est-à-dire après Jésus-Christ, ne peut faire abstraction du Christianisme. Résolu à ne pas exposer un système scientifiquement, mais seulement en poète, donc par le symbole et par le mythe, il n'hésite pas à se servir pour ses fins de la doctrine chrétienne, de la même façon que du mythe antique.

Dans ce dernier cas, nous n'avons rien à lui reprocher. Le poète a bien le droit de faire revivre un ancien état d'âme, de le parer de grâces nouvelles à peine égales à celles qu'il avait dans l'Attique, mais inspirées par un sentiment intime personnel. C'est ce que Taine a si bien compris, en reconnaissant le sentiment de Gœthe lui-même dans les effusions lyriques d'Iphigénie, la prêtresse grecque devenue rêveuse comme on l'est en Germanie. « C'est », dit l'ingénieux critique (1), « la divination délicate qui, à travers le tumulte des événements et les formes palpables des objets, saisit les puissances génératrices et les lois invisibles ; c'est la faculté de comprendre les dieux intérieurs qui vivent dans les choses, et dont les choses ne sont que le dehors. Un pareil sentiment n'oppose pas les dieux à la nature, il les laisse en elle, unis à elle, comme l'âme au corps. » Je continue de citer, parce que je ne pense pas qu'on ait rien écrit d'aussi pénétrant sur la vision religieuse de Gœthe. Évidemment il n'est pas polythéiste comme le vulgaire des Grecs, mais son panthéisme de penseur doit s'assouplir et même s'enrichir par sa faculté poétique de créer des êtres vivants. Reprenons l'analyse de ce sentiment qui est celui du poète moderne, et dont ne se doutait pas l'Iphigénie d'Euripide,

(1) *Derniers essais de critique et d'histoire*, p. 50 s. Étude parue dans le *Journal des Débats*, le 2 mars 1868.

fille de l'Hellade, devenue l'interprète d'un subtil icisme allemand.

est toujours Taine qui parle :

Dans les hauts luminaires qui versent leur clarté sur ur et la nuit, ce sentiment vénère un frère et une célestes ; il ne sépare pas leur splendeur sensible de providence intelligente. Illuminateurs, protecteurs, ciers, ils règnent à la fois sur les espaces de l'air et sur yaume de l'âme. Aucun dogme, aucun raisonnement es enferme dans un être limité : pour constituer leur , cent émotions vagues et profondes s'assemblent, la des yeux qui considèrent leur glorieux épanchement, kiété de l'esprit qui sent la terre soumise à leur ire, le sourd besoin de la pleine vérité dont leur éclat l'image. Météores lumineux, forces fatales, volontés ifaisantes, ils flottent d'un aspect à l'autre, selon les ects changeants de la nature, et la pensée harmonieuse unit leurs divers moments en un seul être est seule able de refléter l'harmonieuse diversité de l'Univers. »

yons-en Taine, lui aussi disciple de Spinoza, jusau jour où il fut subjugué par Hegel : Gœthe est le te moderne du panthéisme. Oui, poète, et panthéiste. l'on veut comprendre Gœthe, ces deux mots ne doit pas être séparés ; plutôt faudrait-il les grouper par un t-d'union.

Le sens du *Prométhée* est au premier abord moins clair. morceau, petit drame inachevé, date de 1773, et il a u à son auteur si hardi qu'il ne l'a publié qu'en 1830. ssi bien, il n'était pas complet. Le poète avait si bien ascience de la richesse de sa personnalité, qu'il lui est ivé d'en répartir les aspects en deux personnages d'une me œuvre. Regarder le Tasse dans l'admirable tragédie i porte son nom comme le portrait que Gœthe a voulu cer de lui-même, c'est ne voir en lui que la fougue de

sa jeunesse, l'essor de sa poésie, le trouble de son c
allant jusqu'à l'égarement. Mais l'égarement lui fait p
Le Tasse n'était que la moitié de lui-même. Touj
mais surtout quand il eut fait le voyage d'Italie, ré
teur de l'art antique, il eut horreur de tout ce qui a
l'équilibre des facultés, du manque de mesure, de l'exp
sion qui touche à l'emphase. L'enthousiasme même
est désagréable, et c'est ce qui si longtemps le tint élo
de Schiller. Aussi a-t-il posé, en face du Tasse, le
Antonio, cette autre moitié de lui-même, Mentor a
mais dont les discours ne dépassent pas le niveau d
prose. Gœthe entend réaliser en soi la fusion harmonie
des deux hommes, des deux tempéraments. Aussi n'a
t-il pas voulu laisser croire qu'il n'était que Promét
emporté par la conscience de sa force, indépendant
toute puissance supérieure, dressé contre Zeus même d
sa hardiesse forcenée, parce que lui aussi il est créat
ayant créé le genre humain.

La pièce imparfaite ne respirait que cette impétuo
sans frein, et c'est peut-être pourquoi Gœthe l'a lais
dormir, et qu'en faisant mention dans *Poésie et Vérité*
— ici la feinte dominait, — il s'est défendu, contre to
évidence, de s'être montré favorable à une révolte
Titans ou de Géants, soulevés contre le ciel. Je croi
toutefois que, par un trait qu'il se proposait peut-être
développer, il avait laissé paraître son secret de tout c
cilier dans le panthéisme. Épiméthée, le frère plus s
de Prométhée, le rappelle à la raison spinoziste (2) :

Tu es seul! Ton esprit propre méconnaît la joie de ce mon
où les dieux, toi, les tiens, et le monde et le Ciel, tous, se se
raient unis dans un seul tout.

(1) Edition du Jubilé, XXIV, p. 234.
(2) Act. 1er, 82-86.

ans l'ode qui remplaça provisoirement (1), en le résu-
it, le drame tenu caché, c'est Prométhée lui-même qui
uie son indépendance sur l'identité des dieux, des
mes et des choses :

Moi t'honorer? Pourquoi? N'est-ce pas le Temps
t-puissant et le destin éternel, mes maîtres et les tiens,
m'ont forgé en homme? »

On a dit que Gœthe était païen. Il ne l'était pas dans
même sens que les attardés du polythéisme. Nous l'a-
s dit : Il eût été plutôt idolâtre... de la forme des sta-
s, que croyant aux formes des dieux de l'Olympe. Mais
e servait du mythe païen pour exprimer une pensée
logue à celle des grands païens de la Grèce.

C'est de la même façon, pensons-nous, qu'il s'est servi
Christianisme comme d'un mythe, mais sans la même
hésion de tout son être.

Ce point est tellement important — c'est le nœud de
ute la discussion, — qu'on doit l'appuyer d'un texte
ractéristique. Gœthe écrivait à Jacobi (9 juin 1785) :
Spinoza ne prouve pas l'existence de Dieu, l'existence
t Dieu. Et si d'autres à cause de cela le blâment comme
hée (2), je voudrais le nommer *théissime*, même *christia-*
ssime, et l'en louer. »

Ainsi le panthéisme de Spinoza n'exclut pas le christia-
sme. Gœthe pourra donc, sans être infidèle à sa pensée
ilosophique, l'envelopper de formes chrétiennes. Ce
est pas lui imputer la perversité raffinée que suppose
I. André Suarès (3) : « Je veux bien d'ailleurs que ce
oit la façon la plus cruelle de détruire une religion que

(1) Publiée par Jacobi en 1785 et par Gœthe en 1788.
(2) Les mots soulignés sont en latin dans le texte : *atheum, theis-*
mum, christianissimum.
(3) *NRF.*, p. 381.

d'en faire un moyen de l'œuvre d'art ». Son dédain n
probablement pas perçu l'inconvenance de ce procé
Son goût, son tact de poète, l'ont guidé lorsqu'il a cho
chez les chrétiens le thème du salut de l'âme, longtem
ignoré du paganisme, surtout officiel. On admettra, peu
être, que des souvenirs d'enfance, un reste de respect, o
prêté à ses accents cette chaleur sympathique qui a trom
des âmes indulgentes.

Ici nous sommes, on peut bien dire, acculé à la que
tion si disputée du sens de *Faust*. Le premier *Faust* e
relativement clair : tout le monde a pleuré avec Margu
rite. Mais que faire des étranges créations du secon
Faust, d'*Homunculus*, d'Euphorion, d'Hélène, des Mère
des chœurs célestes, des Pères extatique et séraphiqu
que penser du salut de Faust lui-même ?

Gœthe a délibérément enveloppé sa pensée dans d
symboles, dont les commentateurs s'efforcent en vain
tirer un sens profond. Nous n'essaierons pas de les me
tre d'accord. Cependant certaines grandes lignes so
assez claires, si l'on a présentes à l'esprit les circonstanc
où s'est trouvé le vieux maître dans les quinze dernière
années de sa vie (1). Au début il avait la conviction, pou
le dire avec M. de Pange (2), que « la rupture avec
rationalisme français était la première condition de
formation du génie ». « Voltaire lui était apparu comme
représentant d'une tradition aristocratique vieillie,
plus en plus éloignée de la vérité. » L'Allemagne entièr
était fiévreusement entrée dans une réaction tumultueuse
si bien que Gœthe se sentit débordé. Longtemps les Alle
mands, divisés et épuisés par les discordes religieuses e
la guerre de Trente ans, avaient perdu le souvenir d

(1) Heinrich, *Histoire de la littérature allemande*, t. III, 1873.
(2) *NRF.*, p. 459.

glorieuse unité nationale. Leur immense domaine, elé, soumis à des princes qui parfois vendaient leurs s à l'Angleterre pour en faire des soldats, faisait e d'un pays déshérité. Pour un peu ils l'auraient vu ne Tacite : « Sans parler des dangers d'une mer use et ignorée, qui aurait eu l'idée de quitter l'Asie Afrique ou l'Italie pour se rendre en Germanie, où rre est laide, le ciel inclément, et dont l'aspect et bitation seraient pénibles à ceux dont ce n'est pas la ie? » Les Allemands, en 1813, s'étaient souvenus que emagne était leur patrie et s'étaient soulevés pour anchir, sans que Gœthe s'intéressât beaucoup à cette e entre civilisés, qui feraient mieux de s'unir contre barbares. Le nationalisme déchaîné ne s'arrêta plus, s il prit deux routes opposées. L'une conduisait vers assé. Tout à l'opposé du romantisme français, le roman- ne allemand remit en honneur la vieille Germanie, ne de l'Europe par son Saint-Empire, et ce culte du yen Age n'allait pas sans une intelligence plus sym- hique du catholicisme, l'antique religion. D'autres, au traire, s'inspirant de la Révolution française et l'adap- t par une systématisation intellectuelle radicale, ne aient que d'un bouleversement complet, n'envisa- aient la construction de la nouvelle patrie que sur les nes des institutions politiques, de l'ancienne science et toute foi chrétienne. Cette agitation dura jusqu'au r où le génie de Bismarck sut assouvir les convoitises la Prusse en donnant à l'Allemagne un semblant de tisfaction par l'unité, au détriment des libertés locales, chères aux peuples de la Confédération germanique.

Gœthe, très conservateur, ennemi de tous les excès, stinctivement éloigné de tout ce qui était chimérique brutal, persévérait dans ce prétendu juste milieu qui i avait été inspiré par la Grèce et dont la France avait

conservé la tradition. Il en était venu à traduire le *Mahomet* de Voltaire, et dans le second *Faust* il partage son ironie entre les deux partis extrêmes. L'ancien écolier du premier *Faust*, alors si docile, si entiché des leçons de ses doctes professeurs, s'est émancipé jusqu'au ridicule. « Vieux maître », dit-il à Méphistophélès, de nouveau dissimulé dans le manteau d'un docteur, — et il l'aurait dit aussi bien à Gœthe lui-même — « songez au cours des temps nouveaux... Il vous a plu de berner le bon et candide jeune homme, mais aujourd'hui on ne s'y aventure plus... L'expérience? Écume et fumée! Ce qu'on a su de tout temps est absolument indigne d'être connu... Avouez que votre crâne pelé ne vaut pas mieux que ces crânes vides. »

Quant au Saint-Empire romain, rêve caressé par les romantiques catholicisants, ou devenus catholiques comme Frédéric Schlegel, il ne se sauve de la banqueroute que par l'intervention de Faust et de Méphistophélès en créant le papier-monnaie. Ennemi de l'impudence révolutionnaire et de la chimère des antiquaires politiques, Gœthe demeurait un homme d'ancien régime, et, s'il envisagea l'avenir, il n'y fit aucune place au christianisme qui pour lui était le passé. Et sans doute il n'était pas question de recommencer le passé, mais la religion chrétienne, qui avait sauvé l'Europe occidentale du chaos des invasions barbares et de l'invasion plus fatale encore des Asiatiques, ne contenait-elle pas encore dans son esprit les forces vives qui permettaient de tenter la voie d'un sage progrès? Il n'y songea pas un seul instant. Sans doute envisageait-il le règne de la Croix comme une péripétie fâcheuse de l'histoire. Il fallait remonter plus haut, jusqu'à la Grèce, mère de la beauté, maîtresse de la vie humaine dans son horizon propre. Indifférent à l'affranchissement de l'Allemagne, il se passionne maintenant

l'indépendance de la Grèce. Le mystérieux Euphorion prend les traits de lord Byron. Et c'est cet attachement immuable à l'idéal grec qui explique le rôle prépondérant joué par Hélène dans le second *Faust*, cette Hélène belle que Grecs et Troyens s'entretuaient pour la déder.

e grand poète restait donc fidèle à son adoration pour tique, dont le principe profond était la nature exprimée par la poésie, au naturalisme par conséquent, qui t, pour les philosophes, le panthéisme.

lais, parce qu'il n'était pas philosophe, ou évitait de le aître, au lieu de formules précises, il continue à se ser- de symboles pour maintenir sa pensée entre les extrêmes qui lui faisaient horreur : le Christianisme, surtout s la forme intégrale du catholicisme, et l'incrédulité ayante et vulgaire où la gauche hégélienne allait se cipiter. Seulement, Gœthe vieilli ne sait plus prêter à symboles un intérêt humain. Sa langue est aussi parte que jamais ; mais parce qu'il ne se sent plus en harnie avec son peuple, parce qu'on ne le comprend plus, s'enferme dans sa tour d'ivoire et cache sa pensée sous s images abstruses qu'il lègue comme des énigmes à la stérité.

Ce n'était pas nous laisser libres de lui prêter nos sentments (1).

Voici peut-être ce qui nous explique le mieux son procédé. Le philosophe de profession se pose, comme tout le onde, la question de l'immortalité de l'âme ; il envisage

(1) Gœthe lui-même a expliqué à Eckermann, en juin 1831, que, ans un thème aussi difficile que le salut de l'âme, il a craint de mber dans le vague, et c'est pour cela « qu'il a donné à ses invenons poétiques une forme sagement solide et limitée au moyen des gures et des représentations nettement tracées du Christianisme cclésiastique ».

l'homme en général. Le génie étendu de Goethe n'éta
pas fermé aux idées générales, mais ce qui l'intéressait
plus dans l'humanité, c'était lui-même. Le conseiller Je
Wolfgang Gœthe fera-t-il son salut? En langage symbo
que, Faust, en qui il s'est incarné, sera-t-il sauvé? Je sa
bien qu'il y a aussi le salut de Marguerite. Cette charman
création représente l'amour sensible qui n'a été qu'un ép
sode dans sa vie, souvent renouvelé, hélas! mais dont il
débarrassait aisément en poursuivant la culture de son mo
Il a donc pour elle suivi l'opinion chrétienne courante
Marguerite se repent, et malgré les tentations du démo
elle est sauvée par l'intercession de la Vierge Mère. Cett
solution était exigée par le sentiment populaire, et chacu
pouvait l'entendre à sa façon. Le salut de Faust était plu
difficile, et touchait le poète de plus près. Dès le début d
premier *Faust,* le docteur engage son âme dans un pact
avec le démon : il consent à sa perte le jour où il s'endor
mira dans la jouissance. Il sera sauvé s'il ne renonc
jamais à l'action, s'il aspire toujours à quelque chose d
plus parfait, s'il ne cesse de s'attacher à la beauté. De s
repentir d'une existence livrée à tant d'expériences sca
breuses, il ne sera jamais question. D'où pourra donc veni
le salut? Il va sans dire qu'un panthéiste ne pouvait envi
sager le salut chrétien que comme un symbole, et rie
n'indique que Gœthe se soit converti quand il écrivait le
dernières lignes du second *Faust*, publié en 1831, si peu
de temps avant sa mort. D'autre part, quel salut peu
espérer un panthéiste? Se résoudre dans le grand tout
devenir une parcelle de l'Univers? Marc-Aurèle se con
tentait à la rigueur de cette perspective, mais avec quel
accents mélancoliques, touchant au désespoir, s'exprimai
cette foi! Était-ce là une espérance, une raison d'agir, d
devenir humainement plus parfait, d'aspirer sans cess
vers le beau? Gœthe, si ardent pour l'action qu'il a pré

dire : « Au commencement était l'Action », pouvait-
n tenir là ?
imagine qu'il a pensé, avec les anciens panthéistes
iens, que l'unité de substance, qui est la base du sys-
e, n'est pas absolue. Tout homme sent en lui-même
vie qui n'appartient pas à la matière, une intelligence
le distingue des animaux. Celui qui a cultivé son intel-
nce avec amour, qui ne s'est jamais arrêté dans l'ac-
, dans l'élan vers la beauté, est-il condamné à périr
entier? Dans le symbolisme de Gœthe, Faust serait
s inévitablement la proie de Méphistophélès, qui est la
ation par essence, incapable de rien créer ni de rien
e, esprit borné à une critique stérile des œuvres de
u, c'est-à-dire l'image du néant. Peut-être certains
mes, tellement plongés dans la chair et engourdis par
paresse qu'ils ont abdiqué le devoir imposé par leur
ure, sont-ils condamnés à se transformer en molécules
érielles. Ce ne peut être le sort de Faust, c'est-à-dire
Gœthe. Il sera donc sauvé. Il revivra dans une de ces
ures spirituelles dont le monde est rempli. Comment ?
the s'arrête devant ce mystère, il fait crédit à la nature
saura trouver la voie.
Pour découvrir le peu dont il se contente, nous n'avons
ressources que dans les symboles. Faust, sans avoir
n regretté, est arraché par les anges à l'ignoble Méphis-
hélès. C'est un véritable coup d'État. Marguerite repa-
t, mêlée au chœur des grandes repenties et intercède
ur celui qu'elle a aimé. Comme elle a obtenu son pro-
e salut de la Vierge Mère (1), elle la supplie de lui
rmettre de révéler à l'âme de Faust les mystères du
r amour.
« Daigne, ô Vierge incomparable, Vierge radieuse, tour-

1) Nommée aussi « déesse ».

ner ton visage propice vers mon bonheur ! Celui que j'
mais sur la terre, désormais en repos, est de retou
Entouré du chœur sublime des esprits, à peine le nouvea
venu commence à se reconnaître, à peine il soupçonne
nouvelle vie que déjà il se transforme et ressemble à
sainte phalange. Vois comme il s'arrache à tous les terr
tres liens de son ancienne enveloppe, et comme sous s
vêtements éthérés se montre la vigueur première de
jeunesse ! »

Ne nous pressons pas cependant de chanter ce cantiq
au mois de Marie. Faust a moins l'air d'un bienheure
appelé à la vie divine, que d'un vieillard qui recommen
une existence semblable à la première, après un rajeun
sement qui est une transformation de tout son être, sa
que son âme se soit rapprochée de Dieu par le repent
Sans doute Gœthe ne croyait pas avoir rien à se reproch
On n'entrevoit ici ni Dieu, ni médiateur, ni jugement.

Le dernier mot est dit par le chœur mystique, pl
énigmatique que tous les autres, mais dont l'ironie deva
désenchanter ceux qu'ont ravis les voix des pénitentes
des contemplatifs :

« Tout ce qui passe n'est qu'un symbole ; ce qui est in
chevé, ici devient réalité ; ce qui est ineffable est accom
pli ; l'éternellement féminin nous entraîne en haut. »

Faut-il comprendre, comme quelques-uns : le charm
éternel de la femme nous élève aux cieux ? Ou bien, apr
s'être uni à la beauté sensible en la personne de Ma
guerite, à la beauté classique qui était Hélène, Gœth
aspire-t-il à s'unir à la beauté absolue ? Il faudrait alo
qu'il ait reproduit, plus ou moins consciemment, l'ascen
sion suggérée par Platon de l'amour humain à l'amou
de la beauté pure. Mais s'il n'a pas changé de philosophi
l'éternel féminin doit être la nature qui produit tou
chose, en laquelle les choses rentrent pour retrouver da

mple sein une vie nouvelle, quelques-unes, les privi-
ès, dans un rang supérieur.

champ des recherches demeure ouvert pour les ama-
du symbolisme. Il leur sera toujours difficile de tra-
l'éternel féminin par : l'amour éternel des chré-
(1).

aime à célébrer la dernière parole de Gœthe comme
ot sublime qui résume toute sa vie, consacrée à la
erche de la vérité. Dans cette matinée du 22 mars 1832,
s'éteignait doucement, on l'entendit demander :
s de lumière ! » Un réaliste, un vrai disciple de sa
ée, ne chercherait pas ici mystère. Les yeux se fer-
au jour avant le moment suprême. Le mourant qui
ent ouverts s'étonne de ne plus voir clair, il demande
quoi la nuit vient si vite... Pour le chrétien fidèle,
nuit est suivie de l'aube du jour qui ne finit jamais.
reux Gœthe, si vraiment il a demandé à Dieu sa
ère, si Dieu l'a entendu et lui a accordé ce que la
re lui refusait, la lumière, la vraie lumière.

Jérusalem.

M.-J. LAGRANGE, O. P.

On dira peut-être qu'en refusant d'attribuer à Gœthe des sen-
ts catholiques, nous sacrifions un des titres de gloire de notre
on. Mais elle ne saurait se prévaloir que de la vérité. La vraie
ère de lui rendre hommage n'est pas de faire de Gœthe un
malgré lui, c'est de constater que malgré lui il a subi l'ascen-
de cette religion, la seule capable d'inspirer l'innocence et le
tir, et qu'elle lui a inspiré des accents qui donneront à jamais
ression d'une parfaite beauté. Iphigénie est belle, drapée dans
eplum antique; Marguerite est plus près de Dieu. Elle le doit
tholicisme dont Gœthe a su exprimer certains traits, mais dont
pas voulu.

L'héritage de Gœthe

Dans un petit livre paru récemment : *Pour l'année d. Gœthe : 1932* (1), Walter Linden, l'éditeur des œuvres de Nietzsche, estime que « l'image trompeuse d'un Gœthe harmonieux » est le principal obstacle qui prive la génération actuelle d'une juste compréhension du prince des poëtes allemands. Si l'Allemagne contemporaine veut retrouver la voie qui conduit à la plus grande figure du passé allemand, elle doit avant tout détruire complètement cette image.

Cette image de Gœthe est fausse, c'est une abstraction sans réalité, ce n'est pas un portrait authentique de l'homme. Il faut avouer que, de tous les Allemands, aucun n'a réussi dans une telle mesure à établir l'accord entre sa vie intérieure et les apparences. Mais cette unité, profonde en somme et digne d'admiration entre l'intérieur et l'extérieur, n'a jamais été, pas même un seul instant, tout à fait complète et assurée. Et surtout, elle n'a jamais été, comme on est porté à l'admettre, le résultat d'un heureux concours de circonstances, le lot d'une vie extraordinairement favorisée, mais bien plutôt une œuvre pénible, réalisée par le combat et le renoncement sans cesse recommencée malgré les reculs les plus décourageants et les déconvenues les plus amères. Un coup d'œil rapide ne découvre que la courbe générale de l'existence, aboutissant aux sommets de l'œuvre et de la position sociale; mais de plus près, il se révèle que cette ascension résulte d'un obscur besoin de perfection intérieure toujours menacé, combattu par d'innombrables erreurs, passions ou incertitudes, par le caprice des événements, qui condamnent les

(1) Leipzig, Bong.

plans et les vœux les mieux caressés. Aucun homme, pas même Gœthe, n'a jamais possédé une assurance et une force invincibles. Dans l'ensemble, la vie paraît une, complète, heureusement achevée. Mais celui qui l'a vécue n'en a jamais connu que les instants isolés, incertains, menaçants, et non l'ensemble; c'est pourquoi, il a pu dire avec raison, dans sa vieillesse, qu'il n'avait jamais été complètement heureux.

Ces dernières phrases de Linden sont acceptables, mais les autres exigeraient quelques réserves. Quoi qu'il en soit, « l'image trompeuse d'un Gœthe harmonieux », que Linden rejette avec tant de passion, est celle à l'édification de laquelle les plus grands et plus fanatiques admirateurs du poëte ont travaillé avec le plus de zèle au cours du XIXe siècle. Que l'on songe au *Gœthe* en deux volumes d'Albert Bielschowsky, avec ses trente éditions, celle des biographies qui a connu le plus grand succès jusqu'à ces dernières années. Il faut reconnaître toutefois qu'à la jeunesse allemande d'aujourd'hui, bouleversée par les luttes spirituelles et aux prises avec la misère la plus affreuse, la conception de Linden convient infiniment mieux que celle qui régnait autrefois, de l'Olympien supérieur à tous les soucis, à toutes les souffrances, à toutes les passions humaines, de « l'idole impassible » comme disaient avec impatience ses adversaires. Et cette image la plus récente de Gœthe sera, elle aussi, prochainement arrachée de son socle et remplacée par une autre qui répondra mieux aux désirs futurs. Inutile d'être prophète pour faire cette prédiction : une expérience de critique littéraire vieille de près de trente ans y suffit amplement.

En regard de ces variations, il serait peut-être bon de rappeler en quelques mots ce qui, dans l'œuvre de Gœthe, mérite d'être considéré comme un héritage durable pour le présent et pour l'avenir.

Poëte et écrivain, sous toutes les formes, en vers et en

prose, Gœthe a donné à la langue allemande sa perfection classique. Son importance capitale en tant que poëte lyrique demeure incontestée. Poëte tout à fait rare par la simplicité, la grâce et la délicatesse du sentiment, l'un des plus grands inventeurs de chants de tous les temps et de tous les peuples. La nature et le cœur humain sont les deux sources intarissables où son art puise des motifs sans cesse nouveaux et une inspiration toujours fraîche. « Qu'il balbutie avec la simplicité d'un enfant, qu'il soupire comme une vierge, qu'il tonne comme un héros, qu'il raille comme un démon, la nature parle sans fard par sa bouche ; il se tient pour un enfant chéri de la nature, au crédit de laquelle il porte son activité d'artiste. Il a réussi comme peu d'autres à prendre le ton de la poésie populaire, ou, pour mieux dire, à chanter les plaisirs et les peines de la vie la plus ordinaire, tout à fait comme un homme du peuple, et en outre à se rapprocher d'une façon personnelle des modèles de poésie les plus achevés des anciens. Il semble vraiment avoir pénétré le secret de la beauté, il joue avec elle comme la nature même dans la joie du printemps ou dans l'abondance de l'automne (1). »

L'auteur d'épopées classiques, le conteur simple et aimable est à peine inférieur au poëte lyrique pour la beauté de la forme, le charme de l'expression et la valeur spirituelle.

Enfin, si Gœthe n'est pas un dramaturge concentré, rapide comme Schiller, s'il n'est pas une force invincible de la nature comme Shakespeare, ni un poëte sacré plein de ferveur comme Calderon, il possède néanmoins dans

(1) *Gœthe, sa vie et ses œuvres*, par Alexandre Baumgartner, S.J., texte entièrement refondu par Aloïs Stockmann, S.J. 4e édit. 2 volumes. Fribourg-en-Brisgau, 1923-1925, II, p. 218.

.omaine dramatique des dons qui manquent à ses ux.

fut en outre artiste et historien d'art, homme d'état onctionnaire, directeur de théâtre et commissaire de rre, naturaliste et philosophe (géologue, botaniste, logue, physicien, météorologue, physiologue) ; il s'est sacré des dizaines d'années à l'observation des phénones naturels, avec un zèle émouvant, une persévérance nirable et acharnée. Alors que, dans ce domaine, les cialistes contemporains du poëte et ceux du XIXe et début du XXe siècle traitaient les écrits et les idées Gœthe avec dédain, et ne consentaient à trouver quelle valeur qu'à sa *Métamorphose des plantes*, ses admirairs les plus empressés cherchent aujourd'hui à faire connaître son rôle de précurseur éminent, de héraut ine forme de mystique naturelle ou de science natule organique et dynamique, dont les premiers éléments trouvent déjà chez Paracelse, Jacob Boehme, Welling Helmont, et que l'on oppose en termes vibrants, mme la science de l'avenir, à la science naturelle d'insration mécanique et mathématique.

Aujourd'hui on voudrait même sauver la *Théorie des uleurs*, qui était autrefois son œuvre la plus dédaignée.

Il n'importe guère, dit son ardent défenseur Linden, que la *Théo-e des couleurs* de Gœthe soit « exacte » ou « fausse ». Que savonsous de l'essence réelle de la nature? Le sens de la Théorie des uleurs de Gœthe est dans sa valeur spirituelle, qui demeureit intacte quand bien même elle serait insuffisante dans son omaine particulier. Un type de science de la nature nouveau et ndépendant nous est offert ici : une science qui ne traite pas de its particuliers isolés, de relations de cause à effet, de mouvements écaniques, mais *d'êtres vivants, d'ensembles organiques, de forces ctives*. La science naturelle de notre temps aperçoit enfin ce que le oint de vue mécanique a de borné, et une preuve certaine en est ue les plus récents congrès de naturalistes ont retenti fréquemnent du cri de : « Revenons à Gœthe ! » La conception organique et

dynamique de Gœthe se fera dans l'avenir une place de plus en plus importante; elle appartient dès aujourd'hui aux valeurs déterminantes de notre temps.

Le souhait prononcé avec une telle ardeur est peut-être fils du cœur plus que de la pensée ; il reste néanmoins qu'aujourd'hui l'influence de Gœthe sur les sciences naturelles ne doit pas être sous-estimée.

Gœthe penseur et chef de file religieux retient aussi l'attention de la science contemporaine. On concède en général que le grand poëte n'a pas été un philosophe au sens courant du mot ; il a lui-même répété qu'il n'entendait rien à ce qu'on nomme philosophie. Vers la fin de sa vie encore, il s'en est expliqué à Eckermann, avec toute la clarté désirable et non sans ironie : « Je me suis toujours tenu à l'écart de la philosophie. Mon point de vue a été celui du bon sens. » Néanmoins, un érudit, Erich Franz, dans un livre solidement documenté, qui vient de paraître tout dernièrement : *Gœthe penseur religieux*, défend avec de solides arguments l'opinion que Gœthe doit être tenu en fait pour l'un des penseurs dont l'influence a été le plus considérable au point de vue philosophique et religieux. Il n'a pas été un analyste à la manière de Kant, mais un philosophe synthétique d'une haute envolée, qui mérite de prendre place auprès de Spinoza et de Schelling. Chez Gœthe, comme en général chez tous les synthétiques, la primauté revient à la contemplation, à l'intuition, « la pensée étudiée est secondaire ». Cela est tout spécialement vrai de sa position et de ses conceptions religieuses (1).

(1) Erich Franz, *Gœthe als religiöser Denker*, Tubingue, 1932, p. 9. L'érudit auteur de ce travail, qui est à mon avis l'ouvrage le plus important publié à l'occasion du Jubilé de Gœthe, est directeur des études à l'Ecole primaire supérieure de Kiel. Il est bon d'observer que Franz, au point de vue religieux, paraît relever du protestan-

ns aucun doute possible, une tendance naturelle à la
, un sentiment religieux au sens chrétien du mot, exis-
dans l'âme de Jean Wolfgang Gœthe, enfant, à Franc-
mais ce sentiment s'est trouvé effacé très tôt, ou plus
tement détourné dans le sens païen (mondain), par
it de diverses circonstances défavorables, et surtout
use de l'incompréhension de ses premiers maîtres
ériens. L'étudiant de Leipzig (1765-1768), avide de
irs, rompt avec les traditions orthodoxes du foyer
lial. Une sérieuse maladie, conséquence de ses excès,
it rentrer en lui-même; à l'âge de dix-neuf ans et
tard, après son retour à la maison paternelle, il fré-
nte une communauté piétiste (Mademoiselle de Klet-
berg); mais à Strasbourg (1770-71), il tombe sous le
me du philosophe Baruch Spinoza, dont les idées
théistes ont une influence de plus en plus décisive sur
attitude religieuse.

outefois, ni à cette époque, ni plus tard à Weimar, le
te n'a donné son adhésion pleine et entière à quelque
ème philosophique ou religieux que ce soit. Il a
prunté à toutes les religions et à tous les systèmes ce
lui convenait. « En tant que poëte et artiste, je suis
ythéiste, mais je suis panthéiste en tant que natura-
e, et je suis aussi délibérément l'un que l'autre. Ma
sonnalité, comme être moral, a-t-elle besoin d'un
u? Il y est aussi pourvu. » Voilà ce qu'il confesse, en
3, à son ami le philosophe Frédéric Jacobi. Il fut et

ne libéral, que par conséquent il est en désaccord avec nous
holiques, sur des points importants; néanmoins son livre témoi-
constamment d'un grand souci d'objectivité scientifique, d'une
cte impartialité et d'une connaissance très étendue du sujet. Je
n attribue que plus de valeur au fait que Franz, après des années
travaux, de recherches et de vérifications, tombe d'accord avec
mgartner et moi, la plupart du temps et sur les questions essen-
les, en ce qui concerne le poëte et le penseur religieux.

demeura un éclectique, repoussant toute contrainte religieuse ou dogmatique, de quelque côté qu'elle vînt, repoussant toutes les tentatives de conversion, souvent avec impatience et brusquerie, quelquefois avec des précautions diplomatiques (princesse Amélie Gallitzin, comtesse Augusta Bernstorff, née de Stolberg, etc.), mais toujours le plus nettement du monde.

On en vient à se demander, et Erich Franz reconnaît que ce n'est pas sans fondement : au jugement de Gœthe, les problèmes religieux n'auraient-ils qu'une importance toute superficielle? Le protestant libéral Franz répond, excellemment à mon sens :

Si l'on conçoit la religion, ce qui arrive souvent, comme une aspiration au surnaturel, au transcendant, la religion ne joue chez Gœthe qu'un rôle secondaire, et même, à vrai dire, elle ne joue aucun rôle. La permanence de sa personnalité est à proprement parler l'axe de sa philosophie, sa conception du monde est concentrée sur lui-même et de ce point de vue seulement il est capable de comprendre les phénomènes religieux.

Néanmoins, Franz tient Gœthe pour un homme « profondément religieux, mais d'une piété inattendue et nouvelle ». L'expérience religieuse de Gœthe, aussi bien que son œuvre tout entière, prend naissance dans l'amour charnel. Ses poëmes les plus puissants sont à la fois érotiques et religieux : les chants de Marguerite, par exemple, dans le premier *Faust*, comme les strophes finales du second *Faust*... Ce qui l'a fortement attiré, un moment, vers le piétisme, ce n'est pas seulement l'absence de toute contrainte dogmatique, mais aussi tout le charnel qui s'unissait à cette piété.

Il est très remarquable que chez Gœthe, presque à toutes les périodes de sa vie, les effusions de piété s'accompagnent de mépris, d'ironie et de sarcasmes. Cela souvent dans la même œuvre, conversation ou lettre. Quoique

e ironie ne soit pas, la plupart du temps, négative et ssante comme chez Voltaire ou Heine, elle est néan- ns fâcheuse et désagréable, elle affaiblit notablement et des plus belles aspirations et, pour les croyants, elle re souvent toute valeur religieuse aux passages les réussis. C'est même vrai, à un certain point, de sa tion poétique la plus puissante : car le poëte ne s'ex- ne pas seulement par la bouche de Faust, mais aussi ouvent d'une façon très claire et très pressante par les eries cyniques de Méphisto.

Dans les *Années d'apprentissage*, Gœthe cite avec nds éloges, à côté de la religion ethnique, fondée sur espect de ce qui est au-dessus de nous, et de la reli- n philosophique, basée sur le respect que nous éprou- ns pour ce qui nous ressemble, la religion chrétienne, dée sur le respect de ce qui est au-dessous de nous ; il igne celle-ci comme un but vers lequel l'humanité irrait et devrait tendre. Mais si le lecteur a soin de ne séparer ce témoignage de son contexte, il ne sera pas e seconde tenté d'y voir un argument en faveur de prit chrétien du poëte : Gœthe en effet distingue d'une t la religion « chrétienne », qui conduit ses fidèles « à onnaître pour divins la pauvreté et l'humilité, le pris et l'abaissement, la misère et les privations, la uffrance et la mort, à honorer et à aimer le péché lui- me et le crime, non comme des obstacles, mais comme s conditions de la sainteté », et d'autre part la concep- n et l'enseignement religieux du Christ, qui, comme ge, se rattachait naturellement à la seconde religion, la igion philosophique : « Ce qui concerne l'individu dans vie intérieure relève de la seconde religion, la religion s Sages : telle était celle que le Christ enseignait et atiquait lors de son passage sur la terre. » En outre, and Wilhelm Meister demande à « l'Inspecteur de la

Province pédagogique » laquelle des trois religions il confesse quant à lui, ce personnage répond : « Toutes les trois ; car ensemble elles constituent la vraie religion ; de ces trois respects naît un respect supérieur, le respect de soi-même. »

Gœthe repousse constamment et sans hésitation tout point de vue surnaturel. Partout, dogme et métaphysique sont laissés de côté ; il ne reste que l'humain ; chez lui, toutes les conceptions chrétiennes sont sécularisées. Les pierres d'angle de sa philosophie religieuse sont le moi (entéléchie, monade et aussi, sans doute, idée) et la nature. La philosophie religieuse de Gœthe a jusqu'à ces derniers temps exercé une influence sur les penseurs allemands. Dilthey, Spengler, Wertheimer et d'autres philosophes connus lui sont redevables. La phénoménologie d'un Husserl, d'un Scheler, d'un Heidegger est en partie le développement de la pensée gœthéenne. Mais Nietzsche et Vaihinger sont tout spécialement de sa lignée. Nietzsche peut être considéré purement et simplement comme l'élève du vieillard de Weimar, élève beaucoup plus radical que le maître. Tous deux sont des hommes de ce bas monde et des adversaires du surnaturel chrétien.

Si nous considérons, outre cette attitude religieuse panthéiste et éclectique, les faiblesses, les fautes et les petitesses peu honorables de sa vie privée, en particulier les erreurs amoureuses répétées et quasi chroniques, sur lesquelles il vaut mieux ne pas insister dans un article jubilaire, nous n'avons pas de raison, nous catholiques, malgré les paroles aimables dont il lui arrive, par accident, de saluer nos idées et nos institutions, de considérer Gœthe comme un idéal d'humanité sans pareil, ni de le louer comme un modèle et un artiste de la vie — ce que fait, à l'occasion du centenaire de sa mort, non seulement la grande presse allemande, mais celle de presque tous les

ivilisés du monde. Honorons-le comme l'un des uissants créateurs et des plus grands esprits qu'ait s l'humanité. Mais il n'est pas un docteur de reli- il n'est pas un modèle idéal de la foi allemande et œurs chrétiennes, il n'est pas un prophète de la e surnaturelle et un maître du suprême art de

Rottmannshoehe (Bavière).

ALOÏS STOCKMANN, S. J.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Pour un classicisme plus largement humain

L'œuvre de Gœthe est si vaste, sa longue vie a emb
de si multiples expériences que tous les contrast
trouvent réunis. On peut porter sur lui des juger
contradictoires également exacts, invoquer son au
en faveur des opinions les plus différentes — les
breux travaux parus pour le centenaire de sa mort
prouvé une fois de plus — le miracle est que c
semble s'opposer chez les commentateurs ne soit
qu'harmonie quand on regarde l'ensemble.

Parler de Gœthe, ou même, simplement, porte
attention sur telle partie de ce monde que représen
vie et son œuvre, n'est-ce pas déjà se juger soi-m
Heine l'a dit avec tout son esprit : « On ne peu
demander directement à quelqu'un : Que pensez-vo
la terre et du ciel? Quelles sont vos opinions su
hommes et la vie humaine? Êtes-vous une cré
intelligente ou un pauvre diable sans raison? Mais t
ces questions délicates sont résumées par ces pa
innocentes : Que pensez-vous de Gœthe? »

Souhaitons cependant qu'on ne nous reproche p
tout rapporter à nous-mêmes parce que beaucoup d
tiques français se sont surtout préoccupés, ces tem
des relations de Gœthe avec la France et le génie
Aussi bien, les sujets d'entente entre la France et l'
magne ne sont pas si nombreux pour que nous acc

sans empressement les hérauts du grand homme
ıd ils montrent en lui un admirateur de notre cul-
. On peut cependant souhaiter davantage : « Il n'y a
seulement un pangermanisme, écrit Curtius, il y a
i un « panfrancisme », qui consiste à proclamer que
e nationale française représente l'humanité à l'état
ılu, à l'état pur. C'est pour toutes ces raisons qu'il
it vraiment regrettable que la France, en rendant
ımage à Gœthe, ne s'adressât qu'à l'homme, et non
en même temps à l'Allemand. » Il serait plus grave
ore d'encourir le reproche de Gœthe lui-même : « Les
nçais ne nous louent jamais parce qu'ils reconnais-
t nos mérites, mais seulement quand, grâce à nos opi-
ns, ils peuvent soutenir leur cause. »

Pour trop de critiques, le génie de Gœthe ne se révèle
inement qu'après le voyage en Italie, qui symbolise et
achève à la fois le contraste entre sa jeunesse tumul-
euse et la sagesse de son âge mûr : celui qui, étudiant
trasbourg, revient sans cesse devant la cathédrale pour
contempler à toutes les distances et dans toutes les
nières, le génie titanique qui jette aux dieux le défi de
ométhée, l'admirateur éperdu de la nature sans apprêts,
s clairs de lune et d'Ossian, céderа, heureusement,
entôt la place à un plus digne. Beaucoup d'Allemands,
éissant à l'attrait qu'exercent sur tout Germain le soleil
midi et la civilisation gréco-latine, ont prononcé le
ême jugement : c'est seulement à partir des années de
eimar, et surtout du voyage en Italie, que Gœthe
érite d'être nommé classique ; entendez par là qu'ayant
t siennes les valeurs antiques, il peut être proposé à
dmiration universelle.

Ce n'est pas un moindre que Schiller qui, un des pre-
iers, a soutenu cette thèse. Dans la fameuse lettre qu'il
lresse à Gœthe le 23 août 1794, au début de ses rela-

tions avec lui, Schiller qui, lui aussi, a dit adieu à sa jeunesse révolutionnaire, analyse le génie de Gœthe : si ce dernier avait eu la chance de naître en Grèce ou seulement en Italie, dès le berceau il aurait trouvé autour de lui une nature et un art qui eussent rendu sa route plus facile. Ses premières expériences lui eussent permis de développer en lui-même le grand style. Mais comme Gœthe est Allemand et que son génie grec a été jeté dans cette nature du Nord, il a été placé dans l'alternative ou de devenir un artiste septentrional, ou de donner à son imagination ce que la réalité lui refusait, et de créer, en quelque sorte, du dedans au dehors, et par des moyens rationnels, une nouvelle Grèce. A l'époque de la vie où l'âme emprunte au monde extérieur son monde intérieur, Gœthe, entouré de formes déficientes, s'était déjà approprié une nature du Nord tumultueuse, lorsque son génie découvrit intérieurement ce qui lui manquait — révélation qui lui fut confirmée par son contact avec la nature méridionale. Il dut donc corriger la nature imparfaite, qui s'était imposée à son imagination, d'après un meilleur modèle que son esprit s'était créé, ce qui ne se pouvait évidemment qu'au moyen de concepts. Mais comme ce travail logique ne s'accorde pas bien avec la création esthétique, Gœthe fut obligé de réaliser plus encore : l'effort qui consiste à passer de la contemplation à l'abstraction, il dut le faire aussi en sens inverse : transformer des concepts en intuitions, des pensées en sentiments, puisque c'est uniquement au moyen de ceux-ci que le génie peut créer.

Dans sa réponse, Gœthe ne s'explique pas longuement sur cette analyse de Schiller, mais l'empressement qu'il met à le remercier, l'amitié qu'il lui offre, la joie et le désir de collaboration qu'il exprime, prouvent assez qu'il ratifie son jugement.

nment donc la postérité se permettrait-elle de dis-
?

emble pourtant qu'on doive avoir cette audace.
iller a bien senti que c'est, de la part de l'artiste, un
il prodigieux et, pour tout dire, contre nature, que
dépouiller ainsi de sa patrie spirituelle pour en
ir une autre. A plus forte raison quand il s'agit d'un
e comme Gœthe, chez qui les premières impres-
, si particulièrement vives, et les premières expérien-
e sont tout de suite transformées en œuvres poéti-
Il n'a pas fallu moins que les dons prodigieux de
he pour que cette seconde nature, substituée ou, du
s, ajoutée à la première, ne semble pas artificielle.
ourtant, au risque de paraître blasphémer à la fois
re Gœthe et contre la culture gréco-latine, on peut
ver plus d'un passage des pièces « classiques » de
he, qui donne une fâcheuse impression d'académisme.
nême quand, dans la maison de Weimar, on voit cer-
s tableaux néo-classiques rapportés par Gœthe d'Ita-
qui, dans cette période de sa vie, sont pour lui
pression la plus haute du beau, on ne se rappelle pas
amertume qu'il est passé sans y entrer devant la
lique d'Assise, et on pense avec une émotion triste au
e étudiant que la cathédrale de Strasbourg remplis-
d'enthousiasme.

ous sommes ainsi un certain nombre qui préférons
lument le Gœthe du presbytère de Sesenheim à celui
ruines de Rome parmi lesquelles Tischbein l'a peint,
re et Gretchen à Iphigénie et Lenore. Nous donne-
s volontiers une bonne partie du second *Faust* pour
lques scènes du premier, les deux *Wilhelm Meister* et
Affinités Électives pour *Werther* (on entend bien qu'il
s'agit ici que de jugements esthétiques) et, pour un
l des lieds à Friederike, toutes les élégies romaines.

Même dans les œuvres qui sont les plus belles réalisations de l'âge mûr, *Iphigénie*, *Torquato Tasso*, *Hermann et Dorothée*, ce qu'il y a de meilleur, en dépit du vêtement classique, reste essentiellement moderne et allemand, tant il est vrai qu'un artiste ne saurait se créer, par un effort de la raison et de l'imagination, une patrie spirituelle qui l'enrichisse plus que celle dont il a reçu ses premiers biens. Ainsi donc, s'il n'était pas vain de faire des vœux rétrospectifs, on regretterait de tout son cœur, en dépit de Schiller et de Gœthe lui-même, que le voyage en Italie ait, dans une certaine mesure — car, grâce au ciel, la nature ne se laisse pas complètement frustrer — métamorphosé le Gœthe allemand en un Gœthe gréco-latin.

C'est que, dans le concert des littératures nationales, l'Allemagne a une partie importante à jouer. Elle a reçu mission de représenter l'homme dans son perpétuel devenir et, pour reprendre une formule à la mode, dans son dynamisme plutôt que dans l'équilibre de ses facultés. Les œuvres de son génie cherchent surtout à exprimer le spontané, l'irrationnel. Le sentiment y tient une place plus grande que la raison, le *Gemüt* que l'intelligence claire, *anima* qu'*animus*, si l'on préfère des termes classiques. L'Allemagne a tenté l'impossible pour prêter une voix aux forces mystérieuses qui émanent des profondeurs les plus secrètes de l'âme humaine. Il est assez significatif qu'elle ait donné au monde, au cours du moyen âge, une magnifique floraison de mystiques, que ses chansons populaires aient cette simplicité et cette profondeur que l'art le plus parfait peut à peine atteindre, et que son langage le plus familier soit la musique. S'il fallait choisir parmi tous les artistes allemands celui qui a le plus essentiellement représenté son pays, ce n'est donc pas Gœthe qu'il faudrait dire, peut-être, mais Beethoven ou Wagner.

ne, les œuvres les plus belles de Gœthe sont celles respondent le mieux au génie de sa race, non pas ue les thèmes choisis sont plus beaux en soi, mais e de cet accord intime entre un pays et une âme nsplantée dans un autre climat, ne donnera jamais mes résonances.

e s'agit certes pas d'établir une comparaison entre leurs spirituelles de l'Allemagne et les valeurs spiri- gréco-latines. Peut-être la raison est-elle, en effet, niverselle, encore qu'on puisse soutenir que, si l'Al- ne a reçu le don de les sentir plus vivement et de les interpréter, la mélancolie qui s'empare de me du seul fait qu'il vit et doit mourir, l'angoisse qui nt devant les forces inquiétantes de la nature, ou la gie des horizons inconnus, ne sont sous aucun ciel ment étrangers et représentent, eux aussi, d'authen- valeurs humaines.

ntends l'objection : cette prédominance de l'irra- el n'est-elle pas, en dernier ressort, la meilleure tion du romantisme? Or Gœthe a donné son opi- sur le romantisme (en tant qu'attitude d'âme, entendu, et non en tant qu'école littéraire) par une le restée célèbre : est classique ce qui est sain, ntique ce qui est malade. Mais pour un pays comme une âme, qu'est-ce au juste que la santé? où com- e la maladie? Étranges définitions qui feraient d'ir- nnel l'équivalent de malsain! Mais que l'on y regarde us près. Dans cette même conversation avec Ecker- n, Gœthe vient à notre aide et coupe court à l'équi- e : « *Les Nibelungen sont classiques comme Homère*, , *car tous deux sont sains et excellents.* » Dans le e sens, on peut dire : le jeune Gœthe est tout aussi ique que le Gœthe de l'âge mûr. Nous nous obstine- à soutenir contre Gœthe lui-même, qui a renié ce

péché de jeunesse, que *Werther*, en tant qu'œuvre d'art et non seulement comme témoignage d'une époque, doit être placé très haut : on ne trouve pas aisément une œuvre mieux construite, plus de sincérité dans une langue mieux adaptée aux sentiments qu'elle exprime. Si on prétend la frapper d'ostracisme à cause de son dénouement, c'est qu'on mêle des jugements moraux à des jugements esthétiques, et ceci est une tout autre question. Car alors, nous bannirions aussi du temple classique *Œdipe* et *Phèdre*, et tant de tragédies grecques ou françaises, et tant d'œuvres latines, l'inceste et le meurtre n'étant pas, que l'on sache, plus moraux que le suicide.

Le moment ne serait-il pas venu — et quelle meilleure occasion que le centenaire de Gœthe? — d'élargir notre notion du classicisme, un peu étriquée, puisqu'elle se limite généralement au classicisme gréco-latin repris par la tradition française? A la fin de sa vie, Gœthe souhaitait l'avènement d'une littérature universelle : « Une littérature nationale ne signifie pas grand'chose maintenant; nous en sommes à l'époque de la littérature universelle, et chacun doit travailler à hâter sa venue. » Et ailleurs : « Il est très beau qu'actuellement, grâce aux rapports étroits entre Français, Anglais et Allemands, nous ayons la possibilité de nous corriger l'un l'autre. C'est le grand avantage d'une littérature universelle, et il se fera sentir de plus en plus. »

Dans cette société spirituelle des nations, il accueille malgré ce qui, en eux, reste trop spécialement de leur temps et de leur pays, Dante, Calderon, Victor Hugo, Walter Scott, Manzoni, Byron, à cause de leur valeur humaine. Il faut qu'à notre tour, nous apprenions à penser « humain », en donnant un sens plus vaste à ce terme d' « humanités » que nous avons coutume d'employer dans un sens trop restreint. Il existe un nationalisme de

la culture qui étaye l'autre et se révèle encore plus dangereux que lui, parce qu'il est en apparence plus désintéressé et a prise sur d'excellents esprits. Si « humain » ou « universel » paraît trop équivoque ou trop ambitieux, pensons du moins « occidental ». Point n'est besoin, pour cela, Dieu merci ! que chacun se dépouille de sa personnalité : il suffit d'ouvrir son esprit, et de comprendre. Gœthe nous paraît être tombé dans l'excès contraire à celui dont nous nous plaignons, en trop sacrifiant sur les autels gréco-latins. Mais l'effort qu'il a peut-être exagéré, il faut que, sans rien renier de nos traditions, nous le fassions à notre tour. Nous mettrions ainsi fin à de fastidieuses querelles, celle des anciens et des modernes, par exemple. Aux époques de crise où chacun ne regarde plus guère que les défauts de l'autre, le Latin cesserait de considérer le Germain comme un barbare, et le Germain ne verrait plus dans son voisin, héritier d'une trop vieille culture, un quasi-dégénéré incapable de construire l'avenir.

Dans une scène du second *Faust*, Gœthe montre le mariage de Faust et d'Hélène. On peut y voir, entre autres figures, l'union de la culture antique et du génie germanique. Acceptons avec reconnaissance ce symbole de leur définitive réconciliation dans la littérature universelle.

JEANNE ANCELET-HUSTACHE.

Du culte rendu à Gœthe

> « Cette habileté de termites, que les croyants et les consciences sans joie savent mettre à déshonorer les ambitions de l'esprit .. »
>
> PIERRE LASSERRE
> (Notice sur le *Faust* de Gœthe).

Nous manquions de philosophes, de prophètes, de mages, le paradis était vide ; aussi nos gens de lettres se sont-ils empressés de canoniser Gœthe à l'occasion du centenaire de sa mort. Car le principal mérite du grand poëte n'est pas d'avoir écrit l'allemand le plus limpide et le plus parfait, mais bien d'avoir été un saint. C'est pourquoi nous nous réjouissons de son trépas.

Passe encore que les Français, dont un petit nombre malgré tout demeure capable de lire Gœthe dans le texte original, se donnent de mauvaises raisons pour l'admirer, mais des Allemands — voilà qui mérite l'examen. Cela commence dès la jeunesse du poëte. L'église luthérienne manquant de prêtres et de théologiens, les dames de la société élisent pour directeurs quelques jeunes gens diserts. La vertu se mesure à l'éloquence. Que les juives émancipées, qui tiennent bureau d'esprit à Berlin et ailleurs, se chargent de la propagande, et la fortune du nouveau culte est assurée. Des chapelles se fondent de toutes parts ; la maison bourgeoise de Weimar devient le temple des reliques majeures. Ce pauvre sanctuaire, orné de mauvaises gravures sur cuivre, de plâtres poussiéreux, où les vitrines abritent de vieilles pantoufles et des tabatières, doit être pris au sérieux, puisqu'il a des fidèles.

Pourtant, avec la meilleure volonté du monde, il est

impossible de trouver aux nouveaux articles de foi quoi que ce soit de sublime. Dépouillées de leurs prestiges littéraires, les idées religieuses de Gœthe n'ont rien que de commun. Le pli protestant, le culte de l'antique selon Winckelmann, la ferveur naturaliste et panthéiste, l'ironie du siècle des lumières, se trouvent dans les mêmes proportions chez les Humboldt, chez un Hardenberg ou chez beaucoup d'autres.

— « Moi aussi, s'écrie le Prométhée de Gœthe, quand j'étais enfant, je tournais vers le soleil mon œil égaré, comme s'il y avait eu au-delà une oreille pour entendre ma plainte, un cœur semblable au mien pour compatir avec l'affligé. Qui me vint en aide contre l'orgueil des Titans? Qui me sauva de la mort, de l'esclavage? — Moi, t'honorer! Pourquoi?... — As-tu jamais apaisé les douleurs de l'opprimé? As-tu jamais essuyé les larmes de l'affligé? Qui m'a forgé un cœur d'homme? N'est-ce pas le Temps tout-puissant et le Destin éternel, mes maîtres et les tiens? T'imaginais-tu peut-être que je dusse haïr la vie, fuir dans les déserts, parce que toutes les fleurs de mes rêves n'ont pas donné leurs fruits? Vois, je travaille à créer des hommes à mon image, une race qui soit semblable à moi, pour souffrir, pour pleurer, pour jouir — et te dédaigner, comme moi! » — Moyennant quelques tirades de ce ton, les pires erreurs deviennent caprices, espièglerie d'intellectuel, et l'égoïsme, une vertu. Le culte rendu à Gœthe par les gens de lettres ne s'adresserait-il pas un peu à eux-mêmes? Ils prônent celui qui a réussi, qui s'est imposé tout entier, sans renoncer aux passions déplaisantes qui le tenaient. Je pourrais être Gœthe, puisque nous nous ressemblons déjà par nos faiblesses.

Il s'agit d'idolâtrie, de blasphèmes. Soulevons sans scrupule le masque majestueux qui nous est tendu. Quelle vie exemplaire, quel prodige d'art et d'harmonie nous offre-t-on? Le fils d'un avocat prussien maniaque et grossier, mais assez riche, et d'une bourgeoise rhénane,

devient fonctionnaire et, avec le plus bel avancement possible, ministre d'un état de quelques milliers de sujets. Son prince est un hobereau provincial. Ils s'amusent ensemble pendant leur jeunesse. Gœthe entreprend quelques voyages d'agrément puis, l'âge venu, il épouse sa servante, cultive son jardin et se fait inscrire à plusieurs sociétés savantes. Ménager ses rentes, vivre en bons termes avec les puissants, occuper avec solennité sa position sociale et, prenant soin d'éviter les éclats, ne se refuser aucun plaisir. Au lieu de traduire Horace, il se livre à quelques exercices intellectuels plus difficiles; mais, cela mis à part, la fameuse sagesse de Gœthe est celle d'un franc-maçon de sous-préfecture. Suivant le mot que Napoléon aurait pu prononcer, Gœthe est un homme; le drame est qu'il se mutile volontairement pendant des années pour en arriver là.

Ses disciples affirment que rien n'a troublé sa bonne conscience, que jamais rien n'a pu altérer une sérénité à laquelle ils ont besoin de croire. André Maurois, toujours attentif à l'actualité, écrit dans son dernier roman, *le Cercle de famille* : « Il n'avait ni la crainte de la mort ni le sens du péché. » Sans doute pour s'excuser du terme *péché*, le romancier attribue ce propos à un prêtre. Mais André Gide, qui est un peu parent avec Gœthe, avoue, au détour d'une phrase, que : « cette paix à laquelle il parvint dans sa vie, sans doute n'avait-il pu l'obtenir qu'en trichant un peu ». Gide ajoute naïvement : « Il ne pouvait consentir à tricher dans l'œuvre d'art. » Eh bien ! nous n'acceptons pas non plus que l'on triche dans la vie.

Les historiens ont beau jeu de prouver que Gœthe sauvegardait son équilibre avec peine. Ses railleries contre le christianisme ne sont pas d'un esprit pacifié, ni sa fureur, lorsqu'il apprend la conversion de tel de ses amis. A certaines heures, tout ce qui est chrétien lui est insupportable. Il ne veut pas entendre parler des morts. En 1806, Charlotte de Stein écrit : « Il y a huit jours, sa belle-sœur

st morte pendant que nous étions chez lui. Mais il se fait aire et dissimuler tous les cas de mort dans sa maison ou on voisinage, jusqu'à ce qu'il les découvre peu à peu, ans secousse. » Vingt ans plus tard, sa belle-fille Odile tait sa compagne préférée ; elle fit une chute de cheval. Voici ce que raconte Mme de Stein : « Elle fut si contuionnée et défigurée que sa bouche dut être recousue lusieurs fois. Ses parents ou amis ont veillé tour à tour rès de son chevet. Mais le Lama [c'était le surnom de Gœthe à Weimar], pour s'éviter toute impression désaréable, lui fit dire qu'il ne voulait la recevoir qu'entièrenent remise et qu'elle devrait porter, ce jour-là, l'ajustenent dans lequel il la vit pour la dernière fois avant l'acident. » Quelle sérénité mériterait d'être payée à ce rix ?

De prime abord, le jugement prononcé par Mœhler sur œuvre de Gœthe paraît séduisant : « Gœthe peint avec ne inimitable beauté la vie telle qu'elle est, lorsqu'elle st sans foi, sans espérance et sans amour. » Mais cela est eut-être moins simple. Par leur mépris du classicisme rançais, les Allemands se privent d'une clé précieuse. Il emble que, pour une part, dans sa recherche quasi consante d'équilibre, de limpidité, d'universalité, l'œuvre de Gœthe soit orientée par nos écrivains du XVIIe et du XVIIIe siècle. Il les a bien connus et fort admirés (1). La ritique le rapproche plus volontiers des hommes de la Renaissance et des grands tragiques grecs. Son culte pour ean Racine devrait ouvrir quelques yeux. Il goûte l'éléance et l'esprit de l'auteur de *Tancrède* et de *Mérope* ; il certainement pensé lui-même au parallèle entre Gœthe Weimar et Voltaire à Ferney. S'il place très haut Molière et La Fontaine, ce n'est point par inclination l'esprit fort ; il admire leur aisance, leur vérité. Il devine que cette facilité souveraine est un don du ciel presque

(1) Voir l'inventaire dressé récemment par M. Hippolyte Loiseau, *Gœthe et la France*. Attinger, Paris, 1930.

impossible à conquérir et qu'il ne peut y avoir de classique protestant. Le classicisme français respire une philosophie catholique; l'honnête homme n'est pas inquiet du monde, il n'y est pas égaré, il connaît, il sait ce qui doit être nommé bien et mal, il ne s'en prend pas à la Providence et ne proteste jamais que contre soi-même. En visite chez une convertie, la princesse Gallitzin, Gœthe fut frappé par la sérénité des visages qu'il rencontrait; il en rapporta le mérite au catholicisme. Comme ce serait tentant, commode... Il a préféré toute sa vie mimer les gestes du classique, sachant bien qu'il n'y a de véritable classicisme qu'intérieur.

Son instinct de poëte le sauve quelquefois. Comme tous les grands lyriques, il ne chante que les sentiments les plus élémentaires, l'amour, les plaisirs des saisons, la séparation et la mort. Il s'oublie, il parle la langue de sa mère, celle des paysannes d'Alsace sur les lèvres desquelles Herder l'invitait à recueillir des chansons; il atteint la perfection suprême. Sur le reste, pèse l'anathème. Cela est beau comme l'antique, comme Lucrèce, mais Gœthe sait bien que le Christ est venu et que, dorénavant, nul ne saurait se dérober à ses exigences. Le premier châtiment du vieux Lama est d'avoir pu oublier son échec.

ALBERT GARREAU.

Autour du centenaire

Le temps des hommages.

La notice sur Gœthe, donnée par Frédéric Soret peu de temps après la mort du poëte, commençait ainsi : « Le jeudi 22 du mois de mars dernier est devenu un jour de deuil pour l'Allemagne et même, on peut le dire, pour le monde civilisé (1). » Un siècle plus tard, nous constatons en effet l'importance universelle de cette grande date et peu de centenaires auront été plus abondamment commémorés. *Événement non pas allemand mais européen,* proclame Nietzsche dès qu'il inscrit le nom de Gœthe dans *Le Crépuscule des Faux Dieux.* Nul ne pourra reprocher à la France de demeurer en reste. En attendant l'exposition de la Bibliothèque Nationale, nous avons eu, de toutes parts, articles, hommages, « numéros spéciaux » (2), plusieurs livres notoires, qui passent l'actualité et sur quoi je reviendrai. Ai-je besoin de dire que tout n'est pas du premier ordre dans cette manifestation plus ou moins convenue? Les noms célèbres ou simplement connus ne correspondent pas toujours aux pages les plus profitables. Thomas Mann ne nous apporte rien, Mario Meunier n'écrit qu'un morceau de bravoure sur la Grèce, M. Jean Prévost traite à peu près Gœthe comme il fit Montaigne.

(1) La notice vient d'être réimprimée à la suite des *Conversations avec Gœthe* de Frédéric Soret, présentées par A. Robinet de Cléry et publiées pour la première fois de façon complète par les « Editions Montaigne » (F. Aubier, éditeur) : 1 vol. in-12, xx-263 p., 1931.

(2) Nous citons surtout : *Revue de littérature comparée,* n° consacré à Gœthe, janvier-mars 1932 (in-8°, 276 pages ; Champion, éd.). — *Publications de la Faculté de Lettres de Strasbourg, Etudes sur Gœthe* (in-4°, xv-474 p. ; Les Belles Lettres, 1932). — *Nouvelle Revue française, Hommage à Gœthe* (mars 1932). — *Nouvelles littéraires, Hommage à Gœthe* (9 avril 1932). — *Revue d'Allemagne,* n° spécial (mars 1932). — La revue *Europe* publie un n° spécial au moment où nous terminons ces lignes.

Ici, un inédit de Barrès n'ajoute certainement rien ni à Barrès ni à Gœthe, en associant par fantaisie Richard Wagner à la mort du poëte et en semblant croire que Wagner est né non pas en 1813, mais en 1823. Là, telle lettre nous prouve qu'on peut être le plus spirituel des chanoines et n'avoir rien à dire. Quant à la contribution gœthéenne de MM. Suarès ou Alain, ce n'est certainement pas elle qui saurait me faire changer d'avis à leur endroit : l'un sous la toque du cuistre, l'autre sous la toge du rhéteur, je les trouve pareillement insupportables. La seule originalité de Suarès, c'est, cette fois, d'invoquer « la théorie des ondes et des différentes longueurs d'ondes », à propos de Newton ! Mieux vaut écouter des travailleurs moins reluisants d'apparence mais plus sûrs ; les études publiées dans la *Revue de Littérature comparée*, dans la *Revue d'Allemagne*, les fragments admirables de Charles du Bos à *Vigile* (1), le précieux volume de la *Faculté des Lettres de Strasbourg*, voilà qui dépasse au contraire l'occasion d'un centenaire et présente un intérêt durable parce qu'il est certain.

La gloire et l'oubli.

Ce n'est point un paradoxe de dire que l'auteur de *Faust* (il a cela de commun avec beaucoup de grands hommes) est à la fois glorieux et peu connu. Naturellement, on parle non pas des spécialistes, mais du public courant, et en Allemagne même. Sur le monument grandiose que M. Charles Andler consacre à Nietzsche, c'est le nom de Gœthe qui s'inscrit au premier rang des précurseurs. Or, justement, Andler nous fait remarquer combien l'étoile du dieu de Weimar pâlissait déjà aux yeux de la génération des années Soixante-Quatre-vingt-dix. Dans un intéressant article paru au *Mercure de France* (2),

(1) *Vigile*, 1932, premier cahier, p. 75-166 (Desclée, de Brouwer).
(2) J.-É. Spenlé, *Le culte de Gœthe en Allemagne* (*Mercure de France*, 15 mars 1932).

l'un de nos germanistes, J.-Edouard Spenlé, décrivait les vicissitudes du *Culte de Gœthe en Allemagne* : « La postérité gœthéenne n'a jamais pris corps dans les foules. Elle a toujours vécu dans les individus, dans quelques exemplaires d'élite. » Les grands écrivains, les maîtres de la critique entretiennent le feu sacré, mais qui a besoin d'être entretenu et, pour le commun des hommes, ne brille guère (1). L'un de ceux qui savent le mieux faire le point, Ernst-Robert Curtius (2), nous donne bien les coordonnées spirituelles de l'Allemagne en écrivant aujourd'hui qu'elle *se trouve dans une constellation bien éloignée de Gœthe !* On pense, malgré tant de gloire, à l'exclamation douloureuse : *Selbst Gœthe stand ewig allein !*

Chez nous, si le fameux mot de Claudel sur « l'âne solennel » ne représente qu'une opinion isolée (elle coûta, dit-on, au poëte-diplomate, l'ambassade de Berlin !), il est facile de voir qu'on lisait assez peu Gœthe jusqu'alors. Au fond, le public moyen le connaît surtout par Berlioz, Gounod et Massenet quand ce n'est par Franz Lehar... Par bonheur, les approches du centenaire ont fait rééditer les *Entretiens d'Eckermann*, les *Converversations avec le chancelier de Muller* ou avec *Frédéric Soret*, magnifique ensemble de « Mémorables », et une collection très soignée commence à publier un choix des œuvres de Gœthe. Mais cette collection est coûteuse, les *Entretiens* n'ont paru qu'à tirage limité. Remarquez d'ailleurs qu'il s'agit du côté anecdotique surtout dans ces

(1) « Les Centenaires sont souvent des fêtes mélancoliques », écrit Maurice Boucher, dans une conclusion aux *Etudes sur Gœthe* publiées par la Faculté de Strasbourg, conclusion qui porte ce titre significatif : *Gœthe inactuel*. « Le pessimisme de M. Boucher n'est que trop justifié », reconnaît M. Edmond Vermeil, dans l'avant-propos du recueil. Il y a autant de *Niederträchtigkeit* en 1932 que jamais !

(2) Nous parlons plus amplement p. 352 de son très remarquable morceau *Gœthe ou le classique allemand*, dans le n° spécial de la *NRF*. On sait que E.-R. Curtius vient de donner (traduc. chez Grasset) un intelligent *Essai sur la France*, très sympathique malgré d'inévitables défauts de documentation et de perspective (V. l'article de Daniel-Rops à *La Vie Intellectuelle* du 10 avril).

publications, quelque insigne et passionnant intérêt qu'
y ait, je me hâte de le dire, à connaître Gœthe en co
versations, en mouvement, dans sa vie enfin. Pour l
œuvres mêmes, la traduction de l'honnête Porchat e
épuisée depuis longtemps dans la plupart des volume
et il a fallu attendre la remarquable initiative de la *Co*
lection bilingue des classiques étrangers (1) pour que l
lecteur français pût posséder — ou prochainement espé
rer — les grands ouvrages du maître germanique.

Arrêtons-nous d'abord ici. On souhaite que les innom
brables commentaires éclos de toutes parts à l'occasion du
Centenaire attirent quelques lecteurs à l'œuvre même
La *Collection bilingue* nous offre présentement : les prin
cipaux drames de jeunesse, avec *Prométhée, Satyros*
Mahomet, Les Dieux, *les Héros et Wieland*, *Stella ; Gœtz*
de Berlichingen; Werther; Iphigénie en Tauride; Torquat
Tasso; Hermann et Dorothée. Le mois prochain, selon
l'annonce, nous aurons *Egmont* et *Faust*. Il faut d'autant
plus apprécier la publication, qu'elle donne toutes les
garanties scientifiques ici désirables : intégrité du texte
collationné sur le meilleur document, traduction parallèle
faite par un germaniste éprouvé, lequel apporte en outre
dans une introduction et des notes, tous les éclaircisse-
ments utiles. Dirigée officieusement par M. Henri Lichten-
berger, la *Collection bilingue* est, en somme, le pendant
pour les littératures modernes des collections Guillaume
Budé pour l'antiquité.

Œuvre et biographie

Je sais bien qu'ici il y a deux théories et qui toutes
deux trouvent leur écho dans les travaux du Centenaire
Pour certains, tout Gœthe est dans sa vie qui, elle, reste
un magnifique exemple et une salutaire leçon. Pour
d'autres, la valeur artistique de l'œuvre est primordiale.

(1) Volumes in-12, texte allemand et texte français, avec introd.,
notes, etc. (Ed. Montaigne, Fernand Aubier, éditeur).

La première opinion tendait à devenir traditionnelle et c'est naturellement celle du grand public. La seconde vient d'être représentée avec un éclat singulier par le critique allemand le plus célèbre de Gœthe : on entend bien que je veux parler de Frédéric Gundolf, l'élève préféré de Stephan George, mort prématurément mais en laissant un grand livre qui, heureusement, paraît en français dans ce moment même (1). Pour Gundolf et son groupe, « la véritable vie de Gœthe c'est son œuvre », selon l'expression de Curtius.

Il semble bien qu'on doive là encore, comme en tant de domaines et en science même, unir les deux thèses. Gœthe a proclamé très vite, dès la trente et unième année, son désir de *dresser la pyramide de son existence aussi haut que possible.* « Ce désir, ajoute-t-il, c'est à peine si je l'oublie un seul instant. » Sa vie est l'une de ses œuvres, qu'on peut assurément tenir pour la plus magistrale. Correspondance, annales, mémoires où la *poésie* ne naît que de la *vérité* (le fameux titre *Dichtung und Warheit* n'a pas d'autre sens), il n'a rien négligé pour que demeurât le souvenir de son étonnant effort, de sa vie exemplaire. Mais enfin n'oublions pas que cette vie nous intéresse à cause de son fruit même et qu'il n'y a pas à séparer ceci de cela. Le mot exact pourrait bien avoir été dit par Frédéric Soret, là encore, qui nous recommande dans sa notice nécrologique : « Il ne faut pas chercher la vie de Gœthe dans sa biographie [lisez dans sa biographie seule], elle n'en est que le supplément ; sa vie entière est dans ses œuvres (2). »

La meilleure méthode paraît être, à la Sainte-Beuve,

(1) Ed. Grasset, mai 1932.

(2) Fréd. Soret, *Conversation avec Gœthe* (Éd. Montaigne, 1931), p. 216 (Notice nécrologique). — « Chez Gœthe, écrit André Gide (*Nouv. Revue française, Hommage à Gœthe*, p. 370), il y a pénétration constante [entre vie et production]. Chacun de ses poëmes est un acte ; et, réciproquement, sa vie entière nous paraît comme une œuvre d'art, une de ses œuvres les plus belles. » Ce n'est pas la plus discutable des assertions de Gide dans cet article.

d'unir dans une recherche complémentaire la connaissance de l'œuvre et la connaissance de l'homme, le *Gœthe exemplaire*, éternellement exemplaire, étant, d'évidence, la somme des deux. Bien entendu, nous n'avançons là rien d'original, et c'est tout à fait ce que nous donnent les meilleurs travaux nés dans ces derniers temps. Ainsi, d'abord, les *Aperçus* de Charles du Bos (1), dont j'ai déjà dit l'excellence. Examen en largeur et en profondeur où tout concourt à nous livrer l'âme même du poëte, le secret de la sagesse gœthéenne, ces leçons dégagent le primat de la personnalité, l'irréductible, le donné que toute expérience humaine bien menée développe mais ne peut ni ne doit radicalement changer. A cette exigence, Gœthe ajoute l'exigence de *culture*; le mot même amène une parenthèse.

Une fois décanté l'ensemble inégal d'études parues lors du centenaire, le lecteur qui voudra vraiment profiter de ces richesses (et n'est-ce point là suivre l'exemple de Gœthe?) devra éclairer, compléter l'une par l'autre, des pages dont l'objet est souvent soit le même ou fort voisin. Notre essai de chronique prendrait vite les proportions d'un véritable volume si nous apportions ici les résultats de cette tentative. Mais du moins, en dois-je suggérer le principe par un exemple et des allusions chemin faisant.

L'idée de culture.

L'*exigence de culture*, disais-je, en suivant la première leçon de M. du Bos. Le subtil et profond critique ajoute : « *Bildung*, culture, — il n'est guère de notion plus importante à toujours garder présente à l'esprit quand il

(1) *Aperçus sur Gœthe* (extraits d'un cours dont 4 leçons viennent de paraître : 3 à *Vigile*, I, 1932; la 4e à la *Revue d'Allemagne* n° Gœthe). Cette dernière leçon (la seconde en réalité) est consacrée au *Daimôn* de Gœthe : il faut en rapprocher l'article du comte Jean de Pange dans la *Nouvelle Revue Française*, et l'étude de M.-H. Lorseau sur *L'Idée du « Démonique » chez Gœthe*, dans les *Etudes* publiées par la Faculté de Strasbourg.

s'agit de Gœthe (1) ». Mais Gœthe a deux mots, comme la langue allemande en personne, pour traduire notre terme *culture* : *Bildung*, et *Kultur* qui s'introduit vers cette époque. Or, M. Tonnelat, — l'un des bons germanistes de la Sorbonne, le spécialiste des Grimm, — nous donne précisément un article sur le *mot et l'idée de Kultur dans l'œuvre de Gœthe*, aux *Publications de la Faculté des Lettres de Strasbourg* (2). Nous y voyons par le détail que les deux mots ne sont pas absolument synonymes, et nous y contemplons, en action, le génie de Gœthe, dont rien n'arrête jamais l'essor. « *Bildung*, explique E. Tonnelat, est un perfectionnement incessant ». (« Accepter ce qui nous vient d'autrui, tel qu'autrui nous l'offre, c'est là de la *Bildung* », déclarait Gœthe lui-même.) « ... Au contraire, poursuit E. Tonnelat, la *Kultur* peut être regardée comme le total des progrès réalisés par un esprit à un certain moment de son développement. »

La notion de culture totale, notre terme français comprenant les deux mots allemands, implique cet effort d'ensemble, cette acquisition laborieuse, continue (3). Magnifique idéal de vie intellectuelle que Gœthe propose à l'élite et qui nous impose non seulement d'enrichir notre patrimoine d'esprit, mais de gagner par nous-mêmes encore ce qui nous fut offert. Le premier *Faust* nous le commande expressément : *Ce que tu as mérité de tes pères, acquiers-le pour le posséder*. Gœthe n'admet pas de droit successoral dans l'ordre de l'esprit.

La vie dans l'œuvre.

Que l'œuvre et la vie soient mêlés chez Gœthe, c'est un

(1) *Vigile*, I, 1932, p. 83 et s.
(2) Pp. 205-228.
(3) On entrevoit ici l'idée particulière que le grand Allemand se faisait de l'originalité. Pour lui, elle est avant tout *culture*, façon, si l'on peut dire, d'avoir utilisé les autres. Les pages 94-97 de Ch. du Bos dans *Vigile* éclairent admirablement ce point ; elles citent, bien entendu, la fameuse déclaration rapportée par Soret (17 février 1832, cinq semaines avant la mort de Gœthe), et qui se résume dans cette remarque : « Mon œuvre est celle d'un être collectif et elle porte le nom de Gœthe » (*Soret*, éd. Montaigne, p. 146).

fait acquis : il suffirait à conduire à l'œuvre ceux-là même que la biographie seule attire. Nous n'avons certes ni l'intention, ni la prétention d'en administrer la preuve intégrale. Mais, déjà d'après les ouvrages publiés dans la *Collection bilingue,* et comme en passant, ne voit-on pas tout ce qu'on trouve ou devine de l'homme, à travers l'écrivain? Les drames de jeunesse, c'est le jeune *Stürmer*, le révolté du *Sturm und Drang*, du temps des révoltes et des orages. *Prométhée, Satyros*, *Mahomet*, *les Dieux, les héros et Wieland,* suffisent à évoquer cette période de départ où le *passage du subjectif à l'objectif* (mot profond de Nicolas Berdiaeff à Charles du Bos) n'est pas encore fait chez Gœthe.

Quant à *Stella*, Henri Lichtenberger dans son introduction (1) ne l'appelle-t-il pas « une confession toute personnelle », et nous verrons combien ce point de vue concorde avec celui de M. Robert d'Harcourt.

Gœtz de Berlichingen traduit ce que nous savons de la pensée esthétique, politique, morale du jeune Gœthe dans cette période de Strasbourg que M. Edmond Vermeil scrute minutieusement, au cours d'un travail qui ouvre les *Publications de Strasbourg* et en forme la contribution la plus importante.

Pour *Werther,* la part biographique est si connue qu'elle en est populaire. Et il y a du *Werther* jusque dans *Faust,* sans parler de *Torquato Tasso,* que J.-J. Ampère nommait un *Werther renforcé*, rapprochement qui enchantait Gœthe (2).

(1) Gœthe, *Drames de jeunesse* (*collec. bilingue*, éd. Montaigne), introd. d'Henri Lichtenberger, p. xxix.

(2) On connaît l'aveu de Gœthe sur *Tasso* : « J'avais la vie de *Tasso*, j'avais ma propre vie. Je fis un tout des traits de ces étranges figures,... je puis dire de mon œuvre à juste titre : elle est os de mes os, chair de ma chair »... (*Eckermann*, 6 mai 1827.) Et M. Loiseau (introd. à *T. Tasso*, p. xl) observe : « Comme la plupart de ses autres œuvres, *Tasso* est une *confession.* » (Ici, c'est, pour beaucoup, l'écho de la passion pour Charlotte de Stein). Paul Amann, dans un petit livre sur lequel nous revenons plus loin, a parlé de « la tragédie de ce Tasso qui périt écartelé entre la vie et l'art ». Tasse est un Gœthe qui échoue.

Hermann et Dorothée, c'est une confidence de l'auteur r la Révolution française. Dans son excellente édition (1), Loiseau nous dit que la Révolution est en quelque rte « le plus grand des personnages de l'œuvre ». Et le vant auteur de *L'Évolution morale de Gœthe* ne manque int de reprendre le thème dans son chapitre sur *Gœthe la Révolution française* au numéro spécial de la *Revue Littérature comparée* (2).

L'éducation sentimentale de Gœthe.

« Sans aucun doute, disait Frédéric Soret dans cette *Notice* à quoi nous avons déjà emprunté, Gœthe a puisé es plus belles inspirations dans l'histoire même de sa ie. Sous ce rapport, on est forcé de s'arrêter sur de peti- es liaisons de cœur peu intéressantes par elles-mêmes, nais très essentielles à connaître pour mieux apprécier t mieux comprendre la plupart de ses écrits. » Ce pas- age pourrait presque servir d'introduction à la très remar- quable *Éducation sentimentale de Gœthe* publiée il n'y a guère par le Comte Robert d'Harcourt et qui est déjà classique (3).

Petites liaisons de *cœur*... sans doute le bon Genevois ennoblit-il beaucoup de choses. Et M. d'Harcourt n'hésite pas à nous rappeler, dans le chapitre central de son livre, *La Femme* : « Chez Gœthe, écrit crûment mais justement Gundolf, *la peau parle avant le cœur*... » L' « éducation sentimentale » du grand poëte est avant tout une éduca- tion sensuelle. Et aussi un entraînement de la personna- lité, pour ne pas dire de l'égoïsme. M. d'Harcourt montre à merveille ce mélange de passion préromantique, de cal- cul glacial, de fatuité et de sens pratique par où le jeune bourgeois de Francfort, l'étudiant émancipé de Leipzig,

(1) *Hermann et Dorothée* (*collec. bilingue*, éd. Montaigne), traduit et préfacé par H. Loiseau, p. XVI.

(2) *Revue de Littérature comparée*, numéro consacré à Gœthe (janvier-mars 1932; Champion, éd.), p. 49-80, pour l'article de H. Loiseau.

(3) 1 vol. in-8° écu, 285 p. (Armand Colin, 1931).

témoignent d'une singulière précocité. Notre excellent guide parle quelque part de « toute cette surprenante prudence d'un amoureux de dix-sept printemps », prudence sur laquelle sont jetées « des exclamations hyperboliques ». Cet « Othello » est déjà supérieusement maître de son cœur. Ce n'est pas au hasard que l'auteur évoque ici les noms contradictoires de Jean-Jacques et de Laclos.

Le tableau, d'ailleurs, est admirablement fouillé, nuancé. M. d'Harcourt connaît de fort près sa matière, qu'il trouve moyen de renouveler en suivant simplement les faits, en s'efforçant de n'y rien ajouter. Il a beaucoup de tact dans ces histoires qui ne sont presque jamais d'une blancheur parfaite, et à quoi se mêlent, pour finir, des relents d'hôpital, avec le spectre d'une maladie qui poursuivra Gœthe jusqu'en sa descendance avariée.

« Notre but, confesse l'avant-propos, a été, au prix, hélas ! du sacrifice de beaucoup de *Poésie*, de garder le plus de *Vérité* possible. » Fondé avant tout sur les *Mémoires*, en effet, le tableau est dégagé de ce parti-pris d'olympisme, d'épuration qui commandait Gœthe dans sa rédaction lorsqu'il dressait par écrit « la pyramide de sa vie ». Olympisme sur quoi, d'ailleurs, il y a beaucoup à dire, qui est une étiquette traditionnelle, trop commode pour être profondément exacte, et dont un bon article d'ensemble de M. Robert Pitrou décelait récemment le caractère relatif (1).

De la sorte, la peinture est assez noire. Notre auteur en vient à diagnostiquer chez Gœthe un *positivisme du cœur*, un égoïsme sentimental dont « la grande ligne part de Leipzig et qui traverse toute sa vie (2) ». Pourtant, l'on nous a dévoilé, quelques pages avant, *ces belles réserves de clarté* que Wolfgang possède aussi et qui transfigurent des aventures dont la bassesse, chez d'autres, ne

(1) Robert Pitrou, *Le message de Gœthe* (*Le Correspondant*, 6 mars 1932).
(2) Robert d'Harcourt, *L'Éducation sentimentale de Gœthe*, p. 229.

serait que ce qu'elle est. Gœthe a parlé lui-même de ces « pubertés répétées » qui rajeunissent plusieurs fois les natures géniales. Comme chez un Annunzio dans notre temps, son lyrisme, son goût de la vie recréent une fraîcheur virginale lors même qu'on le croyait irrémédiablement plongé dans la matière flétrie.

Olympisme, ou plutôt renoncement.

Et puis, *positivisme du cœur* est une expression incomplète, si on l'entend à la légère. En cela, il y a le positivisme et il y a le cœur. L' « Olympien » a souffert non pas *comme* un autre, mais autant et plus que d'autres, sous l'apparence du détachement. Après tout, le fameux mot à Mme de Stein : « Mon amour pour toi n'est plus une passion, c'est une maladie », la crise qu'il traduit, cette échappée de sa vie sentimentale vers un monde social supérieur alors qu'on sait « le nombre surprenant de filles du peuple et de servantes d'auberge qui traversent sa vie amoureuse (1) », bien d'autres cris du cœur aussi prouvent ce qu'il y avait sous ce positivisme et qu'il faut parfois l'appeler renoncement (2).

Je m'empresse de dire que Robert d'Harcourt a beaucoup trop d'intelligence, que sa critique est trop lumineuse, pour ne pas, finalement, nous laisser cette impression. Il excelle à définir les remous complexes du cœur. Et la conclusion est formelle : « Sans doute il a fait souffrir. Et il y a des ruines le long de sa route. [...] Nous ne pouvons toutefois nous refuser à voir que nous n'aurions sans doute pas aujourd'hui entre les mains l'œuvre de Gœthe telle qu'elle s'offre à nous si son auteur s'était

(1) Robert D'HARCOURT, *L'Éducation sentimentale de Gœthe*, p. 232.

(2) Sur la prétendue insensibilité de Gœthe, sur sa méthode de psychothérapie (eût dit Barrès) pour s'immuniser ou se guérir, on doit lire la page révélatrice de Soret (*op. cit.*, 239). — « Gundolf, un des hommes qui connaissaient le mieux Gœthe, rappelle Paul Amann (*Gœthe*, p. 59), le définit à juste titre comme un des êtres les plus capables de reconnaissance. »

laissé enchaîner par quelqu'une des humbles vies qu'il rencontra sur sa route. La fidélité à ces étroites destinées eût été au point de vue esthétique une trahison envers lui-même » (thème pathétique et dont, aux temps de l'art pour l'art, les poëtes ont tiré les plus éblouissantes variations : voyez l'*Homme de pourpre* de Louÿs ou le conte des *Poissons rouges* de Régnier, ou surtout l'admirable *Gioconda* d'Annunzio).

Mais enfin, reconnaît M. Robert d'Harcourt, « la cruauté de certains abandons ne fut jamais acceptée par Gœthe. Elle fut subie, comme une loi de son être, avec des reprises, des hontes, des remords. La solution cruelle ne fut jamais ni librement choisie, ni froidement accueillie par lui ».

Gœthe et la Musique.

Je n'ai certes pas, je le répète, le dessein d'épuiser dans ces notes rapides l'immense matière soulevée par les commentateurs à propos du centenaire. Mais il est un point fort intéressant et demeuré plutôt obscur à quoi les derniers temps nous ont apporté quelque lueur : je veux parler du sens de la musique chez Gœthe. Traditionnellement, on résout par la négative la question de savoir si Gœthe était musicien. Il y a là-dessus de fâcheux souvenirs : le sage de Weimar ne comprit ni n'aida Beethoven, il ne répondit jamais à Berlioz lui dédiant les *Huit scènes de Faust*, il protégea l'honnête professeur Zelter, lequel manquait parfaitement de génie.

Romain Rolland a entrepris une belle croisade. Il a voulu, non pas nier ces faits qui sont incontestables, mais en apporter beaucoup d'autres et nous prouver que dans l'ensemble Gœthe était bien plus musicien qu'on ne peut croire, musicien d'étude, musicien de sentiment. Ce *Gœthe et Beethoven* est un livre écrit en marge de Beethoven, mais c'est par-dessus tout un Gœthe. Et non seulement il renouvelle complètement (chez nous surtout) le

ujet : *Gœthe et la musique* (1), mais il renferme une foule e remarques, d'éclairs, faudrait-il dire, qui contribuent récieusement à notre connaissance du grand poëte. Que e petites notes, de simples incidentes, de traits semés çà t là, qui transforment ces « essais » en un des livres le lus révélateurs sur Gœthe ! Dans ces explorations au fond es cœurs, Romain Rolland est incomparable. J'ai d'auant plus de plaisir à dire cette fois mon admiration sans éserve, que son livre précédent, *Beethoven, les Grandes Époques créatrices*, malgré tant de pages précieuses, n'aait pas emporté tout mon assentiment : je ne pouvais n'empêcher d'y trouver de l'emphase et de la boursouure.

Dans *Gœthe et Beethoven*, le ton est merveilleusement uste. Cette enquête, aussi précise que chaleureuse, nous nontre un Gœthe très au courant de la technique musicale, rêvant toujours d'une alliance magnifique entre poéie et musique, dirigeant en connaisseur le théâtre lyrique de Weimar.

Mais alors, Beethoven ? Eh bien ! nous retrouvons dans a suggestion donnée par Romain Rolland la conclusion du livre de Robert d'Harcourt, l'idée qui transparaît à travers Eckermann ou Soret, celle que bien des articles ont proclamée cette année, et qui, en effet, se dégage du Gœthe total, poésie et vérité, homme et œuvre. Beethoven déchainait les orages, il ouvrait délibérément la porte au monde des tempêtes. L'attitude de Gœthe est une réaction de défense. « Toute sa nature mortelle, écrit Romain Rolland, est un instrument sacrifié au service de l'œuvre d'art et de pensée. Il refoule ses douleurs, ses

(1) Avant tout, bien entendu, Romain ROLLAND, *Gœthe et Beethoven* (pet. in-8°, 313 pages avec 34 gravures ; Ed. du Sablier, Paris, 1931) ; et ensuite Th. GEROLD, *Gœthe et la Musique*, in *Etudes sur Gœthe* publiées par la Faculté des Lettres de Strasbourg (Les Belles Lettres, 1932), p. 249-284 ; *Revue Musicale*, n° spécial (avril 1932) articles de Prunières, Gérold, Landry, etc. ; enfin le petit résumé de Paul Landormy, dans l'*Hommage à Gœthe* des *Nouvelles littéraires* (9 avril 1932).

amours, et ses peurs... (p. 117). » Et quel cri révélateur que cette confession du sexagénaire à Riemer (24 juillet 1809) : « Celui-là seul qui a été le plus livré à sa sensibilité peut devenir le plus dur et le plus froid. Il lui faut s'entourer d'une épaisse cuirasse, pour se défendre contre les rudes contacts. *Et souvent, que cette cuirasse lui pèse !* »

Gœthe et la Science

Que d'aspects multiples, avec ce grand esprit ! En faire le tour, ce serait parcourir tout l'horizon de la pensée humaine ! Gœthe, nous dit Romain Rolland, cherchait en musique comme en tout « à ramener les expériences et les faits à une théorie scientifique ». Il voulait créer une *Tonlehre* (théorie des sons musicaux) parallèlement à sa *Farbenlehere*, sa théorie des couleurs. Il n'est pas exagéré, en tout cas, de parler de *Gœthe savant* (1).

On sait qu'il était plus fier, dans la fin de sa vie, de ses expériences et de ses travaux en science, que de ses grands poëmes, de ses drames ou de ses romans. Il y avait là l'expression d'un goût réfléchi, d'un désir passionné de connaissance. Je ne rappelle pas que ses *Métamorphoses des Plantes*, ses recherches en histoire naturelle, ont pu susciter l'admiration d'Étienne Geoffroy-Saint-Hilaire. C'est le côté le plus populaire de son activité scientifique. Ses idées étaient fécondes : le livre récent d'un des meilleurs biologistes de notre temps, le belge Brachet, porte un titre tout gœthéen, *La Vie créatrice de formes*.

La « Théorie des couleurs » et la Physique actuelle.

Mais je crois qu'il reste beaucoup à dire sur sa théorie

(1) Naturellement, ce ne fut pas le sujet le plus traité même dans l'orgie d'articles du Centenaire. Voir cependant l'étude claire et sérieuse comme toujours de M. Houllevigue dans la *Revue de Paris* (15 mars 1932), le petit résumé de P. et H. Volkringer aux *Nouvelles littéraires* (*Hommage à Gœthe*, 9 avril 1932), les pages de Jean Strohl sur *Gœthe savant naturaliste* dans la *Nouvelle Revue Française* (*Hommage à Gœthe*, mars 1932).

e la lumière. On sait combien la question le passionna. En 1792, suivant la campagne de France avec le grand-duc, la guerre ne l'empêche point d'écrire les *Beiträge zur Optik*. Jusqu'aux dernières heures, on peut le dire, ce grand sujet l'obséda. Nul n'ignore qu'il l'abordait sans mathématiques, à quoi il demeura toujours réfractaire. C'était évidemment tourner le dos à la science moderne, et son opposition à Newton est célèbre : elle s'est exprimée, certes, en termes des moins « olympiens ».

Newton a donné une théorie de la dispersion, qui a toujours passé depuis pour inattaquable : il pense que la lumière blanche est en réalité composée de lumières ou radiations simples de couleurs différentes. Le prisme la décompose en restituant, justement, ces diverses couleurs. Le « disque de Newton », au contraire, divisé en secteurs colorés, refait de la lumière blanche, en opère la synthèse, si on le fait tourner. Tout ceci est bien connu ; et on l'apprend toujours, si je ne me trompe, en classe de mathématiques élémentaires.

La lumière, dite simple, est donc composée de couleurs diverses (nous dirions, dans le langage ondulatoire, de radiations de différentes longueurs d'ondes). Or, Gœthe s'est violemment insurgé contre les idées newtoniennes qui sur ce point n'ont jamais été ruinées. Pour lui la lumière est simple. La couleur naît seulement de l'opposition, du contraste entre lumière et obscurité ; il n'y a en somme que du blanc et du noir. La loi éternelle de la vie, c'est cette dualité contrastée, cette action liée à la réaction (1).

Personne ne soutient plus la thèse gœthéenne. Il était impossible, contraire et doublement contraire à toute l'évolution de la Physique, de vouloir faire une théorie purement déductive, extra-mathématique, — d'autre part

(1) L'un des plus récents exposés de la *Farbenlehre* se trouve dans le gros ouvrage du professeur italien G. Ovio, *La Vision des Couleurs*, qui vient d'être traduit chez Alcan (1 vol. gr. in-8°, VIII-457 p., pl. et illus., 1932. V. p. 306 et suiv.).

d'y intégrer le domaine de la sensation, qui est singulie et dont les physiciens font la plus totale abstraction. Loi de moi l'idée de réhabiliter Gœthe contre Newton ! Mai je veux simplement faire remarquer ce qu'à ma connais sance personne n'a vu : c'est que la question ne se pré sente plus aujourd'hui tout à fait comme hier. Avec no idées modernes, la conception de Gœthe, cette notion d la lumière *simple*, en elle-même, antérieurement à tout décomposition spectrale, cette façon de voir, dis-je, est e quelque manière *moins fausse*. Je ne veux point ici pous ser trop loin le détail scientifique, et je ne dois pas oublie que cette esquisse d'une chronique gœthéenne remplac ce mois-ci ma chronique des sciences. Mais enfin, nou imaginons aujourd'hui que dans la lumière blanche le couleurs existent seulement à l'état de probabilités. Le relations de Heisenberg, là comme ailleurs, ne nous per mettent plus d'employer le langage de la certitude. E c'est seulement la traversée du prisme qui, précisant le probabilités, donnera des réalités. Une analyse plus fine due à la Physique toute contemporaine, nous incline à beaucoup plus d'indulgence envers Gœthe opticien (1).

Le « Gœthe » de M. Paul Amann.

Il est bon de revoir parfois, d'un coup d'œil d'ensemble, la totalité de cette vie et de cette œuvre. Ce qu'avait tenté jadis l'*Essai sur Gœthe* d'Édouard Rod, M. Paul Amann vient de l'entreprendre à son tour et d'y réussir (2). A ce bon gœthéen nous devions déjà ce recueil commode et plein, — composé avec le concours de G. Walz — *Gœthe d'après ses contemporains* (le lumineux génie réfléchi dans

(1) Sur le *génie visuel* de Gœthe (considéré du point de vue esthétique seul, bien entendu) on lira l'article ingénieux comme toujours d'André Levinson aux *Nouvelles littéraires* (9 avril 1932) et celui de R. Will, l'un des professeurs de Strasbourg, aux *Etudes sur Gœthe* publiées par la Faculté et que nous venons de citer souvent au cours de cet essai.

(2) Paul Amann, *Gœthe* (1 vol. in-4° pot, 120 p. de texte, 60 pl. en hélio; Rieder, « Maîtres des Littératures », 1932).

ous les miroirs de l'époque, petits et grands). Le *Gœthe* 'aujourd'hui est conforme à la collection où il paraît : il agit d'une étude sérieuse, substantielle, mais rapide, ccompagnée d'une abondante iconographie. Certes, le exte ne rivalise pas plus avec Gundolf ou Schmidt, que illustration avec les cinq cent quatre-vingts illustrations e l'Insel-Verlag (*Gœthe und seine Welt*). Mais il y a plus 'images ici, je crois bien, que dans n'importe quel volume rançais sur l'auteur d'*Egmont* et la partie littéraire est ppréciable : je crois que ce petit livre, qui atteint bien on but, est celui qu'il faut recommander aux « débutants », vec — M. du Bos nous le conseille — la lecture de *Poé-ie et Vérité* dans la traduction de Pierre du Colombier.

Gœthe ou le classique allemand.

Nous n'avons pas tout dit, certes, des innombrables ublications surgies dans les derniers mois. Et elles-mêmes ie pouvaient tout dire. On attend encore, par exemple, ine étude d'ensemble sur *Gœthe et la religion*. Je vois que Charles du Bos nous la promet (1), et nul ne pourrait nieux que lui traiter ce grand sujet. Pour l'instant, con-entons-nous d'aperçus dispersés qui nous laissent deviner ue cet esprit passionné de lumière pourrait bien n'être as l'anti-chrétien qu'on a accoutumé de définir si som-nairement. C'est tel chapitre de M. d'Harcourt sur la crise nystique du jeune Wolfgang, ses relations spirituelles vec Suzanne de Klettenberg, la *Belle Ame* des Mémoi-es. C'est l'étude solide et copieuse de M. Beckenhaupt, e professeur de Bruxelles, sur le *Quiétisme de Gœthe* (2), ù l'on est si loin de M. de Voltaire. C'est cet aveu tragi-ue du poëte lui-même, par où le comte Jean de Pange ermine son article sur le *Démon de Gœthe* (3) : « Je peux vous assurer qu'au milieu du bonheur je vis dans un

(1) *Vigile*, I, 1932, p. 99.
(2) *Etudes publiées par la Faculté de Lettres de Strasbourg*, p. 147-189.
(3) *Nouvelle Revue Française, Hommage à Gœthe*, p. 472.

renoncement continuel et que chaque jour, avec tout ma peine et mon travail, je vois que ce n'est pas m volonté qui est faite, mais la volonté d'une plus haut Puissance, dont les pensées ne sont pas mes pensées. C'est surtout un passage d'extrême intelligence, très neu et très fécond d'Ernst-Robert Curtius dans le bel articl qui inaugure « l'Hommage à Gœthe » de la *Nouvel Revue Française* et, d'emblée, porte cet hommage à un hauteur qui ne sera pas dépassée. Le grand critique all mand dépaganise, si je puis dire, Gœthe : « le Gœthe païe et rien que païen est une légende »... Il rend, à cet égar comme à tous les autres, son vrai visage à Gœthe, c visage aux traits multiples, ce monde de pensées sereine et de passions domptées.

Gœthe ou le classique allemand, c'est par le titre même du bel hommage de Curtius que je veux terminer. *Av lui, l'Allemagne entre dans le temple classique.* C'était dé la réponse de Nietzsche, — du Nietzsche du *Voyageur son ombre,* — à la question : « Y a-t-il des classiques all mands? » Gœthe est encore la seule réponse de l'All magne à cette interrogation.

Et s'il fallait, au terme de ces notes éparses, cueillir un pensée où le poète ait défini son plus haut rêve dans c monde, je choisirais ce vers qui traduit si bien, au rest ce qu'on éprouve soi-même à l'approcher :

Zum Erstaunen bin ich da,
Je suis là pour admirer.

André George.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † Benjamin-Octavius, episc. Versalien.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Liguge (Vienne